

Un peu de la senteur du Chan



Vincent Keisen Vuillemin

Moine zen



A B C D E F G H I J K L M N O P

ZEN ANCESTORS IN CHINA

THE 5 HOUSES

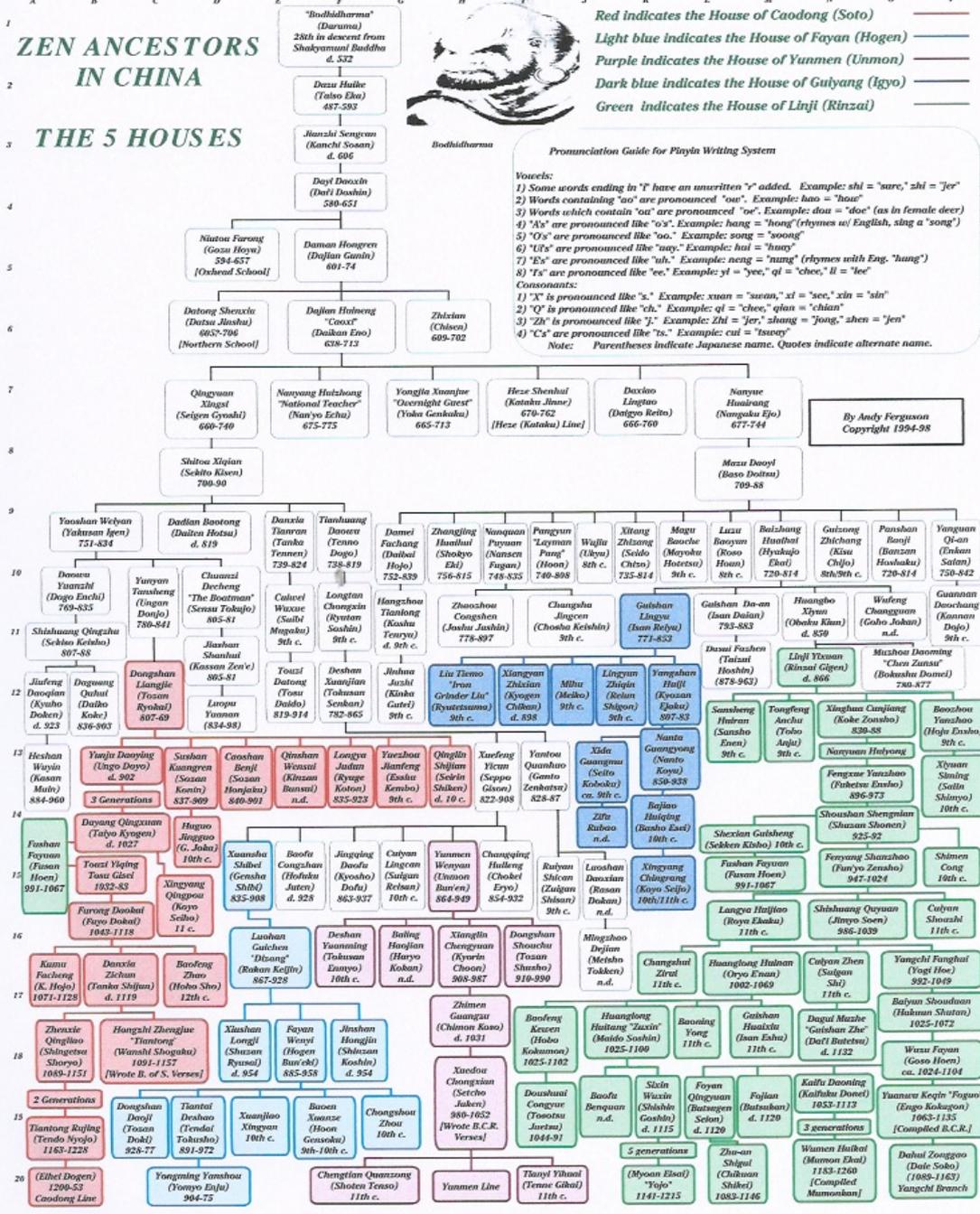


Red indicates the House of Caodong (Soto)
 Light blue indicates the House of Fayuan (Hogen)
 Purple indicates the House of Yunmen (Unmon)
 Dark blue indicates the House of Guyang (Igyo)
 Green indicates the House of Linji (Rinzai)

Pronunciation Guide for Pinyin Writing System

Vowels:

- 1) Some words ending in 'r' have an unwritten 'r' added. Example: shi = 'sare', zhi = 'jer'
 - 2) Words containing 'ao' are pronounced 'ou'. Example: hao = 'hou'
 - 3) Words which contain 'ou' are pronounced 'uo'. Example: dou = 'doe' (as in female deer)
 - 4) 'A's' are pronounced like 'o's'. Example: hang = 'hong' (rhymes w/ English, sing a 'song')
 - 5) 'O's' are pronounced like 'uo'. Example: song = 'suong'
 - 6) 'U's' are pronounced like 'au'. Example: hai = 'hau'
 - 7) 'E's' are pronounced like 'uh'. Example: neig = 'nung' (rhymes with Eng. 'hung')
 - 8) 'Y's' are pronounced like 'ee'. Example: yi = 'yee', qi = 'chee', li = 'lee'
- Consonants:
- 1) 'X' is pronounced like 's'. Example: xuan = 'suan', xi = 'see', xin = 'sin'
 - 2) 'Q' is pronounced like 'ch'. Example: qi = 'chee', qian = 'chian'
 - 3) 'Zh' is pronounced like 'j'. Example: zhi = 'jer', zhang = 'jong', zhen = 'jen'
 - 4) 'C's' are pronounced like 'ts'. Example: cui = 'tsuy'
- Note: Parentheses indicate Japanese name. Quotes indicate alternate name.



By Andy Ferguson
Copyright 1994-98

Le début de notre histoire.

Le début de notre histoire du bouddhisme, du Chan et du Zen, commença avec la première phrase de Bouddha, celle qui surgit de son expérience immédiate, de sa réaction spontanée, donnant lieu à son enseignement salvifique développé au cours des années pour aider les humains.

Assis sous l'arbre de la *bodhi* il dit : « *J'ai réalisé l'éveil avec tous les êtres.* » Bien sûr il prononça cette phrase en pali et nous pourrions avoir plusieurs traductions. Il ne s'agit pas tellement d'être certains qu'une traduction soit exactement ce que le Bouddha a dit mais de ce que nous en faisons nous dans notre vie maintenant. Les évangiles ont par exemple été écrits 300-400 ans après Jésus, et Bouddha lui-même n'a jamais rien écrit, alors l'exactitude historique n'est guère importante à moins d'être dogmatique.

Réaliser l'éveil ne consiste pas vraiment à avoir atteint quelque chose, un état spécial. On traduit des fois cette phrase par « *j'ai atteint l'éveil* », ce qui me paraît contestable, car chacun alors croirait qu'il s'agit d'atteindre un but. C'est normal, les ignorants ont ramené cette phrase de Bouddha à ce qu'ils voulaient, posséder quelque chose. Parlons donc plutôt de réalisation, j'ai réalisé l'éveil.

Si vous dites par exemple : Oh ! Je réalise que nous sommes samedi, ou je réalise qu'aujourd'hui je me sens en pleine forme, vous réalisez simplement le jour qu'il est et ce que vous êtes en ce moment. A la fois pour plusieurs raisons inconscientes, vous êtes arrivés dans l'instant à être en pleine forme et à vous en rendre compte. Avez-vous réellement la pensée que vous avez atteint quelque chose ? Si oui, je crois que vous vous faites des illusions en croyant que vous êtes si adroit dans la gestion de vous-même que vous avez réussi à être en pleine forme à cause de vos efforts. Ce n'est pas tout à fait la même chose que de réaliser soudainement dans l'instant que vous êtes vachement bien dans votre corps et votre esprit.

Tout simplement, sans complications, assis tranquillement en *zazen*, Bouddha a réalisé qu'il était vraiment là. Peut-être l'instant d'après s'est-il dit : bon, je peux me lever maintenant. Il a utilisé un mot, l'éveil, non pas pour décrire réellement son état, mais pour le nommer, le mot lui-même n'a guère d'importance. Il aurait pu dire : j'ai réalisé que j'étais pleinement conscient de moi-même, de ma vie et de tout ce qui m'entoure, de tout ce qui fait partie de moi, je suis bien là et tout ce qui m'entoure aussi. Alors les gens se poseraient moins de questions : Qu'est-ce que l'éveil ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Et moi est-ce que je le possède ou non ? Souvent les personnes confondent l'éveil, le mot, avec la sagesse. On vieillit, on apprend beaucoup de choses, on connaît mieux la vie, on devient plus profond dans la sagesse, comme un médecin qui finalement connaît toutes les maladies. L'état d'éveil, lui, est immédiat, intemporel, dans l'instant. Il peut même être fugitif car tout est impermanent. Donc ne compliquez pas cette question de l'éveil.

Il a dit également : « *avec tous les êtres* », avec, et non égoïstement tout seul, pour son bien-être à lui seulement. Tout y participe. Si vous vous éveillez à la beauté d'un paysage, vous en êtes profondément pénétré, toute séparation entre le paysage et votre état du moment s'évanouit et vous êtes liés, inséparables. Vous regardez le

paysage et le paysage vous regarde. D'où le terme « *avec* ». Mais c'est toujours par rapport à soi-même. Il ne s'agit pas de penser que magiquement tous les êtres au même moment se sont trouvés dans le même état. C'est Bouddha lui-même, ou nous, avec tout ce qui l'entoure, avec ce qu'il appelle tous les êtres. C'est sa propre expérience.

A partir de là, à partir de cet instant d'éveil, de réalisation complète, immédiate, il a désiré agir pour aider chacun à vivre également de genre d'instant complètement satisfaisants. La plupart des gens, pour une raison ou une autre, sont insatisfaits. Et tout à coup, avec les circonstances extérieures, et leur intérieur, ils réalisent qu'en cet instant ils sont satisfaits. Voilà ils ont réalisé l'éveil, ils ont réalisés cette plénitude qui était toujours là mais qu'ils ne voyaient pas, car aveuglés par leurs soucis, leur insatisfaction, leurs problèmes. Comme les nuages qui se déchirent dans le ciel et le soleil qui apparaît. Mais le soleil était toujours là, seulement leur esprit le leur cachait. C'est simple en fait. Bouddha, lui, à partir de cette expérience a décidé qu'il lui fallait enseigner pour partager le bonheur qu'il avait vécu.

Comment alors transférer, enseigner, une expérience intime aux autres ? En plus avec des mots qui ont plusieurs sens selon la façon dont on les écoute. Son enseignement ne fut pas d'exposer une vérité immuable mais de donner des éléments pour que les gens la découvrent par eux-mêmes, intérieurement. C'est semblable à apprendre à nager par exemple. Les enfants barbotent, avalent de l'eau, ont peur de se noyer et tout à coup ils se lâchent, ils savent nager. Mais sans barboter d'abord ils n'y arriveront pas. L'enseignement de Bouddha est dit salvifique, pour aider les gens à voir eux-mêmes et non pour leur donner une recette de la vérité. Ils barbotent dans leur vie, dans les sutras, les enseignements, et tout à coup leur vérité, claire et limpide apparaît. Comme l'oiseau dans son nid qui fait voler ses ailes et un jour il se lance, voilà d'un coup il vole. Avant il ne volait pas ; il ne savait pas encore que s'il se lançait dans le vide, il volerait. Chaque instant existe en lui-même, l'instant du nid, l'instant du vol libre, l'instant de la recherche, l'instant de l'éveil, peut-être lié à tout ce barbotage précédent, mais unique, neuf, existant totalement en lui-même. Ensuite petit à petit cet instant se répète jusqu'à ce qu'il devienne le mode de vie, comme l'oiseau qui vole constamment librement, planant sans se fatiguer.

L'éveil de l'instant, libre, spontané, surgissant de notre vie à un moment où celle-ci se résout, est une particularité du Chan. Les Chinois ont pris le bouddhisme originel, ont pris également le Tao et les ont projetés dans la vie réelle, dans une pratique d'éveil rafraîchissante. Fini l'iconographie des sutras classiques du mahayana, finis les bodhisattvas volants pleins de lumière dorée, finis les trônes magnifiques des Bouddhas resplendissants, finis les rayons magiques, tout cela est abandonné au profit de la vie dans l'instant, au profit de l'éveil immédiat, souvent par des méthodes surprenantes. Ce sont donc quelques éléments de l'histoire du Chan que je voudrais vous rappeler. Le Chan c'est la liberté, j'espère vous en faire sentir le sel, quelques grains de sel.

Quelques grains de l'héritage du Tao.

Bien avant que le Chan, le zen chinois, ne s'implante en Chine, celle-ci connaissait de nombreux philosophes et lettrés taoïstes. Le Chan est issu de son père, le bouddhisme indien, et de sa mère, le taoïsme chinois. En fait il tient plus de sa mère que de son père. Le Chan fleurira abondamment sous le règne de la dynastie des Tang. Mais avant cela, Tchouang-Tseu le taoïste a dit :

« Le détachement, le silence, le vide et le non-agir constituent l'équilibre de l'univers et la substance de la vertu. Quiconque use de son esprit sans arrêt le fatigue et l'épuise. L'eau qui n'est mélangée à rien est par nature transparente, sa surface est unie quand elle est au repos, mais lorsqu'elle est stagnante, elle perd sa transparence. »

Du côté indien, *dyana*, qui a donné Chan et ensuite zen, signifie une méditation méthodique de concentration. La doctrine de l'illumination subite dans le Chan - précédée d'années de pratique il ne faut pas l'oublier - est plutôt une réaction vis à vis du bouddhisme indien, trop compliqué et indigeste pour les Chinois. La concentration bien sûr permet de voler avec des ailes, mais comment voler sans les ailes ? La perception intuitive de sa propre nature devient une des disciplines essentielles du Chan et prendra toute son ampleur avec Eno, le 6^{ème} patriarche, alors qu'il ne s'agissait que d'une connaissance chez Tchuang-Tseu et non d'une pratique fondamentale. Le Chan peut donc être considéré comme le mariage du bouddhisme indien, de ses pratiques issues du yoga, et du taoïsme qui eut une profonde influence sur les maîtres Chan futurs par ses idées sur la connaissance de soi-même et sur ce qui est appelé le véritable humain. C'est donc le mariage des pratiques de concentration et de la connaissance intuitive du soi, l'un menant à l'autre et l'autre nourrissant le premier, qui donna lieu à la naissance de ce qui deviendra le zen. Le corps et l'esprit.

Tchuang-Tseu dit :

« La nasse sert à prendre le poisson ; quand le poisson est pris, oubliez la nasse. Le piège sert à capturer le lièvre, quand le lièvre est pris, oubliez le piège. La parole sert à exprimer l'idée ; quand l'idée est saisie, oubliez la parole. Comment pourrais-je rencontrer quelqu'un qui oublie la parole, et dialoguer avec lui ? »

Si la connaissance directe et lumineuse, intime et intuitive de soi-même a eu une influence sur le développement du zen soto, Tchuang-Tseu a eu également une grande influence sur le développement du zen Lin-chi, Rinzaï en japonais. Allié aux pratiques méditatives du bouddhisme indien, à la compassion du bodhisattva, le Chan et le Zen pourront donc grandir en rassemblant en leur sein tous ces aspects, si bien qu'aujourd'hui, héritiers de ces différentes écoles, nous pratiquons à la fois zazen dans le silence, et nous nous rapprochons de la connaissance éclairée de notre esprit, de notre vie ; ceci tout en adoptant pour le mieux les pratiques des bodhisattvas.

Au cours de l'histoire de la transmission du dharma, les maîtres qui se sont succédés ont porté l'accent sur certains domaines de façon plus prépondérante que sur d'autres, et ont favorisés différents aspects. C'est ce qui fait la spécificité de leur enseignement, mais les racines sont toujours les mêmes : le bouddhisme et les débuts du Chan fortement influencé par le Taoïsme.

A la question de l'empereur à Bodhidharma : qui êtes-vous ? Il répondit : je ne sais pas. Comment d'ailleurs répondre à une telle question en se posant au-delà de l'existence et de la non-existence ? Quel est le véritable esprit ? La connaissance de son propre esprit, c'est à dire abandonner tout ce qui l'enchaîne, débouche alors sur un esprit universel, commun à tous les êtres sensibles. Là aussi on peut reconnaître l'influence du bouddhisme mahayana, universel : un univers unifié, fusionné et non séparé entre les êtres différents. Un des faits distinctifs du Chan est d'être, non de connaître. Sa base en est donc l'expérience, expérience de la pratique méditative, expérience de l'intimité de soi-même, et de notre propre universalité. A ce point lorsque les mots ont exprimé l'idée, oubliez les mots.

Comment en sommes-nous arrivés à ce que nous sommes, dans notre pratique d'aujourd'hui ? Ne nions pas tout notre héritage, ni le désir impossible de sortir de notre propre souffrance existentielle. Tous les êtres possèdent cachée au fond d'eux-mêmes cette même insatisfaction vague, aussi avons-nous à la fois le désir de suivre cette Voie en recherchant notre propre équilibre intérieur et spirituel, sans oublier l'équilibre du monde. Ce lien entre le microcosme et le macrocosme est également un héritage du Taoïsme. Ajoutons à cela la compassion pour tous les êtres sensibles et pour nous-mêmes également vu que nous n'en sommes pas séparés. Comment être pleinement satisfaits sans s'isoler de toute vie ? Relier notre corps et notre esprit comme une eau transparente.

Tous ces koans de la vie ont été transpercés par les patriarches. Toute notre vie y passe, de cercles en cercles, de dimensions en dimensions, d'expériences et de connaissances plus universelles, tout cela nous conforte dans notre propre humanité. Nous cumulons en nous-mêmes toute cette historique, mélangée à notre propre expérience de la vie, de notre vie. Nous cumulons tous ces enseignements, intimement mélangés à notre propre enseignement. Nous sommes les seuls à pouvoir le faire, à suivre et à approfondir cette route. Comme disait Etienne Mokusho Zeisler : « *Dans le zen chacun s'adresse à soi-même.* » Ceci, tout en reconnaissant ce qui nous a été transmis par des siècles de spiritualité.

Comment cela a-t-il commencé ? L'ère moderne du Zen ? Tout s'est vraiment cristallisé avec Eno. Mais lui-même était le successeur de ceux qui l'avaient précédé : une chaîne de transmission qui remonte à Bodhidharma.

Bodhidharma

L'histoire réelle de Bodhidharma n'est pas tout à fait certaine, cependant des écrits relatent la présence en Chine d'un moine venu d'Inde. Une version dit qu'il était un moine persan qui arriva en Chine autour de 480. Une autre version affirme qu'il provenait d'une famille brahmane du sud de l'Inde et qu'il arriva en Chine en 527, et y mourut en 536. Il semble donc que Bodhidharma passa neuf ans en Chine. Cette deuxième version était déjà admise au temps d'Eno.

A son arrivée en Chine, les chroniques racontent qu'il fut directement invité par l'empereur Wu à Nankin la capitale à cette époque. Celui-ci était un bouddhiste dévot. Il lui dit :

- Depuis que je suis monté sur le trône, j'ai bâti une multitude de temples, copié d'innombrables sutras, et aidé d'innombrables moines. Quels sont mes mérites ?
- Il n'y a aucun mérite à cela, répondit Bodhidharma.
- Pourquoi n'y a-t-il aucun mérite ?
- Toutes ces choses ne sont que des petites actions des hommes et des dieux, une source de récompenses qui fuit, qui les suit comme l'ombre suit le corps. Bien que l'ombre paraisse exister, elle n'est pas réelle.
- Alors quels sont les véritables mérites ? demanda l'empereur.
- Les véritables mérites consistent dans une compréhension subtile de la pure sagesse, dont la substance est le silence et la vacuité. Mais ce genre de mérites ne peut être poursuivi selon des voies mondaines.
- Mais alors quel est le premier principe de cette doctrine ? insista l'empereur.
- La vaste vacuité avec rien de sacré dedans ! dit Bodhidharma.
- Qui se trouve devant moi alors ? demanda l'empereur, sous-entendant que si tout est vacuité alors que fait ce moine réel là devant lui.
- Je ne sais pas, répondit Bodhidharma et il s'en alla.

Voyant que l'empereur ne pouvait comprendre ce qu'il disait, et que vraisemblablement personne en Chine ne pouvait soutenir un face à face avec lui, c'est à dire continuer la transmission du dharma, il se retira dans la montagne. Par la suite également de nombreux maîtres vécurent comme des ermites. Il traversa le fleuve Yang Tse et alla sur le mont Sung dans le temple de Shao-lin où il est dit qu'il passa neuf années en zazen face au mur, en silence. Il est possible que ce mur fût réel ou imagé d'ailleurs. Il fut donc appelé « le Brahmane qui fixe le mur », ce qui laisse à penser qu'il resta également dans son esprit un Brahmane. Bien sûr on peut également penser que personne ne comprenait ce qu'il disait, vu qu'il ne devait pas parler le chinois. Ce mur pourrait également représenter quelque chose d'insurmontable dans toute compréhension auquel il se serait heurté lui-même pendant des années. S'il est arrivé en 527 et qu'il soit mort en 536, il aurait donc passé tout son temps en Chine contre un mur, ce qui ne paraît guère probable au vu de notre mentalité occidentale d'aujourd'hui. Peu importe, la vérité se situe vraisemblablement dans les deux.

Qu'est-ce que Bodhidharma a vraiment voulu dire en répondant : je ne sais pas ? Impossible de parler de la véritable nature des choses. Bodhidharma a dû se souvenir du monde qu'il avait eu avec son prédécesseur, le Vénérable Prajnatarā. Bodhidharma lui avait demandé :

- Qu'est ce qui est sans forme parmi toutes choses ?
- Ce qui n'apparaît pas est sans forme.
- Qu'est ce qui est parmi toutes choses la plus grande ? demanda alors Bodhidharma.
- La véritable nature de toutes choses est la plus grande.

En termes un peu plus simples, que pouvait-il répondre d'autre que « je ne sais pas », ce qui entre nous n'explique rien. Il n'est donc pas surprenant que l'empereur n'ait rien pigé du tout à ce qu'il lui disait. Il aurait pu dire : je suis un moine indien, je m'appelle Bodhidharma, je viens de là et je vais là-bas, j'existe. Mais il venait de parler de la vacuité universelle. Dans un tel concept de non-existence, d'absence d'essence, il aurait été incongru de répondre cela. D'autre part, s'il avait dit : je ne suis qu'une forme provenant de la non-forme, cela aurait été contraire au fait qu'il était bien vivant en face de l'empereur. Comment alors formuler une réponse qui soit au-delà de l'existence et de la non-existence, une réponse pour quelqu'un qui ne soit guère éveillé à ce genre de concepts ? D'où la réponse : je ne sais pas, et toc, ne vous encombrez pas l'esprit avec les concepts d'existence et de non-existence. Dans le zen les formes ou les phénomènes sont réels ; mais ce sont des formes et des phénomènes, sans noumène, sans essence propre, sans pérennité, toujours changeantes et en interaction avec le tout, le Tao. Peut-être même pourrait-on également penser de façon ironique que Bodhidharma – nous sommes bien antérieur aux grands développements du Chan – tout bêtement ne savait pas et qu'il s'est trouvé devant un mur dans sa compréhension ultime de la réalité. Après tout il était humain, comme nous tous et provenait du monde brahmane, le Chan adulte n'était pas encore apparu.

Le seul essai qui fut attribué à Bodhidharma concerne ce qu'il dit des deux portes d'entrée à la compréhension du Tao. A cette époque les écrits étaient attribués au maîtres de l'école Chan sans forcément avoir été écrits par eux. Un autre exemple peut être le Sutra de l'Estrade d'Eno. S'il est vrai qu'Eno était à la base une sorte d'illettré, il est plus probable que cet écrit, reflétant son enseignement principal, ait été écrit par l'un de ses proches, lettré, et lui ait été attribué comme tête de l'école du Chan. A la fin cela n'a pas d'importance. Qui se soucie de savoir exactement si tous les textes de Dogen sont de lui ou s'ils sont en fait d'Ejo. De même les livres de Maître Deshimaru ont dû être travaillés par ses disciples pour être publiés en français. Il est très intéressant de comprendre tous les enseignements du Chan, de tous ces grands patriarches qui ont forgé la pensée zen, mais il n'est pas utile à part ça d'en faire des icônes.

En bref que dit alors le traité de Bodhidharma en langage un peu simple et abordable, sans tomber dans la tendance dans le zen, aussi bien actuelle d'ancienne, d'affirmer des mots, des concepts, sans aucune explication associée, comme si tout cela devait couvrir un aspect caché, magique et impossible à cerner. Dans le

bouddhisme rien de caché, rien de sacré, le dharma peut être connu, ainsi le bouddhisme se rapproche-t-il plus d'une science que d'une religion. Par conséquent il doit être possible de faire œuvre, modeste bien entendu, d'expliquer quand même un peu les choses, au moins dans l'optique d'une vérité relative. De la vérité absolue, on ne peut rien dire, alors pourquoi en parler, je vous le demande.

Le traité de Bodhidharma explique deux entrées dans la Voie, dans l'approche du Tao : la Voie de la raison et la Voie du comportement. La Voie de la raison est fondée sur la foi profonde que tous les êtres sensibles ont la même racine, leur véritable nature, qui ne se manifeste pas tout le temps car elle est obscurcie par nos opinions, nos pensées erronées, l'attachement que nous portons amoureusement à notre propre personne. Comment alors jouir d'une sérénité et d'une spontanéité naturelles ? Katagiri Roshi dit également que pour s'ouvrir à la Voie des Bouddhas et des Patriarches il suffit d'être naturel, de vivre selon ce que nous sommes naturellement, sans masques, sans désirer paraître autrement que ce que nous sommes, sans vouloir promouvoir une image de nous-mêmes qui ne correspond pas à ce que nous sommes simplement. Tout cela est naturellement réalisé en zazen.

La Voie de la bonne conduite suit des règles de bonne éthique, de bon comportement : la loi de la revanche de la haine, comprendre ce qui se retourne contre vous, la loi de l'adaptation aux conditions variables et aux circonstances de la vie, être souple dans sa vie, ne pas s'attacher ou croire à quoi que ce soit qui pourrait être permanent mais vivre en suivant notre impermanence et notre vie où tout change tout le temps, la loi du non-attachement et la loi d'agir en accord avec le dharma. Le dharma n'est d'aucune teinte, il n'y a ni ego, ni les « autres ».

Evidemment rien n'empêche que ce soit de suivre ces deux approches de façon simultanée : la Voie naturelle, intuitive, intérieure de zazen, avec foi et détermination et la Voie de la bonne conduite : les efforts, l'amélioration de l'être humain, la haute dimension de l'humanité. Pour celle-ci il faut faire des efforts au départ, ensuite cela coule, déborde naturellement de l'attitude alors naturelle du bodhisattva. Mais toujours il faut faire des efforts. Toute religion, toute spiritualité sans efforts n'est qu'un miroir aux alouettes, du pipi de minet. On voit donc que déjà avec Bodhidharma s'annoncent les voies immédiate et graduelle du zen. Celles-ci ne sont nullement séparées, ni totalement séquentielles : la foi, zazen, *mushotoku*, les efforts continuels font partie du même monde religieux, du même don, de la même vie, du même tout qu'il soit appelé Tao, dharma ou la Voie.

Bodhidharma est donc l'ancêtre du Chan, la graine qui va fleurir dans les cinq écoles après Eno. Bodhidharma aussi a eu la chance d'avoir un successeur solide, Eka qui dut développer des efforts extrêmes pour être reconnu par Bodhidharma. Nulle Voie facile en ce temps-là. Et aujourd'hui ? Pouvons-nous nous comparer à Eka, bien que le monde ait changé ? Justement il ne faut pas comparer, Eka était Eka, aujourd'hui c'est à nous de porter la Voie.

Eka

L'histoire d'Eka et de sa rencontre avec Bodhidharma est bien connue. Selon le Den Ko Roku de Maître Keizan Jokin, Eka arriva à Shao-lin en 528, c'est à dire une année après Bodhidharma. Il resta donc huit ans avec lui. A cette époque Eka était déjà moine et il avait eu une vision qui lui disait de se diriger au sud et d'aller rencontrer Bodhidharma. Lorsqu'il arriva à Shao-lin il demanda à pouvoir entrer dans le temple mais Bodhidharma lui en refusa l'entrée. La coutume de laisser les gens poireauter à l'extérieur du temple pour tester leur détermination fut en vigueur pendant longtemps mais elle a disparu aujourd'hui. Est-ce bien, est-ce mal ? Aujourd'hui, voyant une nouvelle recrue se profiler à l'horizon, certains maîtres zen se précipitent au contraire sur elle pour l'accrocher, l'accueillir comme un nouveau trésor et l'intégrer dans leur sangha. Bodhidharma était coriace aussi le laissa-t-il planté à l'extérieur. C'est ce qui fut appelé la compassion de Bodhidharma.

La nuit vint et il neigea. Eka crevait de froid mais pensait à la détermination des anciens moines aussi resta-t-il devant l'entrée pendant toute la nuit. Au matin Bodhidharma vit qu'il était toujours là. Qui aujourd'hui ferait cela ? La plupart des gens se dirait : zut, je vais à l'hôtel et reviendrai demain. Donc Bodhidharma lui demanda ce qu'il voulait.

- Grand Maître, s'il vous plaît ouvrez la porte de la superbe dissémination de la grande compassion pour libérer tous les êtres sensibles.
- La Voie suprême de tous les Bouddhas exige une pratique éternelle, exige de pratiquer ce qui est le plus difficile à pratiquer et d'endurer ce qui est le plus difficile à endurer. Avec seulement une petite vertu, peu de sagesse, un cœur superficiel et un esprit arrogant, comment peux-tu espérer atteindre la Voie réelle du bouddhisme ? Ce serait un effort inutile, lui dit Bodhidharma.

Et Bodhidharma lui tourna le dos. C'est alors qu'Eka dégaina son sabre et se coupa le bras. Alors là vraiment Bodhidharma fut convaincu de sa détermination. Cette histoire est restée dans les annales du Chan. Il se trouve des fois que lorsqu'on demande à un pratiquant de faire quelque chose et qu'il hésite, on pense fortement ou même on le dit : surtout ne te coupe pas le bras !

Dans le même ordre d'idées, une fois, Maître Bian dit à Hunrong :

« Les moines qui n'ont aucune vertu intérieure sont semblables à des bateaux brillamment peints qui prennent l'eau – si vous mettez dedans des mannequins et les posez sur la terre sèche ils ont l'air parfaits, mais une fois qu'ils naviguent sur des rivières et des lacs, dans le vent et les vagues, ne sont-ils pas en danger ? »

Il y eut un dialogue célèbre entre Bodhidharma et Eka qui permet d'éclairer sans y répondre la question de l'esprit. Eka vint devant Bodhidharma et lui dit :

- Mon esprit n'a pas trouvé la paix. Je vous en supplie, Maître, de le pacifier pour moi.
- Amène-moi ton esprit, dit Bodhidharma, et je le pacifierai pour toi.

Il s'en suivit un long silence, et Eka lui dit qu'il l'avait cherché mais qu'il ne l'avait pas trouvé.

- Alors, lui dit Bodhidharma, je l'ai déjà pacifié.

Jamais Bodhidharma n'a nié l'existence de l'esprit, ni ses successeurs. L'esprit qu'Eka recherchait pour le pacifier n'était pas le véritable esprit, mais juste une réflexion de celui-ci. Alors lorsqu'il chercha son esprit véritable, et non ses pensées, sa propre conscience, il ne le trouva pas, car le véritable esprit est toujours en paix et ne demeure nulle part. L'esprit du zazen. En ce sens cet esprit véritable n'est pas un objet que l'on puisse trouver mais est le sujet lui-même : nous. Dès que nous essayons de l'attraper, il disparaît, car il cesse d'être le sujet et devient immédiatement un objet de recherche ce qui n'est pas le véritable esprit.

On peut ajouter, de manière similaire, la même chose pour l'éveil ou l'illumination. L'éveil est le sujet, nous-mêmes, aussi dès que nous le recherchons à l'extérieur de nous-mêmes, il disparaît. En ce sens le zen est fait d'expériences, souvent subites, inattendues, comme des révélations frappantes et non comme une recherche de vérité inconcevable, qui s'évanouit dès qu'on s'y intéresse. Justement, lui dit Bodhidharma, si tu n'as pas trouvé cet esprit, c'est que tu es toi-même cet esprit, et comme tu ne peux le matérialiser nulle part, il est pacifié de façon naturelle.

Beaucoup de patriarches vont s'intéresser au cours de l'histoire à cette inconnue : l'esprit, lâcher son esprit comme le fonds d'un tonneau lâche. L'esprit lui-même est Bouddha, je suis lui mais il n'est pas moi. Et toutes ces questions sur l'esprit, sur la réalité, sur la conscience.

Ainsi apparaît pour la première fois avec Bodhidharma et Eka le véritable esprit, toujours en paix, et qui n'a besoin d'aucune pacification. Eka se rendit compte que l'esprit qu'il cherchait n'était qu'une illusion et, de façon immédiate, par les quelques paroles de son maître, il réalisa d'un coup, perçut de façon intuitive directe, ce qu'était le véritable esprit, sans pouvoir néanmoins le nommer.

Un jour Eka dit au patriarche, bien plus tard :

- J'ai déjà mis fin à toutes les conditions.
- Cela n'a-t-il pas pour résultat la mort ? lui demanda Bodhidharma.
- Cela n'a pas pour résultat la mort.
- Quelle en est la preuve ?
- Je suis toujours conscient. Par conséquent les mots ne sont pas adéquats.
- Ceci est l'Esprit réalisé par tous les Bouddhas. N'aie aucun doute, dit alors Bodhidharma.

Par conséquence Bodhidharma lui donna la transmission du dharma et son kesa.

- Intérieurement, je te donne la transmission du dharma pour confirmer ton éveil. Extérieurement je te donne le kesa pour certifier l'esprit des Bouddhas et des Patriarches qui continue, lui dit Bodhidharma.

En 536 Bodhidharma sentit que sa fin était proche. Il appela ses quatre disciples et leur demanda d'exprimer qu'elle était leur compréhension ultime. Tao-fu répondit en premier :

- Selon ma vue des choses, nous ne devrions jamais nous accrocher ni aux lettres ni aux mots, ni les dispenser à tous vents, mais les utiliser uniquement comme un instrument du Tao.
- Tu obtiens ma peau, dit Bodhidharma.
- A la lumière de ma compréhension présente, cela est semblable à Ananda contemplant le royaume de Bouddha d'Aksobhya, le voyant une fois et plus jamais, dit Tsung-chih.
- Tu obtiens ma chair, dit Bodhidharma.
- Les quatre éléments sont vides, les cinq skandhas sont irréels. Regardant tout cela d'où je suis, il n'y a rien qui ne puisse être attrapé, dit Tao-yü.
- Tu obtiens mes os, dit Bodhidharma.

A ce moment Eka ne dit rien, il resta sur place et fit sampai devant Bodhidharma. Il ne donna aucune explication, se souvenant certainement que le véritable esprit ne peut demeurer dans quelques paroles, et donc il se prosterna en silence.

- Tu obtiens ma moelle, dit Bodhidharma.

Ainsi Eka fut reconnu comme le deuxième patriarche chinois. Ceci paraît être l'illustration d'une phrase de Lao-tseu, vu comme le fondateur du Taoïsme :

*Celui qui parle ne sait rien
Celui qui sait ne parle pas.*

Par la suite Eka continua à prêcher le dharma à Gyoto. Pendant quarante ans il le fit sans dévoiler qu'il possédait la transmission de Bodhidharma. Il se mêla avec toutes sortes de gens. A la fin, il enseignait le dharma à l'extérieur d'un temple dont l'abbé en fut fort fâché et le dénonça aux autorités. Eka fut persécuté injustement, il accepta son exécution en l'an 593. Il avait cent-six ans. Sans Eka, jamais le Chan ne se serait perpétué en Chine et la très longue lignée des patriarches menant jusqu'à nous se serait perdue dans les couloirs de l'histoire. Ceci fut grâce à sa détermination indestructible.

Keizan ajoute :

« Ne vous languissez pas sur le passé ; prenez avantage du présent pour vous concentrer sur le moment présent et sur votre pratique. Ne pensez pas que le temps vous sépare de Bouddha. Ne vous considérez jamais comme sans valeur, mais sans fin approfondissez. »

Le temps non plus ne nous sépare pas d'Eka et de sa détermination.

Sosan

Il est amusant de voir que le dialogue entre Bodhidharma et Eka, pacifie mon esprit demanda Eka, s'est intégralement retrouvé en esprit lors des mondos suivants entre Eka et Sosan, et même plus tard entre Sosan et Doshin, le quatrième patriarche. Cet esprit pratiqué par Bodhidharma s'est donc transmis et a profondément marqué ses successeurs.

Lorsqu'Eka eut succédé à Bodhidharma, un laïc lépreux s'approcha un jour de lui et lui demanda de purifier ses péchés. Probablement ce laïc de plus de quarante ans croyait que s'il était atteint de la lèpre, c'était à cause de ses péchés. Cette croyance n'est d'ailleurs par complètement éteinte même dans le monde d'aujourd'hui. Par exemple lorsque j'étais enfant à Lausanne, un pauvre diable courbé et tremblant, plein de boutons et d'ulcères, jouait de l'orgue de barbarie sur le Grand Pont, collectant quelque argent. C'était dans les années cinquante. Ma mère a toujours refusé de lui donner même une pièce, et de plus me l'interdisait, sous prétexte qu'elle était certaine que le pauvre vieux était atteint de la syphilis, et donc comme calviniste elle pensait tout à fait qu'il devait expier ce passé. Peut-être était-il atteint d'une autre maladie en fait. Mais voilà, il restait sur ce pont, comme un lépreux au milieu du monde protestant de l'époque.

Donc ce laïc qui deviendra le 3^{ème} patriarche, Sosan, s'approcha d'Eka et lui demanda de le laver de ses péchés. De la même façon que Bodhidharma répondit à Eka, celui-ci lui dit de lui apporter ses péchés. Comme Eka ne put trouver son esprit, Sosan ne put trouver ses péchés et Eka lui dit : « *Je t'ai déjà débarrassé de tes erreurs. Prends refuge dans le Bouddha, le Dharma et la Sangha.* » Eka lui donna l'ordination et deux ans plus tard la transmission du dharma. De même plus tard lorsqu'un jeune moine s'approcha de Sosan et lui demanda de lui montrer la porte de la libération, Sosan lui répondit :

- Qu'est-ce qui t'as enchaîné ?
- Personne ne m'enchaîne.
- Alors pourquoi cherches-tu la libération ?

Ce jeune moine qui deviendra plus tard le 4^{ème} patriarche, Doshin, réalisa soudainement qu'il avait toujours été libre. Maintenant la différence était qu'il le savait.

On peut donc bien voir cette filiation de l'esprit chez les quatre premiers patriarches chinois. Il est alors compréhensible que Sosan ait écrit le poème sur la foi en l'esprit, le Shin Jin Mei, foi dans l'esprit qui ne réside nulle part, sur la liberté présente en tout temps et également sur ce qui nous empêche de la voir.

*La Voie est en paix, parfaite comme le vaste monde
Sans notion de manque ou de superflu
En vérité c'est parce que nous voulons choisir ou rejeter
Que nous ne sommes pas libres.*

Une fois j'avais dit à Etienne : pardon ! Je ne me souviens plus à quel propos. Il m'a répondu : dans le zen il n'y a pas de pardon. Bien sûr car il n'y a pas de péché. Même esprit, transmis jusqu'à ce jour.

Le Shin Jin Mei, probablement le premier écrit du Chan, représente la quintessence de cet esprit. Celui de Bodhidharma : pas de mérites, on ne peut rien obtenir. Eka : pas de péché, rien à rejeter. Sosan en fait la synthèse en disant que la Voie est parfaite, que la liberté est toujours là à condition à la fois de ne rien rejeter, ni d'essayer d'obtenir quoi que ce soit.

*Pénétrer la Voie n'est pas difficile
Mais il ne faut ni amour, ni haine, ni choix, ni rejet.*

Laissez passer les pensées en zazen, *hishiryo*. Laissez passer et le satori apparaît spontanément, le véritable esprit apparaît, celui qui ne demeure nulle part. De plus il ne s'agit pas non plus de rechercher une quelconque vacuité intérieure. Jamais le Chan ne dit : faites ceci, ou faites cela. Il s'exprime plutôt par une double négation : ne recherchez pas la vérité, ne coupez pas les phénomènes. Si votre esprit demeure tranquille alors tout s'évanouit.

*Ne cherchez pas la vérité
Seulement n'ayez pas de préjugés.*

Cette façon d'utiliser une double négation laisse une liberté totale au pratiquant. Si vous lui dites : fais ça, ou tu dois faire ça, immédiatement vous l'enfermez dans un domaine limité. Au contraire en disant qu'il ne s'agit ni de faire ceci, ni de faire cela, vous laissez le monde libre de toutes les actions. Là on comprend que le zen est insaisissable de par l'ouverture totale d'esprit qu'il affectionne. Sur quoi l'esprit pourrait-il reposer dans une dimension spirituelle libre de toute contrainte ? Des maîtres ont posé à leurs disciples des questions du genre : « Qu'est-ce que c'est ? » Réponse : « Cela, c'est quoi ? »

Je fais un parallèle avec une histoire un peu psychédélique mais qui vous aidera à comprendre, l'histoire de la chasse au lion topologique. Comment attraper un lion dans la savane avec une palissade si vous n'avez aucun moyen de le faire entrer dans votre enclos ? Koan. La réponse est simple. Vous construisez votre palissade autour de vous et c'est fait, vous avez attrapé le lion. Il est prisonnier à l'extérieur de la palissade. Mais bien entendu vous-même n'avez qu'un tout petit espace disponible à l'intérieur de votre palissade. Ne recherchez pas la Voie, elle est partout, ne rejetez pas les phénomènes, ils sont là de toutes façons ; si vous cherchez à vous entourer d'une palissade, de réponses, de certitudes sur la Voie, vous vous emprisonnez. Le lion lui court en liberté à l'extérieur.

Le Shin Jin Mei est un poème sur la non-dualité :

*Le un lui-même est toutes choses,
Toutes choses elles-mêmes sont un.*

.....
*L'esprit de foi est non-deux,
Non-deux est l'esprit de foi.*

Le un est le Tao, le Tao est un et toutes choses sont le Tao. Bien sûr le Tao n'est pas limité à un endroit particulier donc toutes choses sont le Tao, mais cela ne veut pas dire qu'elles sont toutes semblables.

Beaucoup penseraient que le Tao s'est alors coupé en deux, en quatre et a donné naissance aux multiplicités du monde, séparées les unes des autres et se demandent alors : pourquoi ? Le Tao lui-même contient toutes ces multiplicités, de la même façon que l'eau contient tous les cristaux de neige ou de glace, tous différents, que l'océan contient toutes les gouttes d'eau, que la Voie contient toutes les directions et que le plasma primaire de notre univers juste après le big-bang contenait toutes les galaxies, les étoiles et les planètes. On voit le Tao partout, comme on voit le dharma partout. Similairement on voit la Voie de Bouddha dans tous les actes de notre vie, sans séparation. On peut également voir cela en biologie.

Dans le temps les gens se demandaient comment il était possible qu'une cellule et un seul spermatozoïde donnent lieu à une diversité extrême et une complication unique comme un être humain. Ensuite on a découvert le patrimoine génétique, la cellule telle le Tao contient toutes les diversités, toutes les potentialités qui vont se développer.

Lorsqu'on parle de cette façon, chacun comprend l'unité du Tao, du dharma, de la Voie, de l'univers et pourtant chacun de son côté continue à croire qu'il est l'unique, l'original, le seul, le vrai, le détenteur de la vérité et que les autres sont les autres. C'est la croyance au moi qui nous sépare les uns des autres, notre ego, inexistant mais auquel nous tenons absolument. Cela fait partie de nos croyances, qui pourtant ne tiennent pas la route, comparées à ce que nous savons de l'univers. Nous continuons à croire à des choses impossibles, les gens croient en un Dieu qu'ils ne peuvent nommer, en un fils divin non issu de son père et de sa mère, croient que le vin se transforme en sang et le pain en chair. Personne ne croit au Tao, personne ne croit au Zen, au dharma, à la Voie des Bouddhas. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas à y croire, le Tao est juste le Tao, la Voie est la Voie et la pratique du zen est la pratique du zen, c'est tout, il n'y a rien de caché, rien en quoi que ce soit que l'on puisse croire, rien qui puisse donner naissance à la construction irréaliste d'une croyance, les choses sont telles qu'elles sont. Pas d'interprétations.

Aussi ne faut-il pas croire à la Voie, croire au satori, à Bouddha, au dharma. Ne pas croire qu'on va atteindre un éveil, une illumination, devenir un Bouddha, tout cela n'est à la fin que la croyance au moi. Le désir de croire à quelque chose est pernicieux chez un être humain, l'espoir d'atteindre un but, de savoir. Dans le Chan, pas de croyances, le Tao est lui-même toutes choses, c'est comme ça, comme l'eau est l'eau et la pierre la pierre.

Etant donné que les croyances divisent, il faut retourner à la base, à l'énergie spirituelle première, celle intérieure qui est le mouvement même de notre vie, l'esprit de foi, la foi. Sans objet, car la foi avec un objet devient une croyance. Donc la foi

sans objet, comme le Tao sans objet, la foi qui contient tout, l'unité de nous-mêmes et la foi du monde. Il est important de ne pas confondre une croyance en quelque chose d'extérieur, Dieu, Allah, Jéhovah, une statue de bois, une croix, avec la foi qui est sans objet, sans ego, sans moi, comme une énergie de vie, pure et libre. Comment celle-ci pourrait-elle être non unité, pas possible, aucun conflit. A Salt Lake City, une nonne de la White Plum sangha a dit à quelqu'un qui venait de perdre sa femme : dans le zen il n'y a pas d'espoir. Cette phrase l'a libéré.

Je me souviens également dans la voiture avec mes trois enfants petits, nous discutons de la religion, j'essayais de répondre à leurs questions. Et tout à coup l'aîné me demande avec un ton un peu angoissé : et nous papa on est baptisés ? Non, lui dis-je. Alors en même temps les trois poussèrent un soupir de libération et se sentirent libres de toute croyance, libre sans les chaînes des croyances. Les croyances sont des palissades, le Chan vit librement chez les êtres, le Chan est les êtres libres, juste la réalité de tous les êtres libres qui pratiquent la Voie du Chan sans croire qu'ils deviendront Bouddha, sans désirer ou rejeter quoi que ce soit de leur vie, mais avec un esprit de foi inébranlable. Foi en quoi ? Foi en la foi elle-même, foi en eux-mêmes, eux-mêmes étant la foi.

Doshin

Après Sosan, Doshin eut deux successeurs, Gunin le 5^{ème} patriarche qui fut surtout connu du fait que ce fut lui qui reconnut Eno, et Gozu Hoyu qui n'eut aucun successeur. Gozu Hoyu a donné lieu à l'école de la tête de buffle. Son nom chinois était Niu-T'an Fa-Yung. Contrairement à Eno plus tard Fa-Yung était très éduqué : il connaissait les écrits de Confucius, le Majna Paramita Sutra. Converti au bouddhisme car il considérait que Confucius était mondain, il se rasa la tête et s'en alla sur le Mont Mao et y resta dans une grotte, où des centaines d'oiseaux lui apportaient des fleurs.

Il se trouva que Doshin observait de loin cette montagne et il en déduisit que probablement il devait y avoir un ermite pratiquant le bouddhisme dans cette montagne. Et donc il s'y dirigea. En chemin, rencontrant un moine d'un temple, il lui demanda s'il y avait un homme du Tao ici. Celui-ci lui répondit que tous les moines ici étaient des hommes du Tao. Oui, bon d'accord, dit Doshin, mais lequel est l'homme du Tao ? A ce moment un autre moine s'approcha et intervint : *« A quelques lieues d'ici, profond dans la montagne, il y a un homme qui vit là-bas appelé Fa-Yung. Il ne joint jamais les mains pour accueillir qui que ce soit qui vienne le voir. Est-ce que ce n'est pas un homme du Tao ? »*

Alors Doshin suivit la direction qui lui était indiquée. Lorsqu'il arriva en vue de Fa-Yung, celui-ci était tranquillement assis sans porter attention à qui que ce soit, et nullement à son visiteur. Doshin lui demanda :

- Qu'est-ce que tu fais ici ?
- Je contemple l'esprit.
- Qui est celui qui contemple et quel est l'esprit qui est contemplé ?

Fa-Yung ne répondit pas tout de suite mais il se leva et s'inclina profondément devant Doshin. Ensuite il demanda à son visiteur :

- Où résidiez-vous avant ?
- Je ne réside jamais au même endroit, mais je me promène soit à l'est soit à l'ouest.
- Connais-tu le maître chan Doshin ?
- Pourquoi le mentionnes-tu ?
- Je l'ai beaucoup admiré, et j'ai l'intention de le visiter pour lui rendre mes respects.
- Doshin est mon humble nom.
- Pourquoi es-tu venu ici ?
- Pour te voir. As-tu une place pour moi ici, que je puisse rester ?

Alors Fa-Yung emmena Doshin dans une autre caverne, un peu derrière. En chemin le patriarche vit des animaux sauvages, un tigre et un loup et il se prit les mains comme s'il avait peur. Fa-Yung lui fit la remarque :

- Il y a toujours cela en toi.
- Qu'as-tu vu ? demanda Doshin

Plus tard Doshin traça le caractère chinois de Bouddha sur le caillou sur lequel Fa-Yung était assis. Lorsque celui-ci vit cela, il se rejeta en arrière et Doshin lui dit alors :

– Il y a toujours cela en toi.

A ce moment Fa-Yung pria Doshin de lui transmettre son enseignement.

Une fois j'étais au temple théravada de Genève. Nous étions assis par terre avec Bhante Dhammika et un certain nombre de femmes laïques, adeptes d'une des nombreuses branches du bouddhisme tibétain. Fatigué, j'étends les jambes et du coup l'une d'elles me fait la remarque que je ne devrais pas mettre mes pieds dans la direction du Bouddha. Le dit Bouddha était en fait une grosse statue de Bouddha en plâtre blanc. Sur le moment je me suis franchement demandé si quelqu'un pouvait décemment adopter des règles aussi enfantines, mais quand même j'ai retiré mes jambes non parce que je trouvais que je faisais offense au Bouddha, une statue, mais pour ne pas la choquer davantage. C'est un peu comme les autels zen. Le Bouddha doit être à telle ou telle hauteur, sinon ça ne va pas. Faut-il croire à ces règles inventées alors qu'au temps du Chan, pas de statues, des moines indépendants et forts, une caverne, quelques tigres et lions de montagne en supplément.

Doshin dit : *« Le grand Tao est sans forme et sans limites. Il est libre de pensée et d'anxiété. Tu as maintenant compris cet enseignement bouddhiste, rien ne te manque, et tu n'es pas différent de Bouddha. »*

Eno l'exprimera également dans son poème pour Gunin. Le bouddhisme indien des statues et des offrandes, des fleurs, des rayons lumineux est bien loin de l'esprit du Tao et du Chan. Le bouddhisme indien a déclaré toutes sortes de règles pour un ordre monastique, des règles de vie, des vœux d'abstinence, alors que l'esprit du Tao est libre, léger, insaisissable et joyeux. Il est bon de se souvenir de cet esprit originel du Chan, avant que les organismes successifs commencent à solidifier les bases du Zen, qui au départ étaient aussi légères que le vent.

En l'an 642 Doshin aurait refusé trois invitations à la cour de Taizong, l'empereur de la dynastie des Tang. Doshin refusa, comme le fit Fuyo Dokai bien plus tard. L'empereur, courroucé par les deux premiers refus, aurait ordonné à ses envoyés de lui couper la tête s'il refusait une troisième fois. Lorsque les soldats de l'empereur s'approchèrent de lui, il les aurait impressionnés en tendant le cou avec calme pour que sa tête roule plus facilement. Taizong se serait résigné et lui aurait fait parvenir des présents en témoignage de son respect.

Donc à sa requête Doshin expliqua l'essence de son enseignement à Fa-Yung. N'oublions pas que nous sommes au pré-début du Chan, avant Eno et la grande floraison des cinq écoles durant l'époque des Tang et pourtant tout l'esprit du Chan est déjà là en puissance, issu de celui du Tao. Cet esprit deviendra le centre de toutes les pratiques qui suivront. Déjà ce brin de subtilité dans l'esprit immuable qui ne réside sur rien était présent avec Bodhidharma.

Je fais une parenthèse définitive. Cet esprit est lié aux êtres. En dehors des êtres il n'y a pas d'existence, il ne s'agit pas d'invoquer un esprit magique extérieur à tout être, ce qui ne serait que du domaine d'une croyance.

Donc Doshin lui dit :

« Tous les enseignements bouddhistes sont centrés sur l'esprit, d'où naissent des trésors inestimables. Toute discipline, méditation et sagesse sont contenues dans notre esprit et ne s'en éloignent pas. Toutes les gênes qui nous empêchent d'atteindre la sagesse, qui proviennent des passions génératrices de karma, sont originellement non existantes. Il n'y a pas de triple monde que nous pourrions quitter, et il n'y a pas d'éveil que l'on puisse rechercher. Le grand Tao est sans forme et sans limites. Il est libre de pensées et d'anxiété. Il n'y a pas d'autre chemin d'atteindre la bouddhété en dehors de laisser votre esprit libre par lui-même. Inutile de contempler ou de purifier votre esprit. Juste ne pas rechercher, ni haïr, et n'avoir aucune anxiété, ni peur. Soyez libres d'aller dans la direction que vous voulez. N'ayez pas pour objectif avoué de faire le bien, ni de poursuivre le mal. Et tout ce que vous voyez qui vous arrive est toutes les activités merveilleuses de Bouddha. Tout est joie, libre de peur, c'est ce qu'on appelle Bouddha. »

Fa-yung alors lui demanda :

« Comme vous ne voulez pas de contemplation, que faites-vous lorsque surgissent des phénomènes dans votre mental ? »

On pourrait s'attendre à obtenir une recette de la part de Doshin, celui-ci lui répondit alors :

« L'origine des formations mentales n'est ni bonne, ni mauvaise, celles-ci naissent de votre esprit lui-même. Si ton esprit était libre de conceptions ou d'images, alors comment pourrais-tu avoir des illusions ? Lorsqu'aucune illusion n'apparaît, alors l'esprit véritable, notre esprit véritable est libre d'être conscient de tout. Juste vivre cet esprit tel qu'il est. Ne recherchez pas des méthodes pour savoir quoi et comment faire avec lui. Ceci est appelé l'essence permanente de toutes choses. »

Après cette transmission du Chan à Fa-Yung, Doshin, le 4^{ème} patriarche, retourna sur sa montagne et y resta pour le restant de ses jours. Fa-Yung lui décida de s'établir sur le mont Niu-Tsu dans la région de Nankin. Néanmoins Fa-Yung ne fut pas le successeur de Doshin, dans le sens qu'il ne créa pas de lignée. Ce fut Gunin qui rencontra Doshin alors qu'il était encore très jeune. Il resta avec lui toute sa vie. Gunin en fait ne fut guère connu par lui-même mais c'est surtout sa rencontre avec Eno qui le rendit célèbre. Fa-Yung au contraire dispensa de grands enseignements au cours de sa vie. Peut-être cela fut-il dû au fait qu'il partit seul alors que Gunin vécut toute sa vie en servant Doshin.

Chez Doshin, tout l'enseignement est porté sur l'esprit, comme chez ses prédécesseurs. Rien ne concerne des règles monastiques, aucune allusion aux bodhisattvas de l'iconographie indienne, juste son propre esprit. Lorsque celui-ci, véritable apparaît, satori ! Chez Doshin on voit que le satori et les illusions sont indissociables, le satori n'est pas quelque chose en lui-même mais se définit par la disparition momentanée de nos illusions, de toute polarisation de notre esprit sur des objets mentaux, des images ou des préoccupations spirituelles. Il est à souligner que si Doshin enseignait déjà la non-peur, il n'avait aucune réticence à la pratiquer lui-même. L'empereur le mande à sa cour, mais Doshin n'aime pas le contact des grands de la Chine et refuse d'y aller. L'empereur le convoqua à nouveau et Doshin dit à son envoyé : « Si l'empereur veut ma tête, alors coupez-la et emportez-la, mon esprit ne la

suivra pas ! » Alors l'empereur envoya un troisième messenger avec une épée au sceau de l'empereur mais avec interdiction de ne faire aucun mal à Doshin. Ceci donna lieu à un grand renom du Chan en Chine car cette histoire se propagea très rapidement dans tout le pays.

Avant d'entrer dans la période d'Eno et des cinq écoles du Chan, qui fleurirent à partir de l'école du Sud et de l'école du Nord, quelques traductions de l'enseignement de Fa-Yung et notamment de son monde avec le prince Po-ling. Dans son monastère de Niu-T'an vécurent jusqu'à trois cents moines. Fa-Yung va beaucoup élaborer l'enseignement de Doshin sur les attitudes mentales. Vraiment l'intérêt principal du Chan de cette époque fut toutes les questions reliées à l'esprit.

Fa-Yung

Au début du Chan, ils s'intéressaient beaucoup à l'esprit, car ils s'associaient de façon très proche avec le Lankavatara Sutra. Par exemple Fa-Yung dit :

« A travers l'éveil de l'esprit, l'existence des choses est connue. L'existence elle-même des choses n'est pas certaine. Et donc si l'existence des choses est simplement la réflexion de notre esprit, alors rien n'existe en dehors de notre esprit. »

Il s'ensuit donc, selon Fa-Yung, que la réalité ultime, c'est à dire le monde tel qu'il est, ne peut être connu comme un monde que nous observons à travers nos propres illusions. La connaissance de l'essence des choses, de leur réalité ultime, la nature de la réalité est alors invisible et ne peut être connue juste à travers notre esprit conscient. Elle ne peut être approchée que par une expérience immédiate du corps et de l'esprit. Il y a donc un fondement logique à l'approche du Chan et il ne s'agit pas d'une connaissance magique, illuminée. Lorsque l'observation de notre esprit du monde s'estompe, lorsque la barrière, et l'interprétation que nous avons du monde à travers notre esprit devient transparente, alors la réalité cesse d'être un objet, nous en faisons partie, la réalité et nous-mêmes sommes du côté du sujet, nous faisons partie intégrante de cette réalité, nous la vivons, elle apparaît. Dès que nous voulons l'observer à nouveau, nous passons par le miroir de notre esprit.

Le Chan est donc sous-tendu par l'idée de cette connaissance immédiate de la réalité à travers l'expérience que nous en faisons directement nous-mêmes. Immédiate car l'esprit revient toujours, il revient à la charge pour interpréter, analyser, essayer de savoir, pour étudier la réalité comme un objet séparé de soi-même. Tout dans le Zen est donc une question d'expérience directe de nous-mêmes, entiers, corps et esprit dans l'instant.

On dit que lorsque les illusions disparaissent, la réalité, le réel apparaît, mais non devant nous comme un film au cinéma mais il apparaît comme nous-mêmes, indissociables, car nous faisons alors partie du réel. Si vous êtes un acteur, le film disparaît, mais la vraie vie est à l'intérieur et non dans son fauteuil d'orchestre.

Le Chan ne se prononce pas sur savoir si la réalité existe ou non, il examine le processus de la connaissance. D'un côté il dit que tout ce que nous connaissons passe par notre esprit, et donc que notre monde est notre esprit, et de l'autre il dit que le réel lui-même ne peut surgir à notre connaissance que lorsque le processus de notre esprit s'évanouit.

On retrouvera ce fil conducteur au cours de l'histoire du Chan et du Zen, la perception immédiate de sa véritable nature, c'est à dire notre nature réelle et non ce que nous pensons être à travers notre esprit. On peut donc en tirer deux enseignements fondamentaux : la connaissance de notre esprit est la connaissance de notre monde, donc connaître son esprit est savoir qui nous sommes, comment diriger notre vie, quoi faire, comment faire, toutes ces choses essentielles dans notre vie de tous les jours. La connaissance de notre esprit peut s'approfondir, cela peut être une Voie vers notre sagesse, vers plus d'amour et de compassion. L'autre est que l'éveil, l'illumination, le satori n'est pas affaire d'une connaissance de notre esprit, mais est l'émanation

immédiate du réel, du Soi dirait Jung, et de notre nature réelle, lorsque celle-ci ne passe pas à travers le miroir de notre esprit.

On trouve donc déjà chez Fa-Yung la notion de satori immédiat et d'autre part la concentration et l'observation nécessaires à la compréhension de notre propre esprit. Celui-ci ne peut porter un regard complètement transparent sur la réalité des choses, mais il est possible qu'il soit de moins en moins fumeux au cours de notre pratique et de notre vie. Il est possible d'alléger le catalogue de nos illusions mais il ne peut disparaître, sauf lorsque notre esprit lui-même disparaît. Alors la réalité, le réel apparaît sans distorsion de façon immédiate, automatique, inconsciente et naturelle, mais il ne peut être exprimé.

Il est resté beaucoup de confusion sur ce point, notre véritable nature. Les gens pensent qu'ils doivent observer quelque chose de spécial, trouver une nature inconnue différente, changer, être quelqu'un d'autre. Avec les questions c'est toujours la même chose, tout le monde veut trouver des réponses dans le monde qu'il connaît, trouver des réponses avec sa conscience, sa réflexion, son propre esprit, mais c'est tourner en rond comme quelqu'un qui ressasse le même koan en se creusant la tête pour comprendre ce qu'il veut bien dire. Et tout à coup la question disparaît, l'observateur disparaît, le spectateur s'évanouit, toute conscience est au repos. Que se passe-t-il alors ?

« *Le corps pur reflète le vent précieux* », répondit un maître. Vent, corps, vacuité, existence, immédiatement, vérité inconcevable, éveil de l'instant.

Le monde entre Fa-Yung et le prince Po-ling est très philosophique et très compliqué : quelles sont les causes de l'apparition des pensées, peut-on vraiment connaître la réalité ultime dans notre monde d'illusion, si l'essence ultime des choses, la Réalité, est invisible, tout ce que nous pouvons connaître n'est alors que reflet de notre esprit. Ainsi vouloir expliquer par des mots ce qu'est la nature fondamentale des choses est aussi une illusion. Cette connaissance ne peut être qu'intuitive dans le corps-esprit et dans l'instant. A l'époque de Fa-Yung tout cela n'était pas encore soutenu par une pratique de vie mais restait très conceptuel. Après Eno cela passera dans des actions subites, choquantes, propres à réveiller les esprits dans l'instant ou par zazen. Inutile à la fin de vouloir accrocher logiquement la nature réelle des choses à moins de vouloir risquer un éclatement de la psyché. Cet état décrit en fait l'état de réflexion intense et confus qu'un disciple de la branche Rinzaï aurait en réfléchissant au koan. Ceci continue jusqu'à ce que cette vrille sans conclusion de l'esprit débouche sur non pas une réponse logique au koan mais sur la disparition immédiate du problème, sur l'instant, la réponse « out of the box ». Ne plus tourner en rond dans la boîte.

Comme cet exemple : un jour un maître propose à son disciple le quizz invraisemblable suivant. Un œuf d'oie a été mis dans une bouteille. Plus tard dans la bouteille l'oie a grandi et ne peut plus sortir par le goulot, comment peux-tu faire sortir cette oie de la bouteille sans casser la bouteille ? Evidemment la question en elle-même n'a aucune réponse logique si bien que le pauvre gars devient fou. Et un jour, il court vers son maître et lui crie : l'oie est sortie de la bouteille. C'est tout, l'éveil est sorti du labyrinthe de la pensée récurrente. La question ? On s'en fout.

Eno et le Chan

Pendant trois siècles en Chine, la culture et également le bouddhisme ont fleuri entre l'an 600 et l'an 900 sous la dynastie des Tang et notamment grâce à la stimulation de l'empereur Wu qui régna pendant dix-sept ans. C'est pendant cette période que plusieurs écoles du bouddhisme ont atteint leur maturité, comme la Terre Pure, le bouddhisme Tientai et le Chan qui deviendra le Zen au Japon.

A cette époque le Chan a produit un enseignement essentiel, c'est à dire l'expérience directe et non des concepts mythologiques, ou des canons, de telle sorte que l'enseignement fut très oral ou donné sur l'instant si bien que peu d'écrits ont subsisté. A cette époque vécut Eno, le 6^{ème} patriarche, Hui-Neng de son nom chinois. Eno eut six successeurs principaux : Seigen qui donna naissance aux branches Soto, Fayen et Unmon, Nangaku qui fut à l'origine des branches Lin-Chi (Rinzaï) et Igyo. Les quatre autres, Nan'yo Echu (appelé le Maître National), Yoka Genkaku, Katak Jinne et Daigyo Reito n'eurent point de succession connue. Ainsi même parmi les patriarches des temps passés, des lignées se sont éteintes soit parce que le maître originel est mort jeune, soit peut-être que le fait d'avoir des disciples ne les intéressaient pas.

La lignée soto est issue de Seigen, Sekito, Yakusan, Ungan Donjo, Tozan, Ungo Doyo. Bien que le nom de soto soit formé des initiales de Sosan et de Tosan, il se trouve que Sosan lui-même n'eut en fait aucun successeur. La lignée passe bien par Ungo Doyo et non Sosan. Sekito lui-même eut un successeur, Tenno Dogo, dans la lignée duquel on va trouver Tokusan, Seppo qui engendra les lignées Unmon et l'école Hogen après Gensha.

La lignée Lin-Chi (Rinzaï) passa donc de Nangaku à Baso, Hyakujo, Obaku et Lin-Chi. Par les Isan elle engendra également l'école Igyo. A notre époque, seules les lignées Soto et Rinzaï ont survécu, l'école Obaku actuelle n'ayant rien à voir avec Obaku, le successeur de Hyakujo.

Eno fut l'origine de toutes ces écoles, c'est avec lui que le Chan va connaître son époque adulte et fleurir dans toute la Chine. Il est dit qu'après sa rencontre avec Gunin, il alla travailler à la cuisine du temple du 5^{ème} patriarche, dans l'arrière boutique à trier le riz, car Gunin le trouvait trop perspicace pour rester avec les autres moines. Eno dit lui-même plus tard à Gunin : *« Oui, je sais, c'est pourquoi je ne me suis pas aventuré dans le dojo, de façon à ce que les autres ne se doutent pas de ce qui s'est passé entre nous. »* Soit la rencontre de leurs esprits et la transmission du dharma de Gunin à Eno.

J'imagine que tous les pratiquants ou presque connaissent par cœur la rencontre de Gunin et d'Eno, néanmoins certains débutants ne pourraient en avoir déjà entendu parler. En bref Gunin devenant âgé devait trouver un successeur pour diriger le monastère. Il demanda à ses moines d'écrire un poème décrivant l'esprit du Chan et pourrait ainsi choisir parmi eux celui qui l'exprimerait le mieux. Jinshu était le moine principal, le sussho, et Eno travaillait donc à la cuisine. Tous les moines se dirent que vraisemblablement il ne leur servait à rien d'écrire un poème, sûrs qu'ils

étaient que Jinshu gagnerait le concours. Jinshu soumit donc à Gunin le poème suivant et selon la coutume l'afficha sur le mur du couloir menant au réfectoire.

*Le corps est l'arbre de l'illumination
L'esprit est le support du miroir brillant
Nettoyez-le constamment et avec grande diligence
Pour le garder sans contamination de toute poussière.*

Tout le monde trouva ce poème magnifique mais Eno passa dans le couloir et demanda à l'un de ses frères moines de le lui lire car il est dit qu'Eno était illettré. Lorsqu'il entendit le poème Eno déclara qu'il était bien mais ne reflétait pas l'esprit du Chan. Il demanda donc au moine s'il voulait bien transcrire le poème qu'il lui dicta.

*L'illumination n'est pas un arbre
Et le miroir brillant n'est pas un support
Etant donné que tout est vacuité
Sur quoi la poussière pourrait-elle bien se déposer.*

A la lecture des deux poèmes Gunin trouva que celui d'Eno était le plus véridique mais il ne dit rien. Il alla simplement à la cuisine et donna trois coups sur le bol dans lequel Eno triait le riz. Cela signifiait : rejoins-moi dans ma chambre à trois heures du matin, en secret donc. Il pensait déjà que les autres moines seraient jaloux. Eno comprit le message et dans la nuit Gunin remit la transmission du dharma à Eno ainsi que son kesa. Encore aujourd'hui cette tradition s'est perpétuée et la transmission du dharma s'opère pendant la nuit, en secret, c'est à dire au cours de cérémonies où seuls le maître et le disciple sont présents. Gunin conseilla alors à Eno de partir du monastère pour fuir la colère attendue des autres moines qui ne comprendraient pas que le dharma soit transmis à cet être sans éducation qui n'avait jamais mis les pieds dans le dojo. Gunin lui-même pour les mêmes raisons est parti, semble-t-il. Effectivement les autres moines envoyèrent une troupe à sa recherche. Son chef retrouva Eno assis tranquillement sur un rocher avec le kesa posé devant lui. Il traita Eno de voleur et voulut le tuer. Eno lui dit qu'il pouvait, s'il le désirait, reprendre le kesa de Gunin, et le tuer après. Mais il ne put soulever le kesa, alors il présenta son crâne à Eno pour qu'il le rase et lui donne l'ordination de moine. Après cela Eno disparut dans la nature pendant une quinzaine d'années, ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il commença à enseigner et créer ainsi cette lignée immense du Chan.

Il est surprenant que n'ayant jamais entendu un quelconque enseignement, mais à vrai dire peut-être justement à cause de ça, Eno montre directement une perception immédiate de la vacuité, en fait d'un détachement naturel : il n'y a rien, où voulez-vous que la poussière se dépose ? Pour Eno la réalisation de la vérité ne pouvait être qu'intuitive et immédiate, car son esprit n'était pas encombré de tous les phénomènes inhérents à un monastère. C'est ainsi qu'était son expérience, lui-même

frappé par le sutra du Diamant qu'il avait entendu dans sa jeunesse. C'est encore assez révolutionnaire aujourd'hui : il n'y a pas d'arbre de la bodhi, soyez vous-même le reste n'est rien.

Gunin dit alors de lui : « *Celui qui ne connaît pas son esprit fondamental ne peut tirer aucun bénéfice de l'étude du dharma. Celui qui connaît son esprit fondamental et perçoit sa propre nature est appelé un homme qui a réalisé son humanité, un Bouddha.* » Prendre comme définition d'un Bouddha un homme qui a réalisé son humanité nous rend alors le Chan plus proche. On est loin des mondes merveilleux des sutras indiens. Il n'en reste pas moins que tout cela est quand même un peu flou à expliquer : immédiat, voir sa propre nature, l'esprit qui ne réside nulle part, inexplicable, juste une expérience mais pas si spéciale que ça. Par exemple si vous prenez quelqu'un qui a perdu ses esprits, comme on dit, qui hurle sur tout le monde et vous crie à la figure, et que d'un coup vous lui flanquez une grosse gifle, il va s'arrêter, muet. Son esprit fou s'envole d'un coup et il se retrouve lui-même, à nu, sans sa folie passagère. Si vous voyez tout à coup un arbre en fleurs, tout votre esprit est rempli de cet arbre, le satori immédiat, vous voyez l'arbre, votre esprit est le sujet. Si vous voyez votre propre esprit comme un objet d'étude, vous ne pouvez voir votre véritable esprit, car celui-ci est le sujet. Donc seule l'expérience immédiate où cet esprit surgit vous permet non pas de l'étudier, mais de le vivre et de connaître intuitivement votre véritable esprit, votre véritable soi, votre véritable nature.

Evidemment dans cette histoire entre Jinshu et Eno, Eno apparaît comme un génie du Chan, et Jinshu pourrait apparaître comme un tâcheron qui passe sa vie à tâtons dans un temple en cherchant ce qu'il ignore et en passant la poussière. Jinshu était d'une grande spiritualité, avec beaucoup de modestie et de piété. Il composa son poème selon ce qu'il croyait vraiment, non pour essayer de prendre la place de chef du monastère mais parce qu'il a pensé que les autres ne le feraient pas. Modestement il soumit son poème pour voir s'il s'approchait de la compréhension du dharma, sincèrement. Bien sûr vous allez penser qu'Eno est un miroir brillant et que Jinshu est juste une tuile. Peut-être pensez-vous également que seul le miroir brillant est important et que la tuile n'est que pour les auditeurs du Chan qui la frottent en se nourrissant d'un espoir débile. Non, il y a un grand enseignement également chez Jinshu.

Prenez le bon comportement, la pratique, la sincérité humaine, cultiver ces vertus empêche les êtres humains de tomber dans les mondes infernaux. Il ne s'agit pas de suivre des règles seulement parce que se sont les règles en vigueur, bien sûr que non, mais pour garder la droiture de soi-même, l'honnêteté, également une grande modestie. Ne pensez pas que tout cela ne sert à rien car vous-mêmes touchez le satori immédiat : cela serait horriblement présomptueux.

Bien que par la suite on parla de l'école du Nord, Jinshu, et de l'école du Sud, Eno, force nous est de reconnaître qu'aujourd'hui nous avons au cours des siècles hérité des deux, même si l'école du Nord per se a disparu et que celle du Sud a fleuri. A la fois la pratique continue et à la fois l'esprit immédiat. Si vous ne voyez que la pratique continue, le zen devient une corvée, pratiquer, pratiquer, il en restera toujours quelque chose. Si nous axons uniquement notre pratique spirituelle sur cette façon de

voir les choses, celle-ci risque de devenir mécanique, sans joie, sans cœur, sans humour, comme une figue sèche. Et pourtant une figue bien mûre, gonflée au soleil, sucrée, voilà un bon satori. Vivre tout simplement le bonheur immédiat rend notre vie spirituelle un peu primesautière, légère. Mais si vous ne voyez que l'apparition immédiate de votre propre nature, de votre vrai soi, vous perdez alors l'enseignement que vous apportez à vous-mêmes par les bonnes pratiques.

Il ne s'agit pas d'opposer Jinshu et Eno mais bien de les embrasser tous les deux. De toutes façons, votre vérité à vous ne réside pas forcément dans ce qu'ont dit Jinshu ou Eno, ou dans ce qu'ils ont fait, inutile d'imiter l'un ou l'autre, soyez vous-mêmes. Eno est certainement l'héritier des prédécesseurs du Chan et du Tao, Jinshu apporte l'importance de la pratique sincère. Tous les deux nous montrent une grande dimension, n'en négligez aucune.

A part son poème, Jinshu n'a pas laissé d'écrits, mais son rôle fut très important dans la transmission invisible de la pratique. Discipline morale, sagesse et alors paix, ne commettre aucun péché, faire le bien, purifier son esprit, ceci dit-il, est l'enseignement des éveillés. Même Eno ne dénia pas l'importance de cet enseignement. Tout cela dépend pour qui : certains aiment bien apprendre, faire des efforts et deviennent ainsi des hommes de bien, d'autres ont une grande intuition et perçoivent la vérité autrement. Il y en a pour chacun, en aucun cas faudrait-il penser que l'un ou l'autre serait mieux, correspondrait mieux à la vérité du Chan. Qui peut savoir ce que tout cela recouvre de toutes façons, puisqu'il s'agit en premier de notre propre expérience ? Même un grand sutra comme le sutra de l'Estrade, d'Eno, ne peut vous dévoiler votre propre vérité, votre propre nature, ce que vous êtes véritablement dans votre vie. Vous devez connaître tout cela à l'intérieur de vous-mêmes, peut-être est-ce la délivrance, peut-être non.

Donc on dit que Jinshu donna un enseignement graduel, Eno un enseignement immédiat. Chacun peut voir de quoi il s'agit si vous abandonnez l'idée étrange d'une illumination magique. Gunin eut également un troisième successeur, Chisen, qui apparemment resta inconnu dans les annales et vécut jusqu'à nonante-trois ans. Tranquille.

L'enseignement d'Eno s'occupe de l'esprit. Mais cet enseignement commence à être beaucoup plus précis et plus structuré que simplement parler de l'esprit véritable. Il dit notamment que la sagesse spirituelle doit être réalisée par vous-mêmes, vous devez en faire l'expérience de tout votre être, la tête et le cœur, le corps et l'esprit. « *Aucun secret ne se trouve dans le Chan, dit-il, le secret est en vous-même.* » Aucun maître, aucun patriarche, aussi éveillé puisse-t-il être ne peut vous le communiquer. Et pourtant les pratiquants continuent à espérer obtenir une révélation par l'enseignement de quelqu'un d'autre. C'est surprenant et ça dure depuis des siècles. Bien sûr il existe beaucoup de moyens habiles qui peuvent aider les pratiquants à ne pas faire fausse route, mais quitte à pénétrer dans la caverne des trésors, ils doivent en trouver l'entrée eux-mêmes, avec leur corps et leur esprit.

Si l'on en croit les textes, avec Eno apparaît une grande nouveauté par rapport aux philosophes taoïstes, la réalisation par le corps et l'esprit et non seulement des idées philosophiques sur l'esprit. Rien de surprenant : l'amour courtois concerne une

idéalisation spirituelle, l'amour tout court est tout aussi charnel que spirituel, manger, boire, rire, courir est le corps. La vie habite notre corps, alors toutes nos expériences passent par notre corps et nous sont connues par notre esprit, rien de plus normal dans la vie de tous les jours. La Voie également, la réalisation, l'éveil, le satori sont dans notre corps et nous en jouissons également par le fait que nous les vivons entièrement par notre esprit.

Notre expérience ne peut être contenue entièrement dans des mots et donc les sutras ne contiennent pas tout. A l'école on donne des livres aux enfants pour qu'ils les étudient, les analysent, alors plus tard on a tendance à continuer la méthode, on lit et on veut se rappeler par peur de manquer quelque chose. Mais avec la poésie il n'y a aucune possibilité de s'attacher aux lettres. Qui pourrait vraiment expliquer complètement sans être pédant et inutile le vers d'Eluard : la terre est bleue comme une orange.

Bien qu'Eno sut que tout l'être est engagé dans toute expérience vécue, il n'était cependant pas un adepte fou de la méditation et remarquait que : *« Rester l'esprit tranquille en contemplant le silence est plutôt une maladie que le zen. »* Rester constamment assis ne fait qu'enchaîner le corps sans profit pour l'esprit. Bien entendu si vous ne considérez zazen que comme une posture tenue par un sac d'os et de muscles, cela ne sert évidemment à rien. Alors que veut réellement dire le corps et l'esprit ? Lorsqu'Eno parle de toucher notre véritable nature, ne parlerait-il pas du corps-esprit ? A la fois le corps et l'esprit, à la fois au-delà, à la fois inexprimable. Inlassablement Eno répète que l'essentiel est de trouver notre véritable nature. En termes plus simples, cela voudrait également dire : être simplement naturels, être ce que nous sommes vraiment, sans masque, sans s'attacher à une « persona » dirait Jung.

Oh ! N'oubliez pas que tout cela est Eno lui-même, c'est une indication mais ne peut représenter votre véritable vérité. La vérité intérieure de qui que ce soit ne peut être copiée chez quelqu'un d'autre. Alors ce que dit le 6^{ème} patriarche est : vous-même devez devenir vous-même. Quand plus tard Gensha s'est pété l'orteil sur un caillou en partant de son temple, personne d'autre n'a eu mal, quand Eno entendit chanter le sutra du Diamant il était seul. Pour vous cela peut être le vent dans la montagne, la rivière dans la vallée, les sirènes des pompiers, un arc-en-ciel, je ne sais pas moi, mais croyez en votre propre expérience. C'est un peu comme les recettes de cuisine : voir comment c'est fait, ensuite créer, improviser, jouer.

Eno a aussi découvert beaucoup d'autres enseignements très intéressants. On peut les voir un peu comme le générique d'un film que l'on doit soi-même inventer. Eno dit :

« Celui qui a réalisé son véritable moi, sa véritable nature, peut agir comme il voit que c'est approprié, s'occuper ou non des phénomènes car il va et vient librement sans aucune inhibition ou retenue. Il peut jouer tous les rôles dans toutes les situations sans s'éloigner un seul instant de sa nature propre. De cette façon, il atteint un état souverain de liberté et profite des délices de jouer dans le samadhi. »

Entrer et sortir librement aussi bien des phénomènes que de la vacuité est un rôle que l'être libre joue facilement. Les deux sont alors vécus comme le samadhi. Par

exemple avec les acteurs de cinéma, certains gardent toujours le même rôle si bien que les gens vont voir non le film, non l'histoire filmée, mais juste cet acteur particulier, par exemple les films de Louis de Funès. Cela peut se trouver aussi chez des maîtres zen. Dans la vie aussi il ne s'agit pas de se cantonner seulement dans un rôle, le rôle du moine, du travailleur, de l'ascète, de l'intelligent ou de l'amuseur public, du fanatique religieux, mais de s'appuyer sur ce que nous sommes vraiment. Etienne disait : « *Laissez tomber votre manteau de roi, laissez tomber votre guenille de mendiant.* »

On peut voir deux pôles : tomber dans les phénomènes, tomber dans la vacuité. Si en zazen vous tombez dans la vacuité vous ne ferez que rester dans un état écerelé, de mi-sommeil, de zombie. D'autre part si vous êtes constamment envahis par les phénomènes alors aucun repos, aucune paix intérieure. Tout est brouillé, en mouvement, vous ne pouvez trouver aucun équilibre. Il s'agit ni de rejeter les phénomènes, ni la vacuité de toutes choses.

Maître Deshimaru disait également : entrer et sortir librement du temple. Ne restez pas crochés au sommet de la montagne en vous délectant du samadhi de zazen, mais ne vous perdez pas dans les brouillards de la vallée des phénomènes non plus. Il faut gérer. Dans le zen, pas de dogmes, chacun est libre. « *Connaissez bien les règles, dit le Dalai-Lama, pour savoir comment les transgresser.* » Il est très important de garder cet humour libre dans la pratique spirituelle, et évidemment aussi dans la vie. Si vous êtes bouffés par les phénomènes, vous pouvez voir que vous projetez tout votre être vers l'extérieur, dans tout ce qu'il faut faire, ce que vous trouvez très important, dans comment agir face à toutes ces situations pressantes, et cela au point de complètement oublier que vous n'êtes qu'un simple être humain qui fait sincèrement ce qu'il peut. Vous risquez d'oublier, de négliger entièrement votre équilibre intérieur qui pourtant vous est absolument nécessaire pour vivre. Au CERN j'entendais souvent la phrase : *working hard*, travailler dur. En français on ne dirait pas ça car il reste assez d'humour pour penser que dire : il faut travailler dur, est en fait lourd. Mais cela s'utilise beaucoup chez les Américains, c'est un style, les gens sérieux qui travaillent dur et qui font un arrêt cardiaque à cinquante ans. Un ami canadien m'avait dit à Berkeley : il ne faut jamais travailler plus dur, il faut travailler plus intelligemment. Chacun peut râler contre la pluie et le vent, mais il est aussi possible de jouer avec la pluie et le vent. En jouant avec les phénomènes, à la fin rien ne peut être si sérieux avouons-le, la vie de tous les jours devient un samadhi amusant et intéressant, plutôt qu'une vie de blues ou de stress.

Entrer et sortir librement de la vacuité de toutes choses aussi. Toute position figée de quelqu'un à la fin correspond à un certain vide. Si rien ne bouge, cela est très semblable à la vacuité. Par exemple si vous maintenez tout le temps votre esprit immobile en zazen, peut-être croyez-vous que c'est ce qu'il faut faire, vous restez là simplement comme un plot. Quel est l'enseignement que vous pourriez tirer de zazen avec un esprit complètement vide ? Vous voyez il est assez commun pour les gens de croire qu'il faut faire comme ceci ou comme cela, et non selon leur propre liberté intérieure. Ils préfèrent suivre des conseils, des enseignements, des méthodes, des recettes, plutôt que d'assumer leur liberté. Pour cela il faut savoir qui l'on est. Pas

seulement son ego, mais son ego aussi sinon il sera toujours en train de vous mettre des bâtons dans les roues. Connaître son véritable moi, son soi, ce qui est tout à l'intérieur, le point zéro de notre être, un peu comme le big-bang l'est pour l'univers. Impossible à observer et pourtant tout vient de là, de cette énergie première qui s'est étendue à tout l'univers. Notre point de stabilité à partir duquel nous pouvons voyager dans tous les phénomènes sans perdre notre équilibre.

L'équilibre n'est pas dans suivre une route ou une autre, suivre les écriteaux et être rassurés d'être sur la bonne Voie du dharma, l'équilibre consiste à savoir où on est et où on va sans les écriteaux, c'est à dire de les regarder si on veut. La Voie n'est pas devant vous, avec des flèches, elle est sous vos pieds et donc elle avance avec vous. Vous restez sur place, elle reste sur place, vous reculez, elle recule, vous vous lancez dans les phénomènes avec la conscience de leur vacuité, elle en fait de même. La Voie c'est les êtres, c'est simple.

Fondamentalement l'enseignement d'Eno apparaît dans ces quelques phrases :

« La Voie ou la sagesse, qui constitue notre nature réelle, est pure dès le commencement. Tout ce dont nous avons besoin est d'oublier notre esprit pour la percevoir directement et atteindre l'état de Bouddha, l'état d'éveil. » Ceci vient d'ailleurs du sutra de Bodhidharma.

Qu'est-ce que tout cela a à voir avec la grande leçon de la vie ? Pourquoi les trois joyaux de notre véritable nature qui sont l'éveil, la droiture et la pureté sont-ils si essentiels à notre vie ?

A la fin notre véritable nature est le Tao, comme toutes choses dans cet univers. Bien sûr chacun voit les objets, les arbres sont différents des pierres, les hommes des femmes, l'eau du feu, les fous des sages, et ainsi de suite, les petits, les gros, les cons, les caractéristiques. On pourrait voir l'univers comme une immense mosaïque d'éléments différenciés, indépendants les uns des autres et chercher alors en chacun ce qu'il a de tout à fait particulier et trouver sa nature propre. Par exemple la nature propre d'un citron est d'être acide, celle d'un idiot de dire des stupidités, d'un alcoolique de boire, d'un obsédé sexuel de baiser tout le temps, d'un sage d'approfondir sa sagesse. On fait une myriade de natures propres et pour les humains une myriade d'egos. Les gens sont tellement habitués à voir les particularités qu'ils ne voient pas l'essentiel invisible.

D'abord facile : tout est en interdépendance. Les légumes et nous par exemple. On mange des légumes, cela devient de la chaleur, de l'énergie et des vitamines humaines. Nous sommes faits de tout ce qui nous entoure. Pourriez-vous citer une seule chose, un seul élément qui se trouve séparé de nous ? Non. Le puzzle n'est complet qu'avec toutes les pièces.

Alors qu'elle est la nature profonde, essentielle de tout cela ? Y compris nous-mêmes. Nous ne pouvons l'attraper mais nous pouvons percevoir cette globalité directement pas notre esprit. Aussi l'éveil est-il essentiel, sinon vous passerez votre vie à brasser des pièces d'un puzzle dont vous ne verrez jamais l'image, ou alignerez des mots et des phrases creuses, sans signification, comme les gens qui parlent tout seuls dans la rue, sans être reliés à qui que ce soit, et vous ne serez jamais satisfaits et tranquilles.

L'éveil, soi-même, son esprit, non séparé de quoi que ce soit ou de qui que ce soit. Le grand drame humain est justement dans cette séparation, de voir le monde extérieur comme des objets et non à partir de son intérieur, intime, partagé avec tout. Eno passe aussi dans la vie. Comme il y a le dharma, le Tao, il y a aussi le Bouddha, car le dharma et le Tao s'incarnent dans les êtres. Il y a donc des bouddhas, et la sangha des êtres, la communion des esprits dans le monde réel. Intervient alors la droiture et la pureté. Droiture et pureté ne doivent pas être vues comme des dogmes de perfection mais comme des vertus essentielles pour ne pas perdre contact avec soi-même, avec son être tranquille intérieur. Simple : si nous devenons impurs, le monde devient impur, et qui peut véritablement vivre heureux dans un monde impur.

Eno dit :

« Supposez que quelqu'un vous demande : qu'est-ce que l'obscurité ? Répondez-lui que la lumière est la première source de l'obscurité et l'obscurité la source de la lumière. La disparition de la lumière cause l'obscurité. La lumière et l'obscurité se révèlent l'une l'autre et leur indépendance pointe directement à la signification de ce qui est le Milieu. »

Alors qu'elle est l'essence d'un être humain ? Rien ne peut en être séparé. Tout est relié, ne séparez rien, la Voie, le Tao, l'éveil est cette totalité, ne ramenez pas là-dedans de vulgaires notions personnelles du genre : est-ce que moi je possède l'éveil ? Comment pourrais-je savoir si je l'ai réalisé ? Non, voyez grand et comprenez le sens du kanji *daï*.

Lorsque l'empereur demanda à Bodhidharma : mais à la fin qui es-tu ? Il lui répondit : je ne sais pas. Si par exemple on vous demande : quel est ton esprit ? Pour cela bien sûr inutile de répondre en citant des caractéristiques. Notre nature propre ne peut être appréhendée que dans l'instant, globalement, c'est une expérience. Tout cela pour vous dire que se creuser la tête pour savoir exprimer par des mots ce que veut dire notre nature réelle est une illusion.

Juste avant de mourir Eno dit :

« Ceux qui s'exercent à la pratique prétendent rechercher le Bouddha. Où pensent-ils donc le trouver ? Si vous ne le cherchez pas en vous-mêmes, quand bien même vous devriez faire des efforts surhumains, vous ne le rencontrerez jamais. »

Le zen est à la fois un océan tranquille où tout a été dit au départ, et à la fois change chaque jour selon ce que vous découvrez vous-mêmes. Ne cherchez pas de dogmes, de certitudes, appréciez simplement ce que les maîtres du Chan ont dit et tirez votre enseignement de la vie, comme ils l'ont fait eux-mêmes.

Seigen

Eno eut donc de très nombreux descendants. Les deux principaux ont donné lieu à des lignées qui se sont transmises jusqu'à notre époque. Seigen qui fut à la source du zen soto et Nangaku celle de la lignée Rinzaï, plus tard.

Seigen est allé sur le mont Sokei pour rencontrer Eno. Il lui demanda :

- Quelle est l'attitude demandée pour dépasser toute discrimination ?
- Quelle attitude as-tu ?
- Je ne suis même pas conscient des quatre nobles vérités.
- Dans quelle discrimination tombes-tu ?
- Si je ne suis même pas conscient des quatre nobles vérités, alors dans quelle discrimination puis-je bien tomber ?

Eno reconnut alors Seigen qu'il jugea capable d'assumer la Voie absolue sans aucun attachement, même pas les quatre nobles vérités. « *Soyez au-delà des Bouddhas* », disait Etienne. Le bouddhisme indien originel aimait bien les classifications, comme les quatre vérités. Bien sûr il s'agit non pas vraiment de dogmes mais d'enseignement salvifique. Au-delà se trouve la non-discrimination. En ce sens les quatre vérités sont une classification, classer la souffrance, la libération, le samsara, le nirvana, les huit chemins possibles pour s'en sortir.

La vie n'est pas comme une liste de courses : il ne faut pas que j'oublie cela, il faut que je pratique absolument les six *paramitas*. C'est souvent plutôt un château de sable, tout à coup la vague monte et efface tout d'un coup. Il est donc plus facile de savoir que le sable est du sable, et que les vagues l'emportent. La véritable nature de tout cela, le sable et l'eau sont toujours là. Nos constructions et notre vie passent comme une flèche, vous ne la voyez pas passer, rien ne s'arrête, rien ne peut y être fixé. Même pas les quatre nobles vérités. Comment pourriez-vous vous attacher à quoi que ce soit si ça change tout le temps ?

Pourtant l'être humain voudrait toujours avoir des certitudes, certitudes religieuses, certitudes de pouvoir s'identifier, d'arrêter la vie comme le plan d'un film, que tout soit en place et ne bouge plus, comme la certitude de la véracité des quatre nobles vérités, mais tout cela n'existe pas, n'est qu'un désir, vouloir avoir un moi tranquille. Même la nature de Bouddha ? Si vous croyez que celle-ci possède une réalité objective que vous pourriez obtenir, alors il vous sera impossible de savoir intimement ce à quoi elle correspond, par votre expérience même. Comment voir l'invisible avec son corps et son esprit ? Comment voir ce qu'est la vie, alors que nous sommes nous-mêmes la vie. Toujours et encore ne voyez pas la Voie comme un objet, vous êtes vous-mêmes la Voie.

Par rapport aux discriminations, Seigen affirme la grande vérité de l'unité du Tao. Pourquoi cela pourrait-il être important ? Si vous voyez les particularités, disons plutôt si vous ne voyez que les particularités, alors celles-ci deviennent l'essentiel, vous vous y attachez inexorablement et tout cela vous limite. « Il est noir, arabe, juif, rom, il est gros, il est con », et à la fin le seul qui reste quelque'un de bien à vos yeux c'est vous-même, mais c'est idiot. Bien sûr les quatre nobles vérités étaient, et sont

toujours pour la majorité, la base, le dogme, la vérité première, oui mais sans en faire une cathédrale. Ainsi Seigen dit : même cela je n'en fais pas un cas de conscience.

Si aujourd'hui quelqu'un avait le culot de dire : les écrits de Dogen, les kusens de Deshimaru, je n'en suis même pas conscient vous verriez la levée de boucliers : arrogant, rigide, anarchiste, aucun respect pour la transmission, hors la Voie ! Alors qu'il ne s'agit pas de cela : Seigen respecte Eno et tous ses prédécesseurs, profondément, mais il ne ressent pas le besoin d'en faire un cas de conscience. Il ne s'attache pas aux mots des quatre nobles vérités, comme il ne s'agit pas de s'attacher à la lettre de Dogen ou de ses successeurs. Inutile de s'attacher à un souffle particulier, il vaut mieux vivre le grand vent des plaines et des montagnes.

Le Chan respire une grande liberté. Liberté de pensée, associée avec une grande intimité entre les maîtres et ceux appelés leurs disciples. Quoi qu'ils disent, leur dialogue dépasse les mots. Comme les oiseaux en vol, ils se croisent sans laisser de traces, immédiatement, dans l'instant. Comme les corneilles et les buses.

Il s'agit de voir l'essentiel, la lune et non pas le doigt. Eveillez-vous par vous-mêmes, n'attendez pas cela de quiconque. Percez la pierre, ne regardez pas par un trou de serrure et buvez directement l'eau de la rivière, n'attendez pas qu'elle vienne du robinet. Pratiquement on dirait : la liberté ne se demande pas, elle se prend. Portez-la donc en vous, il s'agit de l'intégralité de la vie, de la votre.

Par la suite Eno dit à Seigen :

« Le véritable dharma et la transmission du kesa ont été transmis de maître à disciple dans le passé. Le kesa est le symbole de la dévotion profonde dans la Voie et le véritable dharma symbolise l'esprit de la Voie. Je te transmets cet esprit car nous sommes liés ensemble. »

Shenhui

Parmi les cinq successeurs d'Eno, il y eut également Shenhui. Celui-ci ne donna pas lieu à une lignée qui continua. L'historique dit qu'il rencontra Eno lorsqu'il avait douze ans. Un jour dans le dharma hall Eno posa la question suivante :

- J'ai quelque chose, qui n'a ni tête, ni queue, aucun nom, nul attribut, pas de devant, pas d'arrières. Y a-t-il l'un d'entre vous qui le reconnaisse ?

Alors Shenhui s'avança et dit :

- C'est la source originelle des Bouddhas, la nature de Bouddha de Shenhui.

Eno lui fit alors la remarque :

- Je t'ai dit explicitement qu'il ne possède aucun nom et aucun attribut, et même alors tu l'appelles « la source originelle et « la nature de Bouddha ». En fait même si tu devais passer le reste de ta vie dans une hutte de chaume, tu deviendras au mieux un propagateur intellectuel de la Voie.

En fait ce fut ceci qui se passa. Il n'est donc pas surprenant qu'il n'ait subsisté que peu d'écrits des temps originels du Chan, peu de réponses, juste des histoires, des actions-koan et non des mots. L'essentiel de l'enseignement d'Eno était de voir sa propre nature. Donc à cette question Shenhui naturellement répète cet enseignement en disant : bon, c'est ma propre nature de Bouddha. Un peu comme un perroquet. Il y a une expression américaine qui dit : « You can't win. » « Tu ne peux pas gagner. » Alors que répondre ?

Cela fait penser au koan du moine suspendu au dessus du vide par les dents à une branche. Il ouvre la bouche il tombe et bien sûr à ce moment son maître lui pose une question et lui dit : Allez, réponds !! Ceci explique d'une certaine façon les réponses par gestes aux koans : poser ses sandales sur la tête en réponse à Nansen, trois coups de bâton, couper le pouce, se lever et partir en silence.

En fait quelle réponse à donner à Eno ? Toute réponse réfléchie, en plus une réponse qui ne fait que répéter un enseignement connu, ne peut être la vraie réponse, immédiate, spontanée contenant une signification sans limites. Ainsi est le Chan, ne répétez pas. Par exemple quelqu'un vous pose la question : « Qu'est-ce que le zen ? » Inutile de chercher dans les manuels, dire une platitude, commencer à expliquer. Il faut mieux dire par exemple : essaie, tu sauras.

Le peintre Monet était assez connu pour sa bonne réponse. Quand il peignait et que quelqu'un s'approchait et lui demandait par exemple : « Maître que peignez-vous ? », il ne répondait pas mais lâchait un pet. Cette forme d'enseignement va beaucoup se transmettre dans la lignée Lin-Chi, des réponses telles que : le cyprès dans la cour, un bâton à merde, tirer la langue, toutes sortes de bizarreries qui sont et doivent être le fruit de la spontanéité et non de la réflexion.

Shenhui aurait pu par exemple : ouvrir la bouche et la refermer sans rien dire, hausser les épaules, exprimer d'une façon ou d'une autre l'indicible, ce qui ne peut faire l'objet d'aucun concept que l'on puisse attraper avec son esprit. Dans le zen soto c'est l'illumination silencieuse, zazen, respirer. Dans ce dialogue, c'est l'esprit immédiat, la manifestation instantanée de l'esprit éveillé, ce qui sera plus tard typique

du zen rinzaï. Mais son voit que tout cela est déjà présent chez Eno et ses successeurs, alors même qu'il ne parle guère de méditation silencieuse.

Il y a plusieurs enseignements, plusieurs lignées, chacune avec des aspects différents, pas un seul dogme. Restez modestes dans votre compréhension, il y en a des multitudes. Mais parallèlement à ce genre de connaissances et d'études, approfondissez l'enseignement de l'école à laquelle vous êtes reliés, zazen, l'illumination silencieuse. L'important n'est pas de tout connaître mais bien d'approfondir.

Yoka Daishi

Un autre grand disciple d'Eno fut Yoka Daishi, célèbre pour avoir écrit le Shodoka. Yoka Daishi était arrivé par lui-même à une bonne compréhension du Chan et des amis lui ont parlé d'Eno si bien qu'il est allé le voir pour vérifier son discernement. C'est souvent ce qui se passe dans les mondos, les personnes viennent poser des questions dont ils connaissent inconsciemment la réponse, mais ils veulent voir.

Lorsqu'il arriva il fit trois fois le tour du patriarche et tenant son bâton tout droit, il resta debout devant lui. Alors pour tester sa compréhension Eno s'adressa à lui :

- Un moine est supposé avoir réalisé trois mille vies et 18'000 règles mineures de conduite. D'où vient cet homme de vertu et qu'est-ce qui le fait apparaître si hautain et si fier ?

Alors ignorant la question d'Eno, Yoka Daishi remarqua :

- La question de la vie et de la mort est d'une importance capitale. Tout est impermanent et passager.
- Pourquoi ne pas incarner ce qui est non né et réaliser ce qui n'est pas éphémère ? demanda le patriarche.
- L'acte même de réalisation est en lui-même non né et la réalisation est en elle-même non passagère, répondit Yoka Daishi.

Alors le patriarche tout content lui dit : « C'est ça, c'est ça. » Yoka Daishi s'inclina devant le patriarche, après quoi il désira s'en aller.

- Pourquoi veux-tu t'en retourner avec une telle hâte ?
- Fondamentalement je n'ai pas bougé du tout, comment pourrais-je être pressé ?
- Qui est celui qui sait qu'il n'existe aucun mouvement ?
- Votre Révérence est en train de créer de vaines distinctions.
- Vous tenez fermement la signification de la non-naissance.
- Comment la non-naissance pourrait-elle avoir une quelconque signification ?
- Si elle n'a aucune signification, comment alors la discerner ?
- Le discernement lui-même n'a aucune signification.
- Excellent, dit le patriarche, et il le pressa de rester pour la nuit. C'est pourquoi cet épisode fut appelé l'éveil d'une nuit.

Ce mondo sur la question de l'impermanence et de la permanence rappelle un peu l'image d'une rivière, d'une part elle est là et l'eau coule toujours, comme si la rivière était immobile et d'autre part ce n'est jamais la même eau, elle change constamment. Ainsi même si l'océan apparaît immobile, il change tout le temps sous le mouvement imperceptible de la houle créée par la lune.

Comment comprendre qu'il ne puisse exister aucun mouvement ? Aucune signification ? J'imagine bien que vous pensez que tout cela n'est que de la masturbation intellectuelle de taoïstes qui n'étaient pas pris comme vous par le travail,

la famille, les ennuis et qui s’amusaient donc à aiguïser leur esprit. Mais en fait ces deux questions révélées par le monde cachent des aspects très intéressants.

Qu’est-ce que le mouvement ? Se déplacer d’un endroit à un autre, ne serait-ce que de quelques millimètres. Le mouvement fait intervenir l’espace-temps. Si vous dites : je suis ici, et l’instant d’après : je suis là et plus tard je serai où je serai à l’instant où j’y serai, vous remplacez les notions de temps qui s’écoule et de mouvement par une suite d’instantanés aux stations où vous êtes. A la place de considérer aller ailleurs dans votre vie, voir le passé, imaginer l’avenir par un mouvement de réflexion, votre vie devient une suite d’ici et maintenant. Le mouvement perd alors de sa signification car chaque instant, chaque lieu est le plus important, à nouveau ici et maintenant et non le fait de se déplacer mais d’être là à ce moment unique de notre vie.

Dans la vie moderne, la plupart des gens courent toujours pour aller ailleurs, aller au travail, sortir du travail, prendre le bus, le métro, aller manger, aller dormir, aller au lit, retourner au boulot, tout cela est vu dans le mouvement. Le Chan dit : quand vous travaillez, vous travaillez, quand vous marchez, vous marchez, quand vous dormez, vous dormez. Chaque action est juste elle-même à chaque endroit et à chaque instant, sinon vous passez votre vie à changer constamment d’endroits, finalement sans savoir où vous êtes. Yoka Daishi lui dit : « *Je n’ai pas changé d’endroit, maintenant je suis là.* » De notre existence, tout est là et existe uniquement dans l’instant présent, le reste n’est que dans notre imaginaire.

Il est très important de voir chaque instant de sa vie comme toute sa vie et non pas de se protéger par un mouvement d’imagination dans le futur. Etre là, vraiment, est la vie réelle. Dans ce cas faites les choses en elles-mêmes et non pour quelque chose d’autre. Vous comprenez ? Sinon vous n’êtes jamais là, une vie de zombie, comme les banquiers qui par exemple se dépêchent de sortir de la bourse pour prendre le métro, pour aller ... Pourquoi travaillez-vous autant pourrait-on leur demander ? Parce que comme ça après j’ai le temps de me reposer. Et pourquoi alors ne vous reposez-vous pas aussi un peu maintenant ? Tout cela a à voir profondément avec la façon dont nous vivons et dont nous voyons notre vie. Ne perdez pas votre temps en vain est une phrase que l’on retrouve chez d’autres patriarches, ne courez pas tout le temps à tort et à travers, mais soyez présents. Chaque instant contient une permanence. Si nous regardons la suite des phénomènes que nous vivons nous voyons leur impermanence. Si vous ne voyez que l’impermanence, vous perdez l’ici et maintenant et finissez par passer à côté de votre vie.

*Marcher est aussi le zen, s’asseoir est aussi le zen,
Que l’on parle ou que l’on soit silencieux,
Que l’on bouge ou que l’on soit immobile,
Le corps demeure toujours en paix
Même si l’on se trouve face à une épée, l’esprit demeure tranquille
Même si l’on se trouve face au poison, l’esprit demeure imperturbable.*

Il y a dans ces phrases de Yoka Daishi deux enseignements merveilleux : le zen est la vie quotidienne, la vie quotidienne est le zen, et deuxièmement trouver en soi-même l'esprit tranquille, le point de notre esprit qui n'est pas dépendant des causes et des conditions mais qui reste imperturbable. Le reste est notre esprit qui est perturbé par tous les phénomènes. Il faut trouver alors la partie la plus solide, et à la fois la plus douce, la plus tranquille où réside notre compassion infinie pour nous-mêmes et pour chacun.

Au cours de la vie, petit à petit, des couches supplémentaires de défense, d'habitude, de protection sont venues s'ajouter à notre noyau tranquille, comme une pierre précieuse recouverte d'une gangue de roche, d'alluvions, de terre, de mousse. A la fin on ne voit plus que la mousse, la pierre commune et celle, précieuse, devient trop enfouie pour que l'on puisse la reconnaître, la faire monter à notre conscience. Dans un tel cas, tous les phénomènes de la vie restent au niveau d'objets de l'existence, joyeux, malheureux, la souffrance, le satori, et les gens croient que seul zazen est le satori, et la vie souffrance par définition. Dans ce cas il n'y a aucune place disponible pour la vision éclairée du zen, la vie s'écoule, la mort vient, comme une musique dont on ne reconnaît pas la mélodie, juste des notes les unes après les autres.

Au milieu de tout cela, comme l'assise paisible en zazen, il y a au fond de nous cet océan de confiance, de tranquillité, avec lequel il est si important de se connecter. Par exemple voyez un arbre dans le vent, toutes les feuilles s'agitent, l'arbre est là, ses racines sont là, pourquoi serions-nous si différents ? Nous avons la chance de connaître le corps en paix en zazen, et aussi l'esprit en paix, ceci est une vérité de notre expérience. Alors tout à coup arrive l'épée, arrive le poison, pour certains cela veut dire arrive la mort, pour d'autres arrive la vie. Le fonds de notre esprit peut rester immuable. A partir de ce point-là même si notre ego vacille, nous savons toujours que nos racines plongent dans l'humanité entière, dans tout ce qui est vivant. C'est donc différent. Dans la vie si vous êtes en face des phénomènes inévitables qui vous arrivent, que vous les suiviez, les rendiez responsables de votre situation, comme si toute votre vie dépendait de ces phénomènes, cela est différent que si au contraire vous avez la capacité de les observer, car votre pilier profond est planté dans le diamant, dans votre vie réelle. Chacun est responsable de trouver ce diamant à l'intérieur de lui-même, ce ne sont pas les autres.

Jamais vous ne supprimerez la souffrance, la vie qui passe, celle de ceux que vous aimez, vos désirs déçus du passé, vos rancoeurs accumulées, mais cela devient comme transitoire, les traces fondent comme celles laissées dans la neige au printemps et vous pouvez vous retrouver clairs. Alors bien sûr ça va mieux.

La vie quotidienne est le zen car vous savez que chaque chose que vous faites vous ne la faites qu'une fois, un instant. Alors cet instant est vivant. Pour nous un instant n'est pas le clic d'une pendule, mais toute la vie que nous mettons dans ce qui se passe actuellement. Mais si vous refusez de considérer et de vous abandonner à votre monde intérieur tranquille pour préférer rester dans le monde agité et incontrôlable de votre ego, parce que vous n'avez pas ce que vous voulez et que vous trouvez cela injuste, alors dites-moi : où allez-vous dans la vie ? Que voulez-vous

vraiment ? Si vous le savez alors pourquoi ne mettez-vous pas la machine en route dans cette direction ? La vie spirituelle est le sens de la vraie vie, c'est à dire qu'elle donne le sens à toute notre vie, sans quoi reste absurde. Une vie absurde c'est dur. Une vie de bodhisattva c'est merveilleux.

Si vous vous trouvez face au poison et quelqu'un vous dit : « Bois ! » Si vous avez peur vous finirez par le boire, si votre esprit reste imperturbable, soit vous le buvez en acceptant de mourir, soit vous le lui jetez à la figure, ceci en accord avec vous-mêmes et non ballotté par un phénomène extérieur.

Une fois quelqu'un avait demandé à Etienne :

- Pourquoi tu dis qu'il faut devenir maître ?
- Parce que c'est mieux, a-t-il répondu.

Il vaut mieux devenir maître de sa vie que le contraire, à la fois pour soi-même et pour les autres. Si vous n'êtes pas maîtres de votre vie, alors implicitement vous espérez que quelqu'un d'autre le sera pour vous, mais qui ? Et si les autres ne le font pas, vous risquez de vous mettre en colère contre eux.

Donc Yoka Gengaku a dit :

« En faisant l'apprentissage d'être un Bouddha, et en cherchant l'essence de notre école, chacun doit purifier son esprit et permettre à sa détermination de pénétrer jusqu'au fond de lui-même. Alors il pourra se promener silencieusement en lui-même durant cette contemplation, il verra l'origine de toutes choses, rien ne restera dans l'obscurité, rien ne sera caché ni même par un grain de moutarde ni un cheveu. Son esprit est sans frontière et sans forme, semblable à l'eau pure qui contient l'essence de l'automne. Il est aussi lumineux que la lune blanche enveloppant la nuit entière. Lors de ce moment absolu, il y a illumination sans aucune obscurité ; il y a transparence sans aucune tache. Ce qui est, est simplement ce qui est, tranquille et lumineux, sans fin, immobile et libre de toute obscurité, silencieux mais éveillé à soi-même. Lorsque vous pénétrez régulièrement ces profondeurs, alors votre esprit clair pivote et fait une révolution complète. Il tourne alors sa puissance d'action vers l'extérieur et s'engage à fond dans les affaires du monde quotidien.

Toutes les situations de la vie de tous les jours et leurs apparitions multiples sont alors simplement créées par soi-même. Moi-même et tous les éléments constitutifs de toutes choses proviennent de la même source, il n'y a aucun obstacle à notre fusion mutuelle, et ainsi l'homme et les objets ne sont plus différenciés mais s'interpénètrent intimement. Seuls les noms qui leur sont donnés les différencient. Dans la brume du monde visible et audible, nous nous engageons dans chaque action, l'une après l'autre, mais nous les transcendons chacune de façon légère et avec grâce. Par conséquent nous disons alors qu'aucune montagne ne crée de barrière et qu'aucune rivière ne crée de séparation ; une lumière brillante pénètre chaque recoin du monde. C'est ce dont nous devons être conscients et que nous devons saisir. »

Nangaku

Nangaku a peu écrit, il donna naissance à une lignée qui par la suite devint immense et pérenne. Il naquit en 677, Eno avait alors trente-neuf ans. Sur le conseil du maître Hui-an il alla visiter Eno. A son arrivée Eno lui demanda d'où il venait et il répondit qu'il arrivait de Sung-shan. Pour une fois Nangaku donna une réponse simple à la place de lui dire qu'il n'y avait ni aller, ni venir. Cela veut dire que pour Nangaku, Eno était le premier maître zen qu'il rencontrait. Mais Eno insista :

- Quelle est cette chose qui par conséquent vient ici ?
- Dire qu'il s'agit d'une chose est franchement manquer totalement le point !
- Peut-elle néanmoins être cultivée et sujette à vérification ?
- Je ne dirais pas qu'il n'y a plus rien à cultiver ni à vérifier ; seulement elle ne peut jamais être contaminée.

Eno fut si émerveillé de cette réponse qu'il s'écria :

- C'est justement cette non contamination qui est ce que tous les Bouddhas ont pris grande attention à préserver. Il en est ainsi pour toi comme il en est pour moi.

Nangaku resta alors avec Eno pendant quinze ans, ensuite il se retira sur une montagne où il enseigna le Chan. C'est là qu'il eut ce merveilleux disciple : Baso, qui peut-on dire le surpassa. N'est-ce point le rêve de tout patriarche que les générations futures le dépassent ? Oui, certainement.

Baso

Dans l'histoire du Chan, deux patriarches sont très importants: Sekito et Baso. Tous les deux proviennent de la lignée d'Eno, le sixième patriarche chinois. Sekito et Baso vécurent à la même époque, l'un de 700 à 799, l'autre de 709 à 788. Il est même dit qu'à une époque Sekito cohabita à 800 mètres de distance du temple de Nangaku, rendez-vous compte. Sekito étudia avec Seigen et donna lieu aux lignées qui par la suite s'appelèrent Soto, Fayen et Unmon. Quant à Baso il fut un disciple de Nangaku et fut suivi de toute la lignée de Lin-chi, Rinzaï, et de la lignée Igyo qui se fonda dans celle de Lin-chi au 11ème siècle environ. Ils furent donc l'un et l'autre à la base des écoles du Chan qui survécurent jusqu'à nos jours dans le Zen. Au cours des siècles les spécificités et différences entre ces deux branches se précisèrent, surtout par l'application systématique des koans dans le zen Rinzaï. A cette époque ce n'était pas encore vraiment le cas, et en bien des points l'enseignement transmis, dans son essence profonde, était très similaire.

Baso est considéré comme le deuxième grand patriarche du Chan après Eno. Son nom de famille était Ma. Il pouvait rugir comme un tigre, marchait comme une vache et il est dit que sa langue était si longue qu'il pouvait en toucher son nez. Et il avait des pieds immenses laissant des empreintes de roues. Selon l'historique il fut un élève de Nangaku, mais fut d'abord ordonné par un maître Vinaya appelé Yüan. Par la suite il voyagea et lorsqu'il était dans la province de Lu Szu-Kung, le gouverneur entendit parler de lui et admira si profondément son enseignement qu'il lui demanda d'être ordonné par lui. A partir de cet instant de nombreux disciples voyagèrent de tous les coins du pays pour étudier avec lui. C'était donc ce qu'on peut appeler une force de la nature. Il développa d'autres méthodes d'enseignement que l'assise silencieuse, qui par la suite firent école dans la lignée Rinzaï.

La rencontre de Baso avec Nangaku est ultra connue dans le Chan. Baso était assis en zazen. Nangaku prit alors une tuile, s'assit sur le rocher en face de lui et commença à frotter la tuile.

- Que fais-tu ? demanda Baso.
- Je polis cette tuile pour en faire un miroir, répondit Nangaku.
- Comment peux-tu faire un miroir en polissant une tuile ?
- Si je ne peux pas faire un miroir en polissant une tuile, comment peux-tu atteindre la bouddhété en t'asseyant en méditation ? répondit Nangaku.

Ceci n'est pas sans rappeler la joute poétique entre Eno et Jinshu sur la poussière et le miroir, où la pratique graduelle est quasiment méprisée au profit de l'éveil subit à sa propre nature.

Ce que Nangaku voulait dire est que le Tao ne peut être réalisé à travers une pratique artificielle, qui étourdit l'esprit à la place de le purifier. Il faut réaliser donc que nous sommes bien avant Ce n'est que beaucoup plus tard que Dogen établira que pratique et éveil vont de pair et ne sont nullement séparés. Baso réagit à ce koan et chercha des méthodes variées autres que la pure méditation pour enseigner le Chan. Il fut donc un précurseur de nombreux maîtres Chan qui se sont distingués par leurs

méthodes très anti conventionnelles. Le recherche de Baso fut donc, après le choc vécu avec Nangaku, d'atteindre directement, dans l'instant l'esprit du Chan, l'esprit de Bouddha. Ses méthodes furent effectivement directes, et comme en plus c'était une sorte de géant, il est fort compréhensible que beaucoup de ses disciples furent effectivement réveillés, même plutôt choqués au point de s'oublier eux-mêmes dans l'instant. L'école de Baso fut appelée l'école Hongzhou, qui fut l'une des écoles de l'âge d'or du Chan.

Tout comme Sekito, Baso enseigna que l'esprit lui-même est Bouddha. Il dit une fois : *« Vous tous devriez réaliser que votre propre esprit est Bouddha, ce qui veut dire que cet esprit est l'esprit de Bouddha. Le grand-maître Bodhidharma vint de l'Inde en Chine pour nous transmettre la doctrine bouddhiste du Mahayana de l'unité de l'esprit pour nous illuminer tous. Ceux qui cherchent la vérité devraient réaliser qu'il n'y a rien à chercher. Il n'y a aucun Bouddha en dehors de l'esprit ; il n'y a aucun esprit en dehors de Bouddha. »*

Donc Sekito et Baso ne diffèrent en rien dans l'essence de leur enseignement : l'esprit. Réalisons que nous sommes au 8^{ème} siècle, soit environ deux cents ans déjà après la venue de Bodhidharma en Chine. Six patriarches ont succédé à Bodhidharma et donc l'influence de la culture et de la philosophie chinoise, notamment celle du Tao, ont eu le temps d'influencer la pensée Chan. Bouddha devient l'esprit, nous sommes loin de l'homme Gautama. Par exemple Sekito avait lu des livres de penseurs taoïstes traitant comme Lao-tseu de l'identité mystique entre le nouménal, c'est-à-dire l'essence réelle des choses, et le phénoménal, c'est-à-dire leur apparence. De Chuang-tseu il assimila également cette pensée mystique que soi-même et le monde n'étaient en rien séparés mais au contraire non-duels. Il fit même cette phrase de Chuang-tseu la sienne : *« Le ciel et la terre jaillissent de la même racine que moi-même, et toutes les choses sont en unité avec mon être. »*

Si Sekito fut influencé par l'esprit mystique du Tao, Baso se focalisa plus sur l'esprit de l'instant présent et comment le faire jaillir, pur et sans pensées polluantes. Tous les deux considérèrent l'esprit comme Bouddha, mais avaient des vues un peu différentes sur la conception de cet esprit, et des méthodes différentes de le faire apparaître, l'un l'esprit universel, l'autre l'esprit de la vie quotidienne.

Il est évident que ces deux tendances se retrouvent jusqu'à nos jours dans le zen soto et le zen rinzai. La tendance mystique est flagrante chez Dogen, les koans comme déclencheurs de l'apparition de l'esprit immédiat le sont dans les branches rinzai. Comme nous menons à la fois une pratique de zazen et une vie quotidienne, ces deux tendances cohabitent en nous-mêmes sans opposition, naturellement, assise silencieuse et attention dans chaque acte de la vie quotidienne. Nous tenons donc de Sekito et de Baso, qu'il ne s'agit pas de trop comparer, ni en tout cas de séparer.

Une fois un autre maître Chan vient vers Baso pour lui demander : *« J'ai beaucoup entendu parler de l'enseignement du Chan, l'esprit est le Bouddha, mais je ne comprends pas »*. Le moins que l'on puisse dire est qu'il n'est pas le seul. Oui, tous nous pigeons que ce genre de choses, d'enseignement, de façon de voir le monde et la vie, les phénomènes, l'impermanence et une forme également non réalisée de permanence, nous pigeons intuitivement que c'est dans notre esprit, que c'est notre

esprit, attraper ce concept totalement est une autre histoire. D'où Baso lui répond-il : « *Exactement l'esprit qui ne comprend pas ; c'est ça ! Il n'y a rien d'autre.* »

La question est alors : comment aller au-delà de notre esprit rationnel qui croit comprendre ? Comment dépasser les idées inévitables que nous nous faisons sur l'esprit, sur la Voie, sur le Bouddha ? Il semblerait que ce soit en fait assez simple si tout cela est nous-mêmes, si tout cela est notre esprit, mais non pas notre ego. Voilà la difficulté à dépasser, ne pas voir notre ego comme ce qui est appelé notre esprit, notre ego n'est pas notre être, il y a beaucoup plus dans le soi, dans notre être relié à l'universel que dans notre ego. Mais dès que nous y réfléchissons, alors nous le faisons avec notre ego et c'est pour cela que nous ne comprenons plus. Comment comprendre l'esprit qui ne comprend pas ? C'est marrant, non ? Cet esprit ne réside nulle part, c'est-à-dire qu'il ne réside pas exclusivement dans nos délires conscients mais flotte, peut-être sur l'océan de notre inconscient. Et c'est la même chose pour tout le monde.

Alors qu'il est courant de nos jours de voir deux concurrents entre Sekito et Baso, ce ne fut pas du tout le cas, car ils étaient totalement dénués de rivalité. L'école de Hung-chou de Baso a influencé beaucoup de maîtres Chan de l'époque, si bien que l'on peut dire qu'à la fois Baso fut à l'origine de l'école Lin-chi mais également influença beaucoup ce qui deviendra plus tard l'école soto. Il fut beaucoup plus connu que Sekito, qui était plutôt du style ermite ce qui ne l'empêcha pas d'avoir d'innombrables successeurs.

Il y a cette histoire entre Baso et son disciple Yin-feng. Il se trouva que celui-ci poussait une brouette alors que Baso était étendu au bord du chemin avec les jambes allongées. Yin-feng lui demanda de retirer ses jambes mais Baso dit : « *Ce qui a été allongé ne peut être retiré à nouveau !* » Yin-feng lui répondit : « *Une fois avancé, il ne peut y avoir de retour en arrière !* » Sans faire attention au maître, il poussa la brouette jusqu'à ce qu'il passe par-dessus les jambes de Baso lui endommageant les pieds. Baso retourna dans le hangar et en ressortit une hache à la main. « *Que celui qui m'a blessé les pieds juste il y a quelques instants s'avance.* » Yin-feng, ne se laissant pas intimider, s'avança et tendit sa nuque devant Baso. Alors Baso abaissa sa hache.

Baso est encore plus radical que Sekito sur la question de l'esprit et seul l'esprit : « *Ceux qui recherchent la vérité devraient réaliser qu'il n'y a rien à rechercher. Il n'y a pas de Bouddha en dehors de l'esprit ; il n'y a pas d'esprit en dehors de Bouddha. Ne choisissez pas ce qui est bon, et ne rejetez pas ce qui est diabolique, mais soyez simplement libres de toute pureté et de souillure. Alors vous réaliserez la vacuité de tout péché. Les pensées changent de façon perpétuelle et ne peuvent être attrapées car elles ne possèdent aucune nature propre. Le triple monde n'est rien de plus que notre esprit. L'univers innombrable n'est rien d'autre que le témoignage d'un dharma unique. Les formes observées sont les réflexions de l'esprit. L'esprit n'existe pas par lui-même ; son existence se manifeste à travers les formes.* »

Nous vivons dans un univers autour de nous que nous pouvons toucher, nous le croyons entièrement matériel, la réalité telle qu'elle est pour nous est naturellement matérielle, si bien qu'il est difficile de pénétrer la pensée de Baso. Tant qu'il

s'agissait de dire que Bouddha était notre esprit, il était facile de comprendre que notre vie spirituelle est dans notre esprit et non dans une personne, ou des phénomènes extérieurs. Adressez-vous à vous-mêmes, car tout est dans votre esprit, ne vous adressez pas à un Bouddha externe, paraît évident pour toute personne qui ne tombe pas dans une crédulité un peu enfantine. Le problème dans une compréhension possible, l'écueil, est que nous pensons toujours à notre propre esprit particulier, au fait que l'être humain est doué d'une conscience sur lui-même. Et donc nous ne pouvons étendre cette conscience à toutes choses.

Prenons par exemple un parallèle moderne : le big-bang. Bien que personne ne puisse savoir ce qui aurait pu précéder le big-bang, on admet généralement qu'il devait y avoir quelque chose de toute façon, non identifié, car de rien ne peut apparaître quoi que ce soit. Des champs énergétiques ne sont pas rien, puisqu'aujourd'hui nous ne connaissons pas 70% de l'énergie de l'univers, que nous appelons énergie noire. L'énergie au sein de la vacuité. Cette énergie est positive et donc centrifuge ce qui explique que l'expansion de l'univers s'accélère. Bref au début notre univers était bien à proprement parler un dharma unique, indifférencié, non matériel au sens où nous entendons le mot matière aujourd'hui, non localisé, intemporel probablement. Du moment où cette énergie, par un phénomène non expliqué s'est concentrée, la forme du dharma a changé, il s'est multiplié en de nombreux dharmas, de nombreuses formes, de nombreux phénomènes. Mais néanmoins tout cela provient d'un dharma unique, sans forme. Issus de celui-ci, on ne peut dire qu'un quelconque phénomène ait une nature propre, ils sont tous issus de cette vacuité. Ceci fut déjà expliqué par le bodhisattva Kanzeon à Sariputra dans le sutra du cœur, l'Hannya Shingyo. Le dharma initial se manifeste alors par des formes dont aucune n'existe réellement par elle-même.

Alors peut-être sur le plan cosmologique on pourrait faire l'hypothèse que Baso, ne connaissant pas le big-bang, ni l'apparition de l'espace et du temps, appelle tout cela l'esprit. Et notre esprit fait partie de toutes ces formes variées, si bien que nos pensées n'ayant pas de base réelle apparaissent et disparaissent. Alors dans la vie de tous les jours, pas de péché, pas de pardon. De même l'espace et le temps n'existent pas par eux-mêmes. Nous appelons temps ce que nous observons comme durée entre deux événements, mais le temps lui-même n'a pas d'existence, n'a pas d'être. L'espace non plus, car ce que nous connaissons est la distance entre les objets, mais l'espace lui-même n'a pas d'être. Il en va de même avec l'esprit. Nous ne le connaissons que parce que nous l'observons à travers les formes. C'est un peu compliqué mais ça tient debout vu sous un angle moderne. Encore faut-il se débarrasser de nos idées incrustées par notre histoire occidentale. Et arrêter de voir l'esprit comme un éther magique.

Bon me direz-vous, à part la philosophie, qu'est-ce que tout cela fait dans ma vie de tous les jours ? Mais l'essentiel, la façon de voir notre vie, de nous voir nous-mêmes, apparaissant, disparaissant, comme des bulles de savon, des formes éphémères. Diminuons alors notre arrogance de nous croire si uniques au monde et accueillons tous les êtres dans le même esprit. Le vrai koan est encore : pourquoi faut-il souffrir pour comprendre cela, pour comprendre la vacuité de l'essence de toutes

choses et de tout être ? D'où vient cette souffrance inhérente à l'incarnation, comment s'en sortir, est-il possible d'arrêter même pour quelques instants ou plus longuement toutes ces souffrances qui ne sont que dans notre esprit ? Voilà les questions que s'est posées Bouddha et auxquelles il a cherché une réponse. Et nous aussi. Tout est dans notre esprit. Bouddha, comprendre son esprit, comprendre intuitivement le dharma, alors que nous sommes mortels comme on dit. C'est un grand koan pour nous.

Baso continue : « *Ce qui est produit par l'esprit est appelé la forme. Lorsque vous comprenez que les formes n'existent pas d'elles-mêmes, alors vous comprenez que ce qui est la naissance et aussi la non-naissance. Si vous êtes éveillés à cet esprit, vous vous habillerez, vous mangerez et agirez de façon spontanée dans votre vie comme elle apparaît, et par là même vous exploiterez votre nature spirituelle. Il n'y a rien d'autre que je puisse vous enseigner. Alors écoutez mon gatha :*

Chaque fois que vous désirez parler de l'esprit, parlez !

De cette façon la Voie est tranquille.

Lorsque l'apparence et la réalité sont parfaitement fusionnées sans obstacle,

La naissance est à la fois simultanément la non-naissance. »

Bien sûr une forme ne meurt pas, elle ne fait que se transformer. Si vous voyez la naissance comme le fait à un moment donné d'avoir suffisamment accumulé d'énergie, de force vitale sous forme de viande, d'os et de sang, tout cela du monde qui vous entoure si bien qu'à la fin vous pouvez émerger comme être dans le monde, alors vous pouvez voir que vous êtes formés d'atomes, de molécules ancestrales qui viennent de l'histoire de l'univers. Et à votre mort vous changerez également de forme, reprenant celles multiples d'avant votre naissance. A cet instant vous pouvez voir que naissance est également non-naissance et que mort est également non-mort. Pourquoi faudrait-il alors avoir si peur ?

On peut voir déjà ici que Baso va s'orienter fortement non seulement vers l'esprit mais surtout vers l'esprit de la vie quotidienne, agir de façon spontanée, quasi intuitive est pour lui le véritable esprit, sortir des méandres de ses pensées en les prenant pour la réalité et vivre ce qui se passe dans l'instant, dans les instants de notre vie. Pour lui le Tao, c'est ça.

Dans ses dialogues, il précise d'ailleurs cette pensée : « *Se cultiver n'est d'aucune utilité pour atteindre le Tao. La seule chose que l'on puisse faire est d'être libre de toute souillure. Lorsque notre esprit est taché par des pensées de vie et de mort, alors il y a souillure. Accrocher la vérité est la fonction de l'esprit de tous les jours, l'esprit de la vie quotidienne. Cet esprit est libre de toute action intentionnelle, libre des concepts de juste et de faux, de prendre ou de donner, des concepts de limité ou d'illimité. Toutes nos activités journalières – marcher, se tenir debout, s'asseoir, se coucher – toutes répondent à des situations. Nous négocions les circonstances comme elles arrivent : tout cela c'est le Tao. »* Pour lui donc le Chan, le zen, c'est l'esprit de la vie quotidienne.

C'est là que Baso s'est demandé comment faire comprendre à ses moines élèves que le Tao est en fait dans l'instant présent. Ce n'était pas possible avec de

grandes explications, il lui fallait donc d'autres moyens salvifiques plus efficaces. Il avait déjà appris cela avec Nangaku, lors de l'histoire de la tuile et du miroir. Cultiver la Voie risque de polluer l'esprit à la place de l'éclaircir. Il fallait trouver des moyens d'éclaircir l'esprit de ses moines directement, sans explications longues nécessitant de la réflexion ou des pensées, des moyens directs, voilà ce qu'il développa et amplifia par rapport avec ce qu'il avait connu avec Nangaku. Le résultat, si efficace, en fut néanmoins sacrément rude. Il fallait avoir l'âme et le corps bien trempés pour non seulement supporter Baso mais surtout pour tirer un enseignement de ses secousses.

Par exemple avec Po-chang il cria « Ho ! » si fort qu'il est dit que Po-chang resta sourd pendant trois jours. Quiconque le questionnait à propos de la signification du bouddhisme recevait trente coups de *kyosaku*, ou un coup de pied. Une fois un moine nommé Liang vint le visiter. Pendant leur discussion Baso lui dit que toutes ses lectures des sutras ne pourraient pas l'amener à l'éveil. Du coup son visiteur le laissa sur place et commença à descendre les escaliers. Baso l'appela par son nom et le moine se retourna. Baso lui cria alors : « *Qu'est-ce que c'est ?* » Liang eut une illumination subite. Lorsqu'il retourna dans son temple, il dit : « *Je croyais que mes enseignements sur les sutras étaient un achèvement suprême, qui n'avait aucun égal, mais avec la question de Baso tout ce que j'avais réalisé dans ma vie a fondu comme de la glace.* »

Un jour qu'il se promenait avec Po-chang, un vol d'oies sauvages leur passa au-dessus de la tête. Baso demanda à Po-chang : « *Qu'est-ce que c'est ?* » « *Des oies sauvages, maître.* » « *Où sont-elles maintenant ?* » « *Elles se sont envolées ailleurs.* » A ce moment Baso attrapa le nez de Po-chang et le tordit violemment. Po-chang cria de douleur. Et Baso dit : « *Comment peux-tu dire que ces soient se sont envolées ailleurs ? Elles ont été ici depuis le commencement.* » Ceci est à comprendre par rapport à son enseignement sur la naissance et la non-naissance. Et voilà, Po-chang subitement s'éveilla à la vérité.

Peut-être que Sekito aurait répondu la même chose mais la différence est qu'il ne lui aurait probablement pas tordu le nez. Il s'agit entre eux non pas tellement d'une différence d'esprit mais de moyens salvifiques. Je ne sais pas moi, qu'est-ce que vous auriez préféré ? Maintenant cette histoire nous fait rigoler mais imaginez-nous à la place de Po-chang sur le moment avec son nez dans la tenaille de Baso. Ces méthodes sont devenues assez communes par la suite dans la lignée de Lin-chi, pendant que Sekito pratiquait tranquillement *zazen* dans sa hutte de paille.

Baso également cherche à approcher l'esprit originel, pur, immédiat, qui ne repose sur rien. Une fois un moine lui demanda : « *Quelle est la signification de la venue de Bodhidharma de l'ouest ?* » Et Baso lui répondit : « *Quelle est la signification que toi tu poses cette question maintenant ?* » Toujours pointer vers l'esprit de la personne et non vers une réponse bidon ou préfabriquée. Dans le monde les gens posent des questions. On essaie de les aider, de faire jaillir une étincelle dans leur esprit, ils veulent une réponse pour pouvoir penser qu'ils ont compris, peut-être même ont-ils pigé quelque chose. L'art de Baso était de renvoyer la question de façon à ce que le pratiquant se retrouve cogné à lui-même et réalise qu'en fait il était présent et que sa question se trouvait dans le labyrinthe de son esprit. Aujourd'hui, si en guise

de réponse je brandissais mon kotsu sans rien dire, ou criais un grand « Ho ! », ou me levais et partais, ou simplement renvoyais la question telle quelle, que penseraient les gens : il débloque, il se croit le plus malin ou surtout il imite. Vous voyez le tableau : qu'est-ce que l'esprit ? Réponse : Ah, oui qu'est-ce que l'esprit ? Mais je vous le demande. Et paf, un coup de kyosaku. Tu comprends ? Non. Bravo c'est bien.

Baso eut beaucoup de successeurs, au moins douze et libéra quatre-vingt maîtres, ce qui prouve son influence à cette époque et son énergie. Beaucoup d'ailleurs connurent également Sekito, ils se les échangeaient. Les plus célèbres furent Nansen, Hyakujo, Dabai Hojo, Po-yang appelé aussi le laïc Po-yang. Ils donnèrent lieu au plus grand fleurissement du Chan. Une fois Nansen, Hsi-tang et Po-chang accompagnaient Baso pour une petite promenade au clair de lune. Toujours attiré par l'esprit direct, l'esprit sans obstacles, originel, aussi appelé esprit de Bouddha, Baso leur demanda à brûle-pourpoint : « *A cet instant, qu'est-ce que vous pensez que vous devriez faire ?* » Hsi-tang répondit en premier : « *En cet instant on devrait prendre l'occasion de lire des sutras.* » Je ne crois pas que c'est vraiment ce que nous aurions répondu nous-mêmes, cela fait un peu pédant. Po-chang dit alors : « *Je dirais que c'est le meilleur moment pour faire une méditation.* » Bien sûr dans ses annales Baso se moque des lecteurs de sutras perpétuels et des moines qui restent assis tout le temps. En entendant ces réponses, Nansen fit demi-tour et quitta le groupe, du style maintenant on rentre. Alors Baso dit : « *En ce qui concerne les sutras je les laisse à Hsi-tang. Pour la méditation Po-chang peut très bien la faire. Mais Nansen transcende toutes ces choses extérieures* ». En effet par la suite Nansen devint le maître le plus fin.

Il faut dire aussi que le mouvement proclamé par Baso se trouvait à une époque où des critiques s'élevaient contre la pure méditation en silence. Lin-chi dira d'ailleurs plus tard : « *Laissez ces chauves se crever le cul sur leurs montagnes.* » Bon c'est ce qu'il a dû dire à peu près, les traductions ne sont pas toujours exactes. Et donc pour Baso l'éveil était dans l'action de l'instant, comme dans les arts martiaux en fait. Si vous réfléchissez au prochain mouvement dans un combat au sabre, c'est simple vous allez perdre votre tête.

Il ne s'agit pas d'opposer ou de comparer ce qui serait le plus juste ou le mieux bien que nous fassions partie de l'école soto, et avec bonheur ce qui nous évite les koans interminables. Nous pratiquons aussi bien l'illumination silencieuse que l'immédiateté des réactions mais pas au même moment. Les deux sont des manifestations de notre éveil. D'ailleurs en zazen être attentif à chaque instant à sa posture du corps et de l'esprit, à sa respiration, à tout son être est également une forme d'immédiateté.

D'ailleurs il n'y a pas que les questions intelligentes sur le zen. Des questions de tous les jours aussi. Je me lève où je ne me lève pas ? Oh je ne sais pas. Ce n'est pas une réponse qui manifeste une conscience extrême de soi-même dans l'instant. Il y a des gens qui hésitent toujours, ils veulent être certains d'être sûrs de choisir la bonne solution si bien qu'à la fin ils se perdent dans les méandres de leur esprit. Pour la pratique il faut décider et sauter hors du lit sans réfléchir, se lever juste dans l'instant, intuitivement, directement, sans obstacles et sans questions inutiles. En

zazen intuitivement ne pas bouger. Directement sonner la cloche, ne pas hésiter, chanter les sutras sans retenue. Tout cela est facile dans l'instant, à condition de ne pas être obstrué par des pensées juste au moment où il faut agir. Alors expirer, vider son esprit, et laisser aller les mouvements, naturellement. L'esprit se manifeste dans tous les actes de la vie quotidienne, et non plus seulement notre ego.

L'esprit est Bouddha est absolu, c'est pour tout le monde la même chose, pas de distinctions entre les êtres. De la même façon nous sommes tous éveillés. Dans le zen il n'y a pas des gens qui sont plus élus que d'autres. Alors rassurez-vous, n'ayez aucun doute là-dessus, pas la peine.

Un moine vint trouver Ts'ian, qui était un des disciples de Baso, et lui demanda : « *Quel était le corps qu'avait le Bouddha Vairocana à l'origine ?* » Le maître répondit : « *Auriez-vous l'amabilité de me passer la cruche à eau ?* » Le moine la tendit à Baso. Celui-ci lui demanda alors de la remettre où il l'avait prise, ce que fit le moine. Mais croyant qu'il n'avait pas reçu de réponse à sa question, il demanda à nouveau : « *Quel était le corps qu'avait le Bouddha Vairocana à l'origine ?* » Le maître exprima son regret en disant : « *Il y a bien longtemps que le vieux Bouddha a quitté ce monde !* » Toujours être présent dans l'instant, l'esprit de la vie quotidienne de Baso.

Sekito et Baso furent avec Eno et d'autres bien sûr les plus grands maîtres du Chan. Leurs enseignements sur l'esprit immédiat et sur l'esprit originel nous aident à faire le lien entre zazen et la vie quotidienne. Le zen ne consiste pas seulement à s'asseoir, le zen se trouve aussi dans chaque acte de notre vie de tous les jours. Ce sont deux formes de pratique qui vont ensemble, aussi n'y a-t-il aucune raison d'opposer ou de créer un fossé entre la pratique de zazen et le reste de la journée. Inutile de rester en zazen tout le temps, et ne pas négliger l'esprit originel, notre vie spirituelle, en chaque instant. Plus récemment Etienne disait : « Le zen c'est la vie. » Et Stéphane disait également : « Au centre de votre vie il y a zazen. Une vie sans zazen n'est pas le zen. »

Chaque époque a ses formes propres, qui dépendent de la culture de la société du moment. La Chine ancienne avait des mœurs plus rudes que notre Occident d'aujourd'hui. C'était aussi une époque où il y avait des ermites, tranquilles dans leur forêt. Aujourd'hui c'est différent. Surtout en Suisse disons-le. Les gens ont leur travail, des fois doivent commencer tôt, les moines ne sont plus seuls mais ont une famille, toutes les conditions ont changé. Bien sûr la pratique du zen soto reste la même, mais la vie n'est plus identique aux temps passés et donc pour beaucoup de choses il faut inventer. Inventer un emploi du temps qui le permette, négocier, il faut l'argent, s'occuper de tout, cela demande une grande énergie. Il faut donc aussi savoir gérer son énergie tout en portant sa voie spirituelle. On ne vit plus dans une hutte d'herbes que l'on pourrait poser où on veut, les difficultés ont changés. A l'époque du Chan aussi il y avait beaucoup de difficultés, trouver à manger, les massacres de certains empereurs, pas de chauffage, pas de lit, que du riz et encore. C'était aussi très difficile.

Avoir une grande certitude est essentiel, s'appuyer sur cette certitude et faire pour le mieux, non seulement pour nous mais autour de nous, pour l'humanité, être

les gardiens d'une source spirituelle dans un monde de plus en plus matérialiste est très important, même si vous ne le réalisez pas à chaque moment. Si Bouddha, Sekito, Baso n'avaient pas été habités par une telle certitude, nous n'aurions pas aujourd'hui le bonheur de pouvoir pratiquer ensemble. Et si tous les patriarches, toute la succession des maîtres n'avaient pas eu cette profonde certitude également, nous ne connaîtrions pas zazen. Comprenez que pratiquer ensemble est un vrai bonheur, c'est essentiel et ne pensez pas que vous avez dû prendre congé, que vous ne pouvez pas, profitez de ces instants de fraternité entre moines, nonnes et pratiquants.

La question de gérer son énergie pour le zazen et la vie de tous les jours est notre koan. Rassembler les deux, faire en sorte de créer à l'intérieur de nous un monde meilleur est une grande entreprise, un grand projet comme on dirait aujourd'hui. Et c'est bien pour tous les êtres, que cette pratique du corps et de l'esprit continue travers les siècles. Ne vous laissez pas attraper par le flux incessant des affaires coutumières mais concentrez-vous le plus possible sur cette pratique transmise depuis 2500 ans, Même si vous le réalisez pas toujours, continuez, toujours continuer, restez fidèles à votre être le plus intime, votre nature réelle de Bouddha. Et le monde finira par être plus spirituel, un monde dans lequel chacun peut vivre. Que cela prenne du temps n'est pas si important, laissons-nous porter par nos vœux de bodhisattva, sinon quoi faire dans le temps limité de notre vie qui passe si vite. Voilà, il suffit de décider et de suivre notre décision.

Parmi ses disciples Baso eut un laïc nommé P'ang Yün qui dit :

*Dans ma vie quotidienne il n'y a rien d'autre
Que ce qui se trouve tomber dans mes mains
Je ne choisis rien, ne rejette rien
Nulle part aucune difficulté, aucun écart de conduite
Je n'ai d'autres emblèmes pour ma gloire
Que les montagnes et les collines dénuées d'un seul grain de poussière
Mes pouvoirs magiques et mon exercice spirituel
Consistent à porter du bois et faire du feu.*

Il y a un épisode touchant dans la vie de Baso, qui montre son côté très humain. Une fois il retourna en visite dans son lieu de naissance et fut très accueilli par les paysans. Mais une vieille femme qui était dans le temps sa voisine dit : « *Je pensais que tout cet émoi était causé par la visite de quelque personnage extraordinaire. En fait, il ne s'agit de rien d'autre que le petit gars de la famille de Ma, l'éboueur.* » Baso composa alors ce poème à la fois humoristique et pathétique :

*Je vous avise de ne pas retourner dans le lieu de votre naissance
Car personne ne peut être un sage dans sa propre maison.
La vieille femme du côté de la rivière
M'appelle toujours le fils de l'éboueur.*

Comme quoi inutile de se monter la tête.

« Etre égaré, c'est avoir perdu l'Esprit originel et errer loin de sa propre demeure. Etre éveillé, c'est redécouvrir sa nature originelle et rentrer chez soi. A partir du moment où on est éveillé, on l'est à jamais et l'on ne retourne plus à l'égaré ou l'ignorance, tel le soleil qui ne peut être obscurci », dit Baso.

Sekito

Sekito est donc le descendant direct de Seigen. Nous sommes au 8^{ème} siècle en Chine, au début du Chan et Sekito avait treize ans à la mort d'Eno en 713. Sekito vécut encore cinquante ans après la mort de son maître Seigen.

La Voie du zen soto dont l'origine remonte à Seigen et Sekito est des fois appelée la Voie du grand frère. Dans celle-ci tout ce qu'il y a à trouver se situe à l'intérieur, réaliser notre propre esprit qui ne demeure nulle part, grand, libre, joyeux et vraiment satisfait. Etienne disait : « *Dans le zen, chacun s'adresse à soi-même.* » Ne vous laissez pas dissiper ni par les autres, ni par vos pensées récurrentes. Alors le zen de l'illumination silencieuse apparaît naturellement. Inutile de faire des efforts conscients pour attraper un résultat, comme il est dit dans le Shodoka :

*La source spirituelle brille dans la lumière ;
Les effluents coulent dans l'obscurité.*

Quand la mère de Sekito fut enceinte elle cessa de manger de la nourriture épicée, ce qui explique peut-être pourquoi Sekito fut d'un naturel assez doux. A son époque les chasseurs avaient peur des démons et des fantômes si bien qu'ils sacrifiaient des vaches pour les offrir aux spectres en espérant s'en protéger. Une douzaine de fois Sekito libéra les vaches en détruisant l'enclos où elles étaient gardées en vue des sacrifices. Rien n'y fit et il continuait. Encore enfant, sa mère l'emmena au temple pour voir une image du Bouddha. Sa mère lui dit d'aller s'incliner et lui dit : « Ça c'est Bouddha. » Sekito s'inclina et après un moment il dit : « *Ce n'est qu'un être humain. Si on l'appelle Bouddha, alors je veux en être un moi aussi.* »

A l'âge de treize ans il alla directement voir Eno, qui était à la fin de sa vie et qui l'ordonna comme novice, Unsui, mais sans lui donner le statut de moine. Sekito lui dit : « *Maintenant après une centaine d'années, vous êtes en train de mourir ; avec qui devrais-je alors étudier ?* » Eno lui répondit : « *Réfléchis avec un esprit tranquille.* » Il se mit donc en zazen sans bouger jusqu'au moment où arriva Nangaku qui lui dit qu'il n'avait rien compris et que ce qu'Eno voulait dire est qu'il aille pratiquer avec Seigen. Il y alla et resta avec Seigen de nombreuses années. Par la suite il se construisit une hutte de paille sur un rocher, d'où son nom Shitou Heshang qui veut dire « le moine du rocher ».

Je me souviens après la mort d'Etienne, j'avais posé la question en monde : maintenant que dois-je faire ? Continue zazen, continue avait été la réponse de Michel Bovay. Alors modestement c'est ce que j'ai fait pour perpétuer la mémoire de mon école. Mais je ne suis pas devenu un grand maître comme Sekito, juste un pratiquant de la vie spirituelle, c'est en tout cas ce que j'espère encore et toujours.

Autant peut-on dire que Sekito fut assez tranquille et solitaire, autant Baso appliqua des méthodes énergiques pour éveiller ses disciples au moment présent. Nous avons donc dans ces deux maîtres exceptionnels à la fois l'illumination silencieuse du zazen et l'éveil radical subit, bien que Baso ait continué également la pratique de zazen. Leur enseignement à tous deux, d'après ma compréhension fut :

l'esprit lui-même est Bouddha. Ils ne sont donc pas entièrement différents, étant tous les deux les héritiers d'Eno dont l'enseignement principal fut de rentrer en contact, de connaître profondément notre véritable nature. Chacun évidemment voudrait savoir exactement ce que cela veut dire, pensant je suis qui je suis et se demandant mais que pourrait bien être ma véritable nature. Leur enseignement pourtant prit des formes un peu différentes, l'un par l'assise silencieuse le corps-esprit du zazen que Dogen appellera hishiryo, l'autre par la conscience immédiate et abrupte de l'instant présent, l'esprit de la vie quotidienne.

Sekito partit donc voir Seigen. Lorsqu'il le rencontra Seigen lui demanda : *« Les gens disent des choses différentes sur le 6^{ème} patriarche Eno ; quelle est la situation réelle dans sa ville de Reinan ? »* Par là il voulait dire : est-ce que le véritable dharma du Bouddha s'y trouve. Sekito répondit : *« Les gens ne disent rien de spécial à Reinan. »* Seigen continua : *« Si c'est ainsi, pourquoi y a-t-il le Hinayana et le Mahayana ? »* Sekito répondit alors : *« Le véritable dharma du Bouddha provient de notre véritable esprit originel. »* Seigen fut d'accord avec lui et à partir de là ils eurent des discussions continues sur le dharma. Sekito fut son seul disciple et successeur. Mais comme le dit Eno : *« Bien qu'il y ait d'innombrables animaux possédant des cornes, une seule licorne suffit. »*

Par la suite Sekito posa de nombreuses questions à Seigen, qui lui répondit une fois : *« Je ne suis pas hésitant à te répondre quelque chose, mais tu dois avoir la chance de faire toi-même l'expérience de ton véritable être. »* Voici le dialogue complet entre Sekito et Seigen lorsqu'il lui demanda d'où il venait :

- D'où viens-tu ?
- Je viens de Sokei, c'est à dire de chez Eno.
A ce moment Seigen brandit son kotsu, son bâton de maître :
- Y a-t-il un kotsu à Sokei ?
- Ni à Sokei, ni même en Inde.
- Es-tu jamais allé en Inde ?
- Si j'y étais allé, dit Sekito, le kotsu y serait !
- Tout cela n'est guère suffisant, dis en moi plus.
- S'il vous plaît dites vous-mêmes ce que je ne peux dire ; ne vous attendez pas à ce que j'exprime tout moi-même.
- Je n'hésite en rien à te dire quelque chose, dit Seigen, mais si je le fais alors tu n'auras pas la chance d'en faire l'expérience toi-même, ni celle de te voir toi-même.
- Chacun peut faire l'expérience de son soi véritable, mais ne peut l'exprimer avec de mots pour les autres.

Alors Seigen lui flanqua un coup de son kotsu et coupa ainsi cette discussion sur de points annexes comparé à la vision de sa véritable nature. Il est dit que Sekito s'éveilla. Ce qui veut dire que, sans l'aide des autres, chacun doit clarifier son propre esprit. Dans la plupart du temps nous n'en avons qu'une vue partielle et donc nous devons progresser pour décrire notre véritable nature. Pour cela chacun emploie des mots qui lui sont propres et peut-être en cela n'a-t-il besoin de l'aide de personne.

Même si un vieux sage nous parlait des difficultés inhérentes à l'impermanence, nous ne pourrions le comprendre vraiment que si nous avons expérimenté les mêmes difficultés. Nous ne pouvons faire l'expérience existentielle de nous-mêmes seulement à travers des mots. Ceux-ci ne font qu'exprimer notre esprit. Mais des fois certains mots trouvent une résonance en nous et la lumière jaillit. Un éveil de l'instant sortant des profondeurs de notre esprit.

Si vous décidez d'aller voir un film, vous voulez le découvrir par vous-mêmes. Même si quelqu'un vous en explique la trame, cela ne vous permettra pas d'entrer véritablement en contact avec l'histoire. Et ce n'est que si cette histoire vous touche profondément, révèle un écho secret en vous-mêmes, que vous verrez alors grâce à tout cela votre propre esprit.

Par la suite Sekito réalisera que son propre esprit reflète le monde entier. Il en fera l'expérience mais l'exprimer est autre chose, même pour Sekito. Il utilisa donc plutôt le langage poétique plus propice à l'imaginaire et à la suggestion. On peut dire aussi que son enseignement n'est pas dénué d'une certaine forme de mysticisme créé par la tranquillité et le sentiment calme de faire partie de tout.

Sekito par la suite déménagea et alla s'installer au Temple du Pic du Sud sur le Mont Méridional au sud du Hunan. C'est là qu'il se construisit une hutte de paille sur un rocher plat. Il se trouva qu'une fois il lut un livre de Sengzhao, un traité philosophique. Sengzhao est aussi connu pour avoir écrit de nombreux commentaires du sutra de Vimalakirti. Quoi qu'il en soit Sekito trouve la phrase suivante : « *Celui qui est sans attachement à son ego, et voit le cosmos entier comme soi-même, est un homme sage.* » Alors Sekito flanque un coup de poing sur sa table et s'exclame : « *Un sage n'a aucun attachement à son ego, et voit tout comme son propre soi. Le corps du dharma est sans limites, il n'existe aucune séparation entre moi-même et les autres. De la même façon qu'un miroir reflète un objet, la splendide forme apparaît dans le corps du dharma. Il n'existe aucune sagesse objective qui ne surpasse toute discrimination entre arriver et partir. Quels mots splendides !* » C'est là qu'après avoir fait un rêve où il chevauchait une tortue avec Eno sur un étang immense, qu'il écrivit le Sandokai.

Le Sandokai est un texte qui porte la semence des enseignements du Chan et du Zen, il porte également les marques du pré-Chan et du Sutra de Vimalakirti. *San* veut dire la myriade des choses ordinaires de ce monde, pas seulement matérielles mais aussi des aspects intérieurs à nous-mêmes tels que les pensées, les sentiments, les émotions. Il y en a des myriades car tout ce que vous pouvez penser, ressentir est très différent de ce que les autres peuvent penser ou réfléchir. Tout le monde des états mentaux est évoqué par le mot *San*. *Do* est le contraire. Il signifie entité, vacuité, unité de toutes choses. *Kai* veut dire la réunion. Originellement ce kanji a évolué à partir de la signification : se serrer la main. La réunion de la myriade des phénomènes et de l'unité, du Tao, contient alors un enseignement très large. Réunion de notre pratique spirituelle avec notre vie de tous les jours, réunion de la vacuité et de la forme, des phénomènes et du vide, réunion du dharma inimaginable et de notre vie ordinaire.

De toutes les choses innombrables chacune a son mérite

*Exprimé selon sa fonction et sa place
Les phénomènes existent, comme la boîte et le couvercle s'ajustent
Le principe s'accorde, comme la rencontre de deux pointes de flèches*

Kai : se serrer la main. Alors la vie quotidienne et la dimension religieuse se serrent la main. *I shin den shin* entre elles, la foi pénètre la vie, la source spirituelle brille dans la lumière, les phénomènes sont transparents.

Sekito se situe donc bien dans la lignée d'Eno et de Seigen : l'esprit est Bouddha. Ceci ne veut pas dire que l'esprit humain et l'esprit de Bouddha soient identiques. Nous avons tous notre esprit, notre conscience, influencée par les événements, les relations. Il ne faudrait pas en déduire que nous n'avons pas d'esprit à nous. De la même façon ne pas être attaché à son ego ne veut pas dire que nous ne devrions pas avoir d'ego du tout. C'est une donnée du koan à résoudre : nous avons un ego, mais faisons en sorte de ne pas y être attaché. Souvent est utilisée la phrase abandonner l'ego, ce qui n'est pas clair car sans ego nous ne pouvons pas vivre. Donc nous vivons avec notre ego, mais inutile d'y penser tout le temps. Lorsque nous abandonnons tout attachement à notre ego, à notre personne individuelle et différente de qui que ce soit d'autre, alors notre soi peut apparaître, non différencié de toutes choses.

Cela ne veut pas dire non plus que comme par magie l'esprit de Bouddha ou la nature de Bouddha serait cachée dans notre propre esprit, comme un diamant perdu à l'intérieur de sa roche sans valeur. Il s'agit de l'esprit humain dans son état originel et essentiel, comme le dit Eno : « *Votre propre esprit est le Bouddha. Rien ne peut être établi en dehors de votre esprit. Vous êtes l'esprit originel qui est à la source de tout.* » En bref et plus bêtement, chacun de nous est Bouddha lorsqu'il touche son esprit non fixé nulle part.

On comprend bien l'esprit de Sekito dans le début de ce poème que je vous livre sans commentaires :

*Lorsque j'ai bâti mon ermitage d'herbes, je ne possédais rien de précieux.
Après manger, j'aime y faire tranquillement la sieste.
Une fois achevé, de nouvelles herbes sont aussitôt apparues.
Quand il s'abîmera, je le recouvrirai à nouveau d'herbes.
J'habite cet ermitage où je vis pour toujours,
Sans dépendre d'un dedans, d'un dehors ou d'un entre-deux.
Les lieux où demeurent les hommes du profane, je ne demeure.
Les lieux qu'ils chérissent, je ne les chéris.
Quoi que petit, cet ermitage contient l'univers tout entier.
Il a pour corps ce vieil homme dans sa cellule de dix pieds carrés.*

Lorsque Sekito arriva au temple Nantai, un moine le vit et alla avertir Nangaku, qui se trouvait à environ 800 mètres de là.

- Le jeune bonze qui était venu vous interroger sur le bouddhisme vient de s'installer en zazen sur un rocher plat, pas loin d'ici.

- Vraiment, dit Nangaku.
- Oui, oui c'est sûr, je l'ai reconnu.
- Bon, va de ce côté savoir ce qu'il fait là sur son rocher. Si c'est vraiment ce jeune moine, alors racle-toi la gorge et s'il te répond dis-lui : Hé toi le moine à la grande gueule, comment oses-tu te poser ici ?

L'assistant de Nangaku fit ce qui lui avait été demandé. Alors Sekito dit :

- Tu peux gueuler et pleurer, tu ne pourras pas traverser cette montagne.

L'assistant revint donc vers Nangaku pour lui rapporter la conversation. Nangaku dit alors :

- Ce moine-ci fera fermer leur gueule à tout le monde.

Bien sûr Sekito fit allusion à la montagne pour dire la posture de zazen. Rien alors ne pourrait la déranger ni la traverser. Notre posture de zazen aussi est comme une montagne, mais même les montagnes ne sont pas rigides, les plaques tectoniques bougent, la lave, les rivières creusent des canyons, les arbres y poussent, les fleurs aussi. Les montagnes changent tout le temps et en même temps elles sont immuables. Donc pour Sekito zazen se trouve en premier, l'assise silencieuse, l'illumination intérieure tranquille qui ne bouge pas même si tout le monde braille et crie. Nangaku réalise alors que Sekito créera une grande lignée de pratiquants qui garderont la bouche fermée, respireront par le nez, immobiles et vivants comme une génération de montagnes humaines.

« *Etudiez d'abord votre esprit.* » dit Sekito. Il dit également : « *Votre propre esprit reflète le monde entier.* » Voilà qui nous éclaire sur le rapport entre l'étude de notre propre esprit et la connaissance du monde, pour éviter de rester coincé dans une étude stérile et nombriliste de notre propre ego. Notre esprit reflète le monde entier, comme l'étang reflète la lune et toutes les étoiles, comme le sable chaud vient du soleil. Dans une posture immobile alors l'eau pure de notre esprit n'est pas troublée et nous pouvons l'observer. Dans la vie de tous les jours, nous sommes toujours en mouvement, tout bouge, comme un télescope qui vibre à chaque instant, d'où la difficulté de voir notre propre esprit, tout est focalisé dans l'action. En zazen c'est le temps où tout est tranquille, les rivières coulent vers l'océan alors que souvent dans l'action nous essayons de leur faire remonter leur propre courant, nous épuisant sans relâche à forcer les choses. En zazen laissez aller, ne vous accrochez à rien et l'esprit apparaîtra, le reflet du monde entier. Voilà le zen soto, pas compliqué, amical, intime, comme rentrer dans notre propre maison, là ça y est, j'y suis, chez moi, mon esprit, mon corps et mon cœur ne me sont point étrangers, au contraire ils m'accompagnent comme un ami de bien.

Il dit donc dans le chant de l'ermitage d'herbes :

*Quoi que petit, cet ermitage contient l'univers entier,
Il a pour corps ce vieil homme dans sa cellule de dix pieds carrés.
Sans aucun doute, un bodhisattva en conviendra.
Mais s'ils prêtent l'oreille, les gens du commun trouveront cela certainement étrange.*

*Cet ermitage s'effondrera-t-il ou non ? Si on me le demande,
Je dirais que, destructible ou indestructible, le maître s'y trouve depuis
toujours.*

Il ne se tient ni au sud ni au nord ni à l'est ni à l'ouest.

Son fondement est des plus fermes, il ne peut être surpassé.

Sous la verdure des pins, dans la clarté de la fenêtre,

Même les tours vermillonnées d'un palais de jade ne pourront l'égaliser.

Le corps recouvert du kesa, toute la multitude des préoccupations a disparu.

A ce moment-là, moi, le moine de montagne, je n'en connais plus une seule.

A vivre dans cet ermitage, je ne recherche plus la libération.

Pourquoi ? Parce que Sekito est alors entièrement libre, son ermitage, son esprit contient le monde entier, aucune séparation, nul besoin d'un palais. Il n'y a pas de différence entre une simple soupe aux légumes et un repas de choix, pas de différence entre un ermitage d'herbes et un palais multicolore dans l'esprit de Sekito. Ses préoccupations ont disparu, vêtu du kesa il ne recherche alors plus rien, entièrement satisfait. Ainsi est également le zen soto.

Nous ne sommes pas différents dans notre nature originelle de Sekito, ainsi comment notre esprit pourrait-il être différent du sien. Juste s'asseoir fermement sur la terre, respirer calmement, n'accrocher aucune pensée, laisser les pensées négatives s'évaporer, bien droits, dans une quiétude intérieure est parmi les bonheurs les plus hauts, car à ce moment nous ne demandons rien d'autre et sommes entièrement satisfaits.

Je vous donne la fin du chant de l'ermitage d'herbes de Sekito :

Si vous retournez la lumière et que vous la faites revenir,

La racine spirituelle vaste et spacieuse ne se tourne ni se détourne.

Rencontrez les maîtres-patriarches, soyez familier de leurs enseignements,

Nouez des herbes et construisez un ermitage, sans jamais renoncer.

Si on s'abandonne la vie entière, on s'adonne à la liberté.

Que l'on avance les mains ouvertes, et il n'y aura plus de faute.

Par milliers, tous ces mots et ces explications

Ne servent qu'à vous libérer à jamais de l'obscurcissement.

Si vous voulez connaître l'immortel en son ermitage,

Pourquoi quitteriez-vous ce sac de peau d'à présent ?

Sekito rappelle que tout enseignement, qu'il soit du bouddhisme indien, du Chan et du zen, et aussi actuel, n'est pas là pour affirmer une quelconque vérité mais est destiné à aider les êtres à se libérer de leur esprit obscurci. Pour cela ne jamais renoncer. Il est essentiel également dans l'étude des expériences des anciens patriarches de se souvenir qu'ils n'ont pas exprimé une vérité révélée, mais qu'ils ont parlé de leurs découvertes en espérant que celles-ci pourraient également profiter à tous dans leur parcours de libération. Je n'ose plus tellement parler de la voie de la libération car il s'est trouvé des pratiquants qui l'ont découverte à leur façon : partir et

vivre communément comme la plupart des gens, boulot, manger, dormir, loisirs, sans coloration de voie spirituelle.

Mais en fait qu'est-ce qui crée cette partie obscurcie de notre esprit ? Toujours essayer d'agripper un petit quelque chose de plus dans nos poings fermés à la place d'avancer les mains ouvertes, d'être ouverts à ce que la vie nous amène. Ou alors résister comme une huître accrochée sur son rocher, fermée. La vie s'écoule, nul ne peut repartir en arrière ou changer quoi que ce soit, elle s'écoule comme un fleuve pas toujours tranquille. Vouloir en arrêter le cours est peine perdue. Mais aussi chacun construit son ermitage d'herbes, à l'intérieur et cultive sa lumière.

Vivre soi-même avec son ermitage d'herbes, les remplacer de temps en temps, qu'il soit destructible ou indestructible, le maître, nous-mêmes sommes toujours présent, dans son sac de peau et vivre ainsi l'immortalité de l'instant. Des fois dans les sangha le zen a une apparence dure, chacun se prenant idiotement pour le maître de son voisin. L'enseignement de Sekito est au contraire très doux, compassionné, proche et tranquille. C'est comme pour le zazen, avoir une posture déterminée mais sans être rigide, respirer calmement sans forcer son expiration, laisser doucement passer ses pensées sans vouloir à tout prix les éliminer et patienter tranquillement sans s'énerver. Tout cet enseignement se trouve dans *shikantaza*, juste s'asseoir, ne rien chercher ou faire de plus. Zazen est juste zazen. Un bon ou mauvais zazen ne se trouve que dans notre esprit. Un zazen « juste zazen » est le zazen des Bouddhas, et nous-mêmes « juste nous-mêmes » sommes les Bouddhas vivants.

Houeï-lang demanda à Sekito :

- Qui est le Bouddha ?
- Vous n'avez rien de la nature de Bouddha.
- Et tous ces êtres qui vont et viennent partout ?
- Ils ont plutôt la nature de Bouddha.
- Comment se fait-il que j'en sois dépourvu ?
- Parce que, répondit Sekito, vous ne la reconnaissez pas vous-même.

Comme pour Eno, pour Sekito chacun possède cette nature de Bouddha, il lui suffit de la reconnaître lui-même. Ceci était également l'enseignement de Seigen : la Voie consiste à tout trouver en soi-même, y compris l'étude de notre bêtise, tout l'éventail de nos désirs, nos tendances et préférences, notre esprit. Il faut comprendre que la voie est sous nos pieds, maintenant, sinon comment pourrions-nous comprendre où nous allons. « *Si vous ne comprenez pas que la Voie est sous vos pieds, dit Sekito, vous ne pouvez connaître le chemin sur lequel vous marchez.* »

Sekito apporta également l'élément fondamental d'aider les êtres, fortement impressionné par Sengzhao, qui dit dans ses commentaires du sutra de Vimalakirti :

« *Celui qui peut contrôler son esprit sans nourrir d'idées étrangères tout en demeurant dans le samsara pour mettre un terme aux souffrances d'autrui, celui-là suit la Voie de l'éveil des bodhisattvas. Si ce n'est pas le cas ses pratiques ne lui suffiront pas pour accueillir la sagesse, ni extérieurement pour produire les bienfaits.* » Et Sekito écrira alors également :

*Se mettre en accord avec l'identité n'est pas encore l'illumination
Tous les objets des sens sont en interaction et pourtant ne le sont pas
L'interaction entraîne la solidarité
Sans quoi chacun reste sur sa position.*

Illumination silencieuse et énergie dans la vie quotidienne, ainsi qu'une grande attention développée dans ces deux pratiques, sont nos héritages de Sekito et de Baso. Bien d'autres les ont suivis dans cette chaîne de transmission dont nous profitons aujourd'hui. Nous portons en nous-mêmes notre ermitage d'herbes, non pour nous y isoler mais pour approcher dans notre esprit le reflet de notre monde. Que notre pratique soit ouverte à tous les êtres, empathique, chaleureuse et pleine d'amour. La connaissance de nous-mêmes doit nous ouvrir au monde dans le souhait que chacun puisse se libérer de sa souffrance.

Je vote pour une pratique ouverte de zazen. Dans le zen pas d'élus, tout le monde le satori, tout le monde au-delà du par-delà. Oui une grande liberté qui s'accompagne également d'une grande responsabilité. Nous ne pouvons que nous adresser à nous-mêmes, en toute sincérité et porter cette voie de bien avec l'humanité et avec humanité. Chacun porte son choix, celui de se lancer ou non dans la direction de la plus haute dimension humaine, personne ne lui en donne l'ordre et c'est tant mieux. Le zen n'est qu'un mot, notre comportement est la vie.

Dans la religion chrétienne chacun se situe dans l'amour du Christ. Dans le zen, il n'y a que nous, chacun de nous, pour donner cet amour. Il n'y a que nous pour dispenser la compassion, aussi disons-nous que nous sommes les Bouddhas du temps présent. Il n'y a pas de différence entre s'éveiller à soi-même et cela, car s'éveiller à soi-même dans cette voie spirituelle et s'éveiller à Bouddha, revient au même. Qui d'autre pourrait s'éveiller que nous ? Qui d'autre pourrait s'éveiller qu'un Bouddha ? Alors voilà ayez confiance en vous-mêmes, cultiver votre foi, occupez-vous de vous et des autres, menez une vie de bien.

Bien que restant dans sa hutte de paille, la renommée de Sekito fut très grande et beaucoup d'autres maîtres lui envoyèrent leurs jeunes moines pour qu'ils puissent entendre son enseignement. Sekito vécut jusqu'à nonante ans.

Hyakujo

Dans l'histoire du Chan à ces débuts, Hyakujo a révolutionné la pratique des moines chinois par rapport à celle qui avait été importée d'Inde. Avant lui pour leur subsistance les moines mendiaient, ce qui était la coutume en Inde, mais en Chine le Chan n'aurait pas pu se développer si largement si cette immense quantité de moines avaient compté entièrement sur la population pour les nourrir, elle qui était déjà pauvre et soumise à des famines répétitives. Hyakujo, de son nom chinois Paï-Chang, qui vécut au 8^{ème} siècle se rendit compte que les règles indiennes du Vinaya n'étaient pas adaptées ni à son pays ni à sa culture. Il décida donc de révolutionner tout cela et d'envoyer ses moines travailler, et ce de leurs propres mains. Les règles de Hyakujo sont assez semblables à la règle de Saint-Benoît. A partir de là s'instaura une pratique où le silence et la méditation allaient de pair avec le travail, à cette époque le travail aux champs, en bref un jour sans bosser, un jour sans manger. C'est encore le cas aujourd'hui où nous pratiquons zazen et partons au travail pour assurer d'une part notre propre existence et celle de nos proches mais surtout pour que notre activité spirituelle ne soit aucunement séparée de notre travail quotidien. En ce sens l'alternance entre la vie spirituelle et la vie quotidienne, commune comme tout le monde, remonte à Hyakujo. Il appliqua d'ailleurs ses règles d'abord à lui-même, ce qui est le premier article de la Loi. De plus, il insista que les monastères paient également des taxes. Les conservateurs le critiquèrent mais il tint bon.

Même lorsqu'il fut vieux, Hyakujo continua à travailler. Alors les moines lui cachèrent ses outils. Hyakujo alors jeûna tant que ses outils ne lui furent pas rendus.

D'autre part les conditions réclamaient cela car l'empereur Wu avait édicté un commandement :

« A présent les moines et les nonnes de cet empire sont innombrables et ils dépendent tous de l'agriculture pour se nourrir et pour s'habiller. Les monastères sont magnifiquement décorés, rien d'autre n'est plus responsable du déclin de nos dynasties. » Et il détruisit 4600 monastères et plus de 40'000 temples. 260'000 moines et nonnes retournèrent à la vie civile et le gouvernement en pris 15'000 comme esclaves. Seul le Chan survécut parmi toutes les tendances du bouddhisme, car grâce à Hyakujo il évita d'être accusé d'être une secte parasite.

Mais la vision de Hyakujo dépassait largement uniquement les circonstances économiques, car il insistait aussi que le travail manuel a une signification spirituelle importante. Sa vision du Chan inclut le monde des relations de causes à effets, le monde des phénomènes, sans aucune dualité. On peut donc dire que zen et vie quotidienne se sont développés à partir de Hyakujo. Il était d'ailleurs totalement en accord avec les écrits du Tao de Tchuang-tseu : *« Le véritable sage, considérant les deux aspects de la question, sans partialité, les voit les deux dans la lumière du Tao. Ceci est appelé suivre deux chemins à la fois. »* Chuang-tseu dit également à ce propos :

« Un homme peut-il uniquement s'agripper au ciel et ne rien connaître de la terre ? Ils sont en totale corrélation : connaître l'un est connaître l'autre. En refuser

un est les refuser les deux. Un homme peut-il uniquement s'agripper au positif sans rien de négatif alors qu'ils dépendent l'un de l'autre ? S'il prétend agir ainsi, alors il est un coquin ou un fou. »

En ce sens pour nous l'enseignement de Hyakujo est très adapté à notre époque, où nous sommes complètement mélangés avec le monde pratique de tous les jours. Il s'agit alors de l'approcher avec une aussi grande spiritualité que Hyakujo. L'enseignement doit alors être permanent. C'est exigeant, une grande affaire, transformer tout dans sa vie à la lumière du Zen ou du Tao. Donc Hyakujo, c'est bien. A continuer, la révolution spirituelle permanente.

Hyakujo vécut jusqu'à l'âge de 94 ans, ce qui nous laisse à tous encore bien de marge pour pratiquer. Dans sa jeunesse il entra au monastère de sa ville natale et ce ne fut qu'à l'âge mûr qu'il décida de partir en voyage pour rencontrer Baso qui avait 11 ans de plus que lui et qui était déjà très célèbre en Chine. Baso lui demanda bien sûr qu'est-ce qu'il venait chercher ici.

- Je suis venu chercher la vérité du Bouddha.
- Que peux-tu donc bien espérer de moi ? Pourquoi ne vois-tu pas que ce trésor est planqué dans ta propre maison, alors que tu cours au loin pour le trouver.
- Quel est donc ce fameux trésor ?
- Ton trésor est justement la personne qui me pose cette question. Elle possède tout en elle-même, ne manque de rien et tout ce qu'elle contient est inépuisable.

Hyakujo fut alors touché dans son propre esprit. Lui-même par la suite répondit à un moine qui lui demandait qui était Bouddha : « Qui es-tu ? » Personne ne sait si le moine répondit quelque chose ou se tût. Qu'auriez-vous répondu vous-mêmes ? Je suis Bouddha ? Mais voyez-vous Bouddha, Bouddha Shakyamuni, est quelqu'un d'autre qui vécut à une époque beaucoup plus ancienne, de plus en Inde. Ou alors vous dites je suis Bouddha en pensant à un Bouddha mystique et continuez votre vie entière à vous demander qui est Bouddha. Tout cela vous renvoie à vous-mêmes. De la même façon que Hyakujo décida de ne plus compter sur les autres pour faire pousser ses légumes et son riz, il ne compta pas du tout sur une quelconque croyance où existerait un Bouddha extérieur qui pourrait lui montrer le nirvana, ou lui expliquer exactement ce qu'il ressentit sous l'arbre de la bodhi en voyant l'étoile du matin.

C'est donc seulement en étant réellement vous-même que vous pouvez vous mouvoir dans le monde spirituel et dans le monde de tous les jours sans contradictions ni blocages. Ainsi travailler, manger, pratiquer zazen et pénétrer toutes les profondeurs de votre esprit fait partie de la Voie de notre vie. Aucune séparation entre le monde, la réalité, notre esprit, les êtres, si vous êtes vraiment vous-mêmes et non pas limité par votre ego ou par ce que pensent ou disent de vous les autres, ni même par ce que vous croyez être la Voie des Patriarches. Vous êtes émancipés des contraintes, tout en vivant dans un monde où les contraintes existent, il ne s'agit pas non plus de le nier, mais elles ne vous enchaînent pas. C'est ce que le Christ je pense

voulait signifier en disant : « *Je suis dans ce monde mais je ne suis pas de ce monde.* » Inutile d'aller chercher la possibilité incroyable d'un paradis.

La plupart du temps nous vivons dans ce monde-là. Aussi est-il important de temps en temps d'en sortir, d'avoir une période plus intense de contemplation, une période d'ermite, pour rétablir la balance, une période où nous pouvons nous retrouver nous-mêmes entièrement, insistant plus sur zazen, sur le silence que sur l'activité extérieure et la parole. Lorsque la gangue de terre et de roche est cassée, abandonnée, alors nous pouvons voir le diamant. Mais celui-ci n'est que du charbon transformé. C'est toujours notre vie, mais transformée, charbon, poussière de suie, mine de crayon ou diamant, tout cela est la même vérité. Ainsi le samsara, la vie de tous les jours, le bodhisattva et le simple être humain, le nirvana, la Voie, le dharma et nous-mêmes sommes très simplement réunis. Mais cet abandon demande aussi beaucoup d'efforts. Un jour sans efforts, un jour sans Voie, pourrait aussi dire Hyakujo.

En étant réellement vous-même les choses les plus ordinaires, les plus simples seront en elles-mêmes des merveilles. Qu'est-ce que notre Vie ? Un grand koan. Nous sommes plongés dans tellement de phénomènes, à contempler la victoire ou la défaite, à agir, à générer autant que possible du bon karma et non du mauvais, c'est un rythme accéléré et notre vie passe si vite. Et pourtant lorsqu'un moine demande à Hyakujo ce qu'il préférerait là au milieu, il répondit : « *Le fait d'être assis seul au sommet de cette montagne.* » C'est un koan. Quel est alors pour vous le sommet de la montagne qui anime votre vie ? Si vous résolvez ce koan alors vous pouvez voir que vous êtes réellement vivants et que ce fait-là est la Voie, car si vous la pratiquez c'est que vous êtes vivants.

Quand Hyakujo était tout jeune garçon sa mère le conduisit dans un temple et en entrant elle s'inclina devant une statue de Bouddha. Hyakujo lui demanda en montrant du doigt la statue :

- C'est quoi ça ?
- Ça, c'est un Bouddha.
- Il a tout à fait l'air d'un homme. Alors moi aussi plus tard je veux être un Bouddha.

Bouddha lui-même ne voulait pas être un Bouddha, ni un être extraordinaire ou spécial car sinon, comme les gens sont ordinaires, sans pouvoirs magiques et tout à fait simplement comme ils sont, tous, ils seraient alors totalement découragés. Pourquoi alors recherchiez-vous Bouddha à la place de tenir sur vos propres pieds. Au contraire au cours de votre vie simplifiez, ne vous embarrassez pas d'un Bouddha.

Hyakujo dit : « *Il n'a jamais existé une telle chose comme un Bouddha, aussi ne le comprenez pas comme un Bouddha. Bouddha, c'est de la médecine pour les gens émotionnels ; si vous n'êtes pas malades, vous n'avez pas besoin de prendre une quelconque médecine. Lorsque la médecine et la maladie sont toutes deux dissoutes, c'est comme de l'eau pure ; la bouddhité est semblable à une herbe douce mélangée dans de l'eau, ou comme du miel mélangé à l'eau, très doux et délicieux. Et pourtant l'eau pure elle-même n'est en rien affectée.* » Il ajoute : « *Ce n'est pas qu'il n'y ait*

rien, car cela a toujours été là. Cette vérité est originellement présente dans chacun. Au début vous n'avez pas reconnu que votre connaissance innée et votre éveil sont votre propre Bouddha, et donc vous vous êtes précipités ailleurs pour chercher Bouddha. Par conséquent vous aviez besoin d'un ami de bien pour vous parler de votre connaissance et de votre éveil innés, comme une médecine pour soigner cette maladie de chercher frénétiquement partout ailleurs. Aussitôt que vous ne cherchez plus à l'extérieur, cette maladie est guérie et il est nécessaire de retirer la médecine. Mais si vous vous attachez à votre propre éveil, alors c'est la maladie du zen, caractéristique d'un disciple fanatique. C'est comme de l'eau qui se change en glace ; la glace est toujours de l'eau mais elle ne peut éteindre la soif. »

Il y a donc une grande différence entre la façon de s'exprimer du bouddhisme indien, avec tous ses êtres magiques, ses dieux, ses rayons de lumière, ses trônes, ses sages et le Bouddha omniscient. Tout cela est néanmoins une œuvre salvifique pour aider les gens et non une vérité que chacun devrait gober. Par exemple dans le bouddhisme originel, Bouddha prononce la noble vérité de sortir de la souffrance, soit pour donner espoir aux gens mais pas seulement. Seuls les idiots ou les mystiques peuvent véritablement croire qu'ils pourront sortir du samsara réel de leur vie, aplanir leurs difficultés, s'échapper et vivre dans une chaise-longue avec un apéritif glacé flanqué d'un petit parasol cucul, ou renaître avec leur corps dans un paradis inconnu. Il s'agit de la souffrance inhérente à la vie dont personne ne peut s'échapper de façon définitive, mais on peut juste la connaître, la vivre et continuer une pratique spirituelle pour l'appivoiser un peu. Ainsi Bouddha est sans nom, ne peut être exprimé par des mots, il est impossible de pouvoir frapper à la porte de la vérité et que quelqu'un nous ouvre. Mais les gens sont comme ça, comme des papillons avec une flamme, comme des êtres affamés d'infini, des gakis refusant d'abandonner quoi que ce soit, ils essaient d'entrer en relations avec tout sauf avec leur propre transcendance. Même ils seraient prêts à vendre leur âme au diable, sans réaliser qu'il n'y a personne pour l'acheter.

Tout enfant Hyakujo trouve que le Bouddha du temple était tout à fait comme un homme, aussi dit-il plus tard je veux être Bouddha, c'est-à-dire un homme. A part cela croyez-vous réellement qu'il puisse exister quoi que ce soit de plus élevé ? Il nous appartient nous de devenir les êtres les plus élevés pour aider ceux qui ne le réalisent pas et dont la vie est vraiment engluée dans la souffrance. Ceci n'a rien à voir avec qui que ce soit d'autre, s'asseoir seul sur la montagne et inlassablement en descendre.

Donc, s'il n'existe aucun Bouddha à l'extérieur, que rien n'est à chercher à l'extérieur non plus, qu'est-ce qui nous pousse de l'intérieur à pratiquer cette voie spirituelle, à nous lever le matin et à faire de notre mieux pour que notre éthique spirituelle passe dans notre vie de chaque instant, pourquoi ? Si rien ne nous manque alors d'où vient cette dynamique intérieure ? Ça c'est une bonne question, et c'est bien pour chacun de résoudre lui-même ce koan et d'acquérir ainsi une connaissance intime de son être. Sinon c'est le monde des zombies. A cela je peux vous dire ce que j'en pense, ce que je ressens profondément et vous en ferez ce que vous voudrez, si ça

vous aide tant mieux, si ça ne vous aide pas laissez tomber et retournez à vous-mêmes, dans votre propre silence.

J'ai trouvé cette phrase de Katagiri Roshi que je vous offre : *« Mais souvenez-vous, dans les limites les plus reculées de la vie humaine, plus profondément que notre optimisme, notre pessimisme et notre mysticisme, il existe toujours là une vague douleur non consolée ou un sentiment d'insatisfaction. Il est très difficile de se libérer de cette douleur. Ce n'est pas exactement une douleur, mais une sorte de lamentation silencieuse à l'intérieur. Elle est toujours présente. Souvenez-vous, c'est pourquoi Bouddha dit que la vie est caractérisée par la souffrance. Cette souffrance n'est pas à prendre au sens usuel de souffrance. C'est tout à fait différent. Il n'y a aucune autre façon d'expérimenter cette souffrance réelle profonde sans les trois senteurs de l'optimisme, du pessimisme et du mysticisme. Ceci est le silence vu du point de vue humain. Si nous voulons connaître qui nous sommes et toucher le réel, le silence, la nature profonde de notre vie, nous devons être ce que nous sommes réellement. Comment ? Asseyez-vous en zazen, c'est tout. C'est pourquoi zazen est si important pour nous. Le silence signifie que vous devez être ce que vous êtes réellement – ce qui est juste vous-mêmes. Si nous voulons connaître une vraie vie spirituelle, nous devons nous sentir comme nous sommes réellement. Il n'est nullement nécessaire de se coller aux formes et aux règles. Tout ce que nous avons à faire est de nous sentir tels que nous sommes. »* N'est-ce pas merveilleux. Un cadeau de Katagiri. Le Bouddha est notre vie de tous les jours.

Ainsi si nous voulons savoir qui nous sommes réellement, nous devons prendre soin de notre vie, chaque jour. Mais ne pas ignorer les autres, il s'agit de prendre soin de sa vie avec tous les êtres. Si jamais vous utilisiez le bouddhisme pour votre propre moi, jamais vous ne seriez satisfaits. Comment pourriez-vous manger une glace un jour de grande chaleur au milieu d'un groupe d'enfants sans en offrir une à chacun. Alors vous pourriez vraiment profiter de votre glace. Prendre soin de sa vie est prendre soin de chaque action, tous les jours, au milieu du royaume de l'impermanence. Tout apparaît, tout disparaît, c'est à chaque instant que nous devons prendre soin de notre vie avec tous les êtres. Il n'y a ni avant, ni après, la vie est juste maintenant. Ratez un instant, il ne reviendra jamais. Bouddha doit continuer à s'asseoir sous l'arbre mort, ceci est notre zazen. Et en alternance, il fait le mieux qu'il peut, prenant soin de ce qu'il rencontre et de qui il rencontre. C'est le chemin, la Voie, nous n'avons qu'une vie faite de chaque instant, il faut s'éveiller maintenant.

Dans la vie avec zazen, avec notre don, il faut voir la plus haute dimension humaine. Nul besoin à mon avis d'aller chercher plus loin, que pourrait-il y avoir que la plus haute dimension humaine. Celle-ci est en elle-même une dimension religieuse car elle réunit notre vie avec la vie de tous les êtres. Bon, c'est merveilleux, arrivons-nous à pratiquer cela ? Il faut dire : oui, c'est vrai, oui, c'est la foi et continuer, les mérites arriveront un jour dans les générations futures peut-être. Mais sans cela comment allez-vous conduire votre vie ? Arroser continuellement les racines de bien demande des efforts, et encore des efforts, chacun doit savoir ce qu'il doit faire pour faire face à son miroir, honnêtement, sincèrement, sans s'échapper. Ce sont les grands vœux du bodhisattva.

En même temps nous prenons soin de notre propre souffrance existentielle, de notre propre être qui est vraiment le cœur de notre vie. Comme disait Etienne : « C'est le soi qui rencontre le soi. » Nous pouvons être satisfaits au-delà même de nos espérances car cette satisfaction s'inscrit non dans notre ego mais dans une dimension universelle. Aussi le zazen n'est-il pas une activité comme une autre dans notre vie, quand nous avons le temps ou rien d'autre à foutre, mais vraiment le pilier de notre vie pleine et en totale interdépendance avec le monde que nous avons, avec notre monde. Seul à le faire mais avec tous les êtres, prendre tous les êtres pour s'asseoir au sommet de la montagne. Cela vient de l'appel profond de notre être qui désire l'ultime dimension humaine à laquelle il puisse tendre, avec tous les êtres.

Je termine avec Hyakujo qui dit : « *L'enseignement complet traite de la pureté ; l'enseignement incomplet traite de l'impureté. L'enseignement incomplet explique la souillure au sein des choses impures pour éliminer le profane ; l'enseignement complet explique la souillure dans les choses pures pour éliminer la sainteté. Dans le monde de la réalité où tout est tel qu'il est de façon égale il n'y a pas de Bouddha ; personne n'est là pour sauver les êtres vivants. Un Bouddha ne demeure pas dans la bouddhité ; ceci est appelé le champ réel des bienfaits.* »

Cela veut dire qu'il n'y a pas d'autre Bouddha, qu'il n'y a personne d'autre pour sauver les êtres, il n'y a que nous-mêmes pour les sauver dans la réalité. On peut toujours imaginer des Bouddhas flamboyants et sauveurs, cela a peut-être un effet salvifique, il vaut mieux que les gens fassent des offrandes humblement au Bouddha plutôt qu'ils se battent, il vaut mieux qu'ils construisent des temples, des stupas et des monastères pour un Bouddha plutôt que des arsenaux et des fabriques d'armes, et il vaut mieux qu'ils se prosternent devant une statue de bois plutôt qu'ils continuent à être arrogants et egocentriques, ce sont des moyens salvifiques. Mais dans la réalité il n'y a que nous-mêmes qui faisons des dons de façon totalement désintéressée ou pour aider des personnes, il n'y a que nous-mêmes qui nous prosternons devant nous-mêmes et devant tous les êtres, et seulement nous-mêmes qui essayons de réaliser dans notre vie l'éthique la plus haute, la dimension la plus élevée, parce que cela fait partie d'une vie humaine consciente et éveillée.

Nous ne sommes plus à l'époque indienne, ni chinoise, ni japonaise de Dogen, tout cela est intéressant, porte en lui-même de grands enseignements salvifiques et aide notre compréhension de nous-mêmes. Mais l'essence, la source spirituelle, cet enseignement absolu ne se trouve pas là, il se trouve au fond de notre être, comme l'amour, la compassion, le désir, la vision transparence, l'éveil. Il suffit de le réaliser, c'est-à-dire de s'en rendre compte vraiment. La véritable quête est intérieure, le Graal est notre esprit. Tout cela est vivant dans notre silence, notre posture droite, notre respiration tranquille, notre zazen. Aussi continuez à pratiquer la Voie réelle d'un être humain, tant que vous êtes vivants. C'est simple il n'y a qu'à continuer et tout se découvrira de lui-même. Nous possédons cette source inextinguible, même si vous utilisez beaucoup d'eau, celle-ci coulera toujours et se renouvellera d'instant en instant. Il n'y a pas à avoir peur.

Hyakujo disait : « Satisfaits avec la guen-mai, satisfaits avec le riz, satisfaits avec la réalité, satisfaits de notre visage originel. C'est notre bonheur d'être sensibles, c'est produire le bon, produire le bien. »

Obaku

Obaku fut un disciple de Hyakujo et le maître du célèbre Lin-Chi, c'est-à-dire Rinzaï. Ils créèrent donc une des lignées les plus importantes du Chan. Tous deux descendaient de Baso. Nous sommes au 9ème siècle de notre ère, au début du fleurissement du Chan. Obaku de son nom chinois Huang-po quitta très tôt son foyer et devint un moine bouddhiste dans un monastère de sa région. Par la suite il voyagea vers la capitale où il rencontra Hyakujo pour lui demander : « *Comment les premiers maîtres Chan guidaient leurs adeptes ?* » Hyakujo resta silencieux. Alors Obaku insista : « *Vous ne pouvez pas laisser les enseignements originaux du Chan se perdre dans les mains des successeurs futurs.* » Hyakujo lui répondit : « *Je dis que vous serez l'homme qui perdra le Chan.* » Et ayant parlé ainsi Hyakujo disparu dans sa chambre. Mais Obaku ne se laissa pas impressionner et le suivit dans ses quartiers pour lui dire : « *Je suis venu ici spécialement pour apprendre de vous.* » Alors Hyakujo lui dit : « *Si c'est le cas, alors vous feriez mieux de ne pas me décevoir dans le futur.* » Ainsi débuta la relation entre Hyakujo et Obaku. On peut dire qu'ils étaient directs et communiquaient sans faux-semblants.

Par la suite Obaku se rendit dans le temple Ta-an où beaucoup de pratiquants se groupèrent autour de lui. Il se trouva que le Premier Ministre construisit un temple et invita Obaku à y donner son enseignement. Comme Obaku aimait beaucoup la montagne sur laquelle il était resté, le nom du monastère lui fut donné : Huang-po. Les maîtres Chan portaient souvent le nom de la montagne ou colline où ils résidaient. Alors le Premier Ministre invita Obaku en ville pour lui montrer un document qu'il avait écrit sur sa propre interprétation du Chan. Aujourd'hui on ne verrait guère un Premier Ministre écrire un livre sur sa compréhension du zen, les temps ont bien changés. Donc il posa son livre sur la table mais Obaku ne le lit pas. Il resta silencieux et après un moment il lui demanda ; « *Comprenez-vous ?* »

J'avais dans le temps un professeur très connu de physique théorique, le professeur Stückelberg von Breitenbach qui nous donnait des cours sur les espaces riemanniens et la relativité générale d'Einstein. Je ne pigeais rien, mais alors rien du tout. Un jour il s'assied, bourre sa pipe, l'allume en silence, nous regarde en souriant et nous dit avec son accent suisse allemand : « *Est-ce que vous comprenez ?* »

Alors comme nous le Ministre répond : « *Non, je ne comprends pas.* » Le maître lui dit alors : « *Ce serait mieux si vous pouviez comprendre immédiatement à travers votre propre expérience intérieure. Si tout cela est exprimé par des mots, ce ne pourra pas être l'enseignement de notre lignée.* » Le Ministre lui écrivit un poème faisant l'éloge d'Obaku, mais le termina par la stance suivante : « *Pourtant personne ne sait à qui le dharma sera transmis.* » Cela n'a pas plu du tout à Obaku, mais à partir de cette rencontre l'esprit de l'enseignement d'Obaku devint très répandu au sud du fleuve Yangtse.

L'enseignement d'Obaku en plus du recueil de la Transmission de la Lampe se trouve dans un ouvrage qu'il écrivit *L'essentiel de la Transmission de l'Esprit*. Chacun bien sûr voudrait savoir exactement ce que veut dire la transmission de l'esprit, y a-t-il vraiment quoi que ce soit qui soit transmis, est-ce public, tout simple

ou au contraire caché. A partir de là souvent les imaginations démarrent car les gens veulent toujours trouver autre chose, quelque chose d'un peu spécial. Il faut dire aussi que les cérémonies de transmission sont secrètes et se déroulent la nuit si bien que cela est propice à aiguiller la curiosité.

Voyons un peu ce dialogue où Obaku justement répond à cette question :

- Si vous dites que l'esprit peut être transmis – comme dans *I shin den shin* que l'on utilise souvent – comment alors pouvez-vous dire qu'il n'est rien ?
- Ne rien atteindre ni obtenir est avoir l'esprit qui vous être transmis.
- Mais alors s'il n'y a rien et pas d'esprit, comment alors cela peut-il être transmis ?
- Vous avez entendu l'expression « la transmission de l'esprit » et donc vous pensez que quelque chose doit être transmis. Vous faites erreur. Ainsi Bodhidharma a dit que lorsque la nature de l'esprit est réalisée, il n'est pas possible de l'exprimer par des mots. Clairement alors, rien n'est obtenu dans la transmission de l'esprit, or si quoi que ce soit pouvait être obtenu ce ne serait certainement pas de la connaissance.

A partir de là Obaku est très connu parce que chaque fois que quelqu'un l'approchait pour lui poser des questions pareilles il ne répondait pas mais tapait sur le gars, voulant par là dire que toute transmission est non-verbale entre un patriarche et un moine. Cela paraît rude, on ne pratiquerait plus cela aujourd'hui, les mœurs ont changé et certains moines déposeraient des plaintes pour harcèlement moral, mais cela a au moins l'avantage d'être simple et de ne pas compliquer l'esprit de qui que ce soit avec des explications vaseuses et incomplètes sur la transmission de l'esprit.

Donc on comprend déjà que la compréhension totale et immédiate entre deux êtres n'est pas à expliquer par des mots, mais que l'enseignement lui-même n'est certainement pas entièrement contenu dans des kusens, qui n'ont d'ailleurs aucune prétention à exprimer une vérité quelconque mais simplement à offrir quelques pistes que les gens écoutent ou non, digèrent ou non, et donc en profitent selon leur acuité ou surdité. C'est juste une œuvre salvifique. La transmission d'être à être ; par exemple aussi les ordinations de bodhisattvas et de moines et nonnes passent directement par une communion de l'esprit. On pourrait en rester là, un regard, une connexion d'une compréhension immédiate. Pour que cela soit tamponné par un aspect objectif et réel, des certificats sont délivrés mais quel pourrait être leur sens réel sans cette transmission de l'esprit. C'est un peu semblable, on pourrait dire, à la transmission du son, rien de matériel n'est transmis, juste une onde, une modulation, un choc, une rencontre, un échange immatériel.

Dans ses écrits Obaku s'est beaucoup penché sur la question de l'esprit. Est-ce que c'est compliqué ou au contraire très simple ? Si vous voulez compliquer, alors c'est compliqué, si vous voulez trouver une essence simple et naturelle, alors c'est simple. Et si vous voulez exprimer par des phrases ce qui est indicible, alors c'est impossible. Acceptez-le.

Peut-être me direz-vous : en quoi cette question de la transmission de l'esprit a-t-elle une quelconque influence sur ma vie ? Quelqu'un qui ne pratique pas une

Voie spirituelle peut effectivement n'y attacher aucune importance, c'est le cas d'à peu près tout le monde. Mais nous sommes des moines, des nonnes et des pratiquants qui portent cette voie pour l'humanité. Alors si vous voyez la transmission du zen et de l'esprit du zen seulement comme un savoir ou même comme si l'esprit de quelqu'un serait transmis à quelqu'un d'autre, ne seriez-vous pas en train de vous voir comme des visiteurs attendant que la caverne aux trésors s'ouvre pour vous, attendant que quelqu'un arrive avec la clé. Voyez plutôt que votre esprit, l'esprit des patriarches, l'esprit de tous n'est pas séparé et que c'est cela qui apparaît en chacun. A ce moment votre vie de pratique passe de visiteur à porteur de la clé, porteur de cet esprit, porteur de la Voie. Les esprits se rencontrent, la porte de la caverne s'ouvre d'elle-même et vos complications sur ce sujet disparaissent. L'esprit est libre, simple, transparent.

Mais voilà comme dit Obaku : *« Les gens du monde ne peuvent identifier leur propre esprit. Ils croient ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, or ce qu'ils ressentent ou savent, est l'esprit. Ils sont bloqués par le visuel, l'auditif, le tactile, et le mental, ainsi ne peuvent-ils voir l'esprit brillant de leur esprit originel. » « Cet esprit, ajoutez-il, est illuminé, et pur comme la vacuité, sans forme. Toute pensée dévie de cette source réelle. »*

Par exemple même des pratiquants de la Voie des Bouddhas et des Patriarches croient qu'ils pratiquent pour obtenir l'éveil ou l'illumination un jour, lorsqu'ils auront atteint une plus grande sagesse, auront pigé ce qu'est finalement l'esprit, alors que la source à partir de laquelle ils pratiquent zazen est justement l'éveil, l'illumination dont ils sont porteurs comme toutes choses, car ils sont vivants. Si vous prenez Bouddha comme l'icône de la pureté et de la liberté et considérez que tous les autres êtres sont en fait ignorants et remplis d'illusions, personne ne pourrait alors atteindre l'illumination, car l'esprit de Bouddha et l'esprit de tous les êtres sont unité ; il n'y a rien de plus chez Bouddha, et rien de moins chez les gens ordinaires. *« Intrinsèquement il n'y a rien de concret dans la bouddhité, il s'agit juste d'une perception ouverte, d'une clarté sereine, et d'une subtile félicité. Pratiquer les six paramita et une myriade de méthodes similaires avec l'intention d'obtenir l'état de Bouddha est essayer d'avancer par étapes, par escaliers, mais le Bouddha qui a toujours existé n'est pas le Bouddha des marches d'escalier. Seulement s'éveiller à notre esprit universel et réaliser qu'il n'y a rien d'autre à atteindre. Ceci est le vrai Bouddha. Car le Bouddha et tous les êtres sensibles ne sont rien d'autre que l'esprit universel. »*, dit Obaku. C'est également pourquoi le Bouddha a dit : *« Dans l'illumination suprême et parfaite, je n'ai rien acquis du tout. »* Bon voilà on y est, cesser de croire que l'on va être différent comme un papillon qui sort de sa chrysalide ; la transmission n'est pas une potion magique, vous êtes juste touché par l'esprit de tout à la place de rester coincé dans votre esprit, mais vous ne changez pas de peau, vous n'êtes pas différents. Acceptez-le aussi à la place de croire que vous pourriez être différents. Vous êtes illuminés avec votre propre corps, avec votre vie, avec votre esprit mais pas seulement avec le vôtre. Et votre ego sera toujours là.

Il ne s'agirait pas de croire que cela est hyper transcendantal, que vous seriez alors un être ascensionné, tout cela s'ancre dans la réalité. Nous parlons ici d'Obaku,

donc de l'esprit du Chan, libre, ouvert, transparent. Dans l'esprit du Chan rien n'est transcendantal, séparé du concret. L'homme du Chan s'engage dans les activités de la vie ordinaire, saute sans peur dans les phénomènes, et de façon simultanée les transcende de telle façon que le concret et le transcendantal dans sa vie sont en unité. Il vit dans le temps et l'espace comme tout le monde mais n'y est pas limité. Pour lui le limité demeure au sein de l'illimité, de l'infini, et l'infini demeure dans le limité. Ils sont totalement inséparables. Les Bouddhas, les êtres sensibles et son esprit ne sont en rien différents. La réalité ultime se trouve dans notre vie de tous les jours, il est si joyeux d'y voir notre éveil, sans chercher au dehors ou chez quelqu'un d'autre, remplis de notre amour de la liberté. Si nous ne réalisons pas la vérité du Chan ou du zen à partir de notre propre expérience mais que nous cherchions à l'apprendre à travers des mots et à partir de là proclamions que nous comprenons le Chan, comment alors pourrions résoudre le problème de la vie et de la mort, de notre vie et de notre mort. « Dans le zen, disait Etienne, chacun s'adresse à soi-même. » Ne perdez pas votre temps.

Croire qu'il pourrait y avoir quelque chose de plus chez certains ou de moins chez vous ne vous amènera que dans un état de confusion inutile. Regardez-vous vous-mêmes, non pas dans le miroir de votre ego mais dans le miroir ancien, dans lequel se sont regardés tous les Bouddhas et tous les patriarches, et dans lequel se voient tous vos compagnons de la Voie. Ouvrez votre esprit et soyez vous-mêmes, car personne ne peut vivre à votre place. Un moine demanda une fois à son maître : qui est Bouddha ? Il lui répondit : qui es-tu ? Car si vous ne vous voyez pas ainsi alors qu'allez-vous faire ? Comment allez-vous gérer votre vie ? Comment allez-vous réaliser au mieux que vous le pouvez votre vœu de sauver tous les êtres. Franchement c'est mieux d'être Bouddha qu'être bloqué par des hésitations stériles, qui finalement ne servent à rien et qui n'aident personne. La question est plutôt : comme être éveillé que dois-je faire, comment dois-je le faire ? Et non se dire je ne crois pas que je le sois, comment pourrais-je moi le devenir et bla bla bla. L'esprit de la Voie nous le possédons, il suffit de regarder sincèrement en nous-mêmes, sans tricher, sans biaiser, sans regarder à côté et de porter le bébé, non de se masturber. C'est simple.

Etienne dit : « *Cette pratique, c'est avancer même si on a peur, même si on a la frousse, de telle sorte que notre vie puisse rencontrer même un petit peu l'enseignement du Bouddha, l'enseignement de la vérité.* » A ce moment notre esprit, l'esprit de tous les êtres, de tous les patriarches qui nous ont devancés, et l'esprit de toute chose ne sont plus séparés. Les questions sur l'esprit disparaissent, nous ne restons pas sur notre propre esprit, notre égoïsme disparaît, nous sommes dans notre maison et nous pouvons écrire, comme disait aussi Etienne, le mot *dai*, grand. Dogen le dit aussi : « *C'est seulement à ce moment-là que vous pourrez écrire, comprendre, étudier le mot dai.* » Alors, la transmission est partout, chacun la porte en soi, chacun fait face à la transmission future, pour les générations à venir, le bien. « *Pratiquer la Voie, dit à mon souvenir Etienne, c'est remonter ses manches à soi et non celles des autres.* » Les poissons nagent dans l'océan sans le voir c'est naturel ; nous sommes dans cette transmission, c'est naturel aussi.

Obaku est un des représentants principaux de la ligne : seulement l'esprit. Pour lui la réalité ultime était l'esprit, c'est-à-dire qu'il appelait ce qu'il ressentait comme la vérité ultime du nom de l'esprit. L'esprit n'était pas quelque chose pour lui, mais était l'indicible, comme la source de la sagesse. Chercher l'esprit avec l'esprit est une quête impossible, il essayait d'exprimer une sorte de vérité ultime, que peut-être nous ressentons nous-mêmes sans pouvoir la toucher. Il exprime en essence que nous possédons cette fontaine vivante à l'intérieur de nous-mêmes, mais nos cœurs courent après des choses extérieures et nos esprits sont occupés à tresser des distinctions comme des cheveux coupés en quatre et de rigides concepts nous servent de cocon pour notre ego.

Voici ce qu'il dit : « *Si les pratiquants du Tao ne s'éveillent pas à cet esprit fondamental, ils sont portés à créer un esprit en plus de l'esprit, de chercher Bouddha à l'extérieur d'eux-mêmes, et de rester attachés à des formes et des pratiques dans l'entretien de leur vie spirituelle. Toutes ces voies sont erronées et ne conduisent pas à un éveil suprême. L'adoration et la dévotion pour tous les Bouddhas de l'univers ne sont rien en comparaison de suivre un seul homme du Tao qui a abandonné son esprit égotique.* » Donc si nous voulons ouvrir notre esprit à une dimension plus universelle, nous devons abandonner nos concepts et nos idées restreintes, surtout celles que nous pourrions avoir sur le Chan ou le zen.

C'est à la fois simple à comprendre et subtil : d'abord abandonner son propre esprit, disons ses propres ruminations, s'ouvrir à une universalité de toutes choses sans aucune séparation entre nous-mêmes et tout ce qui nous entoure, s'ouvrir à ce qu'il appelle l'esprit. Mais celui-ci ne réside nulle part, c'est comme un univers de vacuité d'esprit, ou tout esprit particulier n'est présent qu'en termes de potentialité, non identifié, non matérialisé ni fixé sur quoi que ce soit. Alors nous pouvons, sans nous y attacher retourner au monde de l'esprit, de notre esprit qui après cette expérience est ouvert à tout.

On pourrait comparer cela avec le monde de la nourriture. La plupart des gens ne portent aucune attention au fait de se nourrir, à sa signification par rapport à être vivant et entretenir sa vie, son corps et son énergie libre. Aux Etats-Unis c'est flagrant, ils n'ont aucune conscience et s'empiffrent de trucs gras et sucrés invraisemblables jusqu'à être malades des artères, du cœur, ou du cerveau englué dans un trop de nourriture. Ils bouffent et voilà. Un jour quelqu'un jeûne pendant une période assez longue, il rentre dans le monde où il n'y a pas de nourriture. Bien sûr en réalité la nourriture existe mais pour lui elle ne réside nulle part, il vit dans le monde de la vacuité de nourriture. Et puis un jour il décide de manger un petit quelque chose, alors là il comprend vraiment ce qu'est la nourriture, car à la fois existe la réalité de ce qu'il mange, et la dimension de la vacuité de la nourriture qu'il a à l'intérieur de lui l'ayant expérimenté. Vous voyez le parallèle ?

C'est la même chose avec tout dans notre vie et avec notre esprit. Si nous restons paralysés dans notre vie et notre esprit commun, à raz les pâquerettes, nous passons notre temps d'une manière qui à la fin nous paraîtra absurde. Si nous voyons toute l'histoire de notre karma, notre univers, les créations et les extinctions, notre esprit et sommes capables de l'oublier un peu et que nous nous ouvrons à tout, à

l'esprit dirait je pense Obaku, alors nous pouvons revenir à notre vie. Nous la verrons différemment, elle sera illuminée par tout, nous vivrons éveillés à la fois à nous-mêmes et à ce qui nous entoure, libres.

Une fois quand j'étais encore jeune j'étais dans les Charentes avec mes parents. Bon à force que ma mère veuille prendre les petits chemins parce que tu comprends c'est quand même beaucoup plus joli, bien sûr on se perd avec la voiture. Mon père tirait la gueule car il avait peur de salir sa voiture de fonction de la commune de Lausanne. Bref, on finit dans la cour d'une ferme. On demande au paysan le chemin de la ville la plus proche et il nous répond qu'il ne savait pas où c'était. En fait il n'était jamais sorti de son village, c'était vers la fin des années 50, aujourd'hui cela surprend mais à cette époque dans les campagnes reculées cela n'était pas tellement inhabituel. Alors je n'ai aucune idée s'il était content ou non de sa vie mais elle était quand même très limitée en tout cas spatialement.

Pour aimer un endroit tout en se rendant compte où on vit, il faut alors connaître le non-endroit, l'universalité du monde. A ce moment le regard que l'on jette sur son village est très différent que si on n'a jamais mis les pieds dehors. Donc la véritable saveur donnée aux choses provient de cette saveur unique, parsemant la vacuité. A partir de cet esprit, tout eut se mettre en place dans notre vie à la place de rester collé dans un aspect particulier.

Comprenez alors bien la saveur de zazen, avec le corps en équilibre, la respiration tranquille, et le cerveau libre de ses pensées récurrentes habituelles. Nous nous ouvrons à la vacuité de l'esprit. Il ne s'agit pas d'y demeurer constamment comme un dévot stupide, ce qui ne conduirait qu'à un isolement stérile, mais ensuite de retourner à nos activités de chaque jour, avec cette énergie ouverte, portant en nous cet esprit libre et de pouvoir alors finalement goûter la véritable saveur du sel, de la nourriture, de l'endroit où nous vivons, et de notre esprit. C'est toujours nous-mêmes mais certains attachements ont disparus. On dit alors : voyez ce moine libre qui marche sans peur sur la terre qui l'accueille. C'est bon pour tout le monde, à ce moment les fruits peuvent se développer, donner des graines ou des noyaux, propageant cette vie éveillée partout. C'est mieux. Cet esprit est ce qu'on appelle notre nature originelle de Bouddha. *« Elle est vacante, omniprésente, silencieuse, pure ; c'est la paix glorieuse et mystérieuse et c'est tout ce qu'on peut en dire. Vous-mêmes vous devez vous y éveiller et pénétrer ses profondeurs »*, dit Obaku. Allez-y donc, pénétrez au plus profond et atteignez cette joie sans nom, l'esprit de votre vie réelle.

Je termine mes modestes essais de compréhension, avec l'aide du grand Obaku. J'ai laissé de côté les méthodes rudes d'Obaku car elles sont plus typiques de l'école Lin-chi et pas tellement du zen soto, ni fait allusion à son insistance sur l'importance des koans. Comprenez bien que j'essaie de m'enseigner moi-même, alors prenez ce qui vous intéresse ou peut vous servir dans votre propre démarche et jetez l'eau du riz mais gardez le riz si par chance vous en trouvez dans l'écumoire.

L'esprit dont parle Obaku est au-delà de tout attribut. Il ne peut être communiqué par des mots mais peut être saisi par une intuition directe. Cet esprit est proche de la vacuité qui est également inexprimable, sans odeur ni saveur particulière.

Cette vacuité intemporelle peut également être approchée par une intuition directe. Lorsque cette intuition directe se passe entre deux êtres, c'est ce qu'on appelle *I shin den shin* ou transmission d'esprit à esprit. Mais si quoi que ce soit est imprimé dans votre esprit, alors il n'y a pas de place libre et elle ne peut apparaître. C'est l'histoire du bol plein, on ne peut rien mettre dedans, donc on n'apprend rien, on ne voit rien, on reste avec son bol plein de la même chose jusqu'à ce qu'on le vide. C'est simple : zazen correspond à vider son bol, et surtout pas à acquérir quoi que ce soit.

Après Obaku vint Lin-chi. Justement comment s'est passée cette transmission d'esprit à esprit d'Obaku à Lin-chi ? Intéressant de voir ça, enfin j'espère que cela vous intéresse, au moins un peu.

Un jour lors du samu Obaku arriva lui aussi avec une houe dans ses mains. En regardant derrière lui il vit Lin-chi qui suivait avec une pioche :

- Où est ta houe, demanda-t-il.
- Quelqu'un la porte, dit Lin-chi.
- Viens ici je voudrais échanger quelques idées avec toi sur un certain sujet.

Lorsque Lin-chi fut près de lui Obaku planta sa houe dans le sol en disant : « *Cette seule chose là, personne au monde n'est capable de la manipuler ni de la soulever.* » Bien sûr, au cas où vous auriez besoin d'une explication, Il utilisait sa houe pour faire allusion à la grande fonction d'enseigner et de transmettre la lampe du Chan. Lin-chi pigea tout de suite et immédiatement arracha la houe des mains d'Obaku, et la tenant élevée dans sa main, comme Obaku y avait fait allusion, il dit : « *Comment alors est-il possible que cette chose soit tombée dans mes mains ?* » Faisant allusion de façon symbolique que cette charge se trouvait maintenant dans ses mains. En conséquence Obaku se retira dans ses quartiers du temple en disant : « *Aujourd'hui il y a déjà quelqu'un qui invite la communauté à travailler dans les champs.* » C'est-à-dire qu'il trouva Lin-chi capable d'assumer la fonction de responsable du temple et que donc il pouvait lui-même alors se retirer.

Néanmoins Lin-chi resta encore longtemps avec Obaku et ils eurent de nombreuses confrontations et luttes, comme deux boxeurs qui ne peuvent se séparer.

Tout cela eut lieu environ il y a mille cinq cents ans. D'une part tout ce qui a été dit à cette époque par ces grands maîtres qui n'avaient peur de rien, ni des autres ni d'eux-mêmes est toujours intéressant et éducatif. D'autre part et néanmoins aujourd'hui c'est nous qui sommes là, la transmission du zen c'est chacun de nous. Donc c'est à nous à prendre à notre compte ce que dit Hyakujo quand un moine lui dit : « Qui est Bouddha ? » « Qui es-tu ? » est ce qu'il lui a répondu. C'est seulement en étant vraiment vous-mêmes, pas quelqu'un d'autre, pas une copie d'Obaku, Lin-chi ou Dogen et d'autres, que vous pouvez alors vous mouvoir de façon libre dans le monde sans vous heurter à vos contradictions ou à des obstacles, ou rester englués dans les méandres de votre réflexion. Lorsque vous avez trouvé qui vous êtes réellement, vous êtes libérés de vos intérêts égoïstes, de votre ego, car vous êtes en unité avec la réalité et avec tous les êtres, avec l'esprit comme dit Obaku. Vous pouvez vous mouvoir dans le monde sans être conditionné par lui, vous pouvez inventer le zen sans copier les mots de quelqu'un d'autre, vous pouvez si vous voulez

être un ermite sans vous délecter d'une solitude égoïste. Bref, libres. Le moine est un homme libre.

Un jour un moine demanda à son maître : « *Maître comment puis-je éviter le désastre ?* » et le maître lui répondit : « *Le désastre n'existe pas.* ».

Lin-Chi

Lin-Chi fut le successeur d'Obaku et certainement l'un des plus grands maîtres de l'histoire du Chan et du Zen. Lin-Chi : « *Pratiquants de la Voie, ne croyez pas que ce voyage vers la réalisation de l'éveil prenne un nombre de kalpas pour s'accomplir, ceci n'a aucun sens. L'école du Chan ne voit pas les choses de cette façon-là. Ce qui compte est le moment présent ; il n'y a rien qui demande beaucoup de temps. Savez-vous ce que vous cherchez ? Cela est vibrant de vie, et pourtant cela n'a aucune racine ni souche. Vous ne pouvez le rassembler et ne pouvez l'éparpiller au vent. Plus vous le cherchez, plus il s'éloigne. Mais ne le cherchez pas et il apparaît droit devant vos yeux, son murmure miraculeux est toujours dans vos oreilles. Mais si vous n'avez pas la foi, vous passerez des centaines d'années dans un travail inutile. »*

On pense souvent qu'il nous faudrait toute la vie pour nous libérer de notre karma et même plus, et pourtant chacun sait que dans la vie les découvertes sont immédiates. Tout à coup dans l'instant découvrir un air nouveau en soi-même, mais comprendre les traces de ce qu'on appelle notre karma prend des années.

Qu'est-ce qui compte ? Les années ou les instants ? La durée n'a guère à voir avec tout cela, beaucoup laissent passer des années en vain sans accumuler un grain de sagesse. Une fois un moine m'avait dit : « Tu sais je suis un vieux moine. » Et alors je m'étais dit : qu'est-ce qu'il veut vraiment dire ? Qu'il est bien ? Polir une tuile pendant des années n'en fera pas un miroir, mais rester idiot non plus. Ce qu'il faut comprendre est qu'il ne sert à rien de polir une tuile dans le but d'en faire un miroir, et qu'il ne sert à rien de pratiquer zazen dans le but de réaliser l'éveil. Evidemment c'est décevant pour ceux qui cherchent quelque chose.

Changer sa façon de voir sa vie n'est d'un côté pas forcément évident mais parallèlement cela ne prend que quelques secondes. Et quand sont ces quelques secondes ? Y a-t-il un moment privilégié ? Lorsque c'est maintenant, les kalpas passés n'ont plus d'importance, mais si vous vous accrochez pendant des kalpas alors maintenant ne peut exister.

Le Chan met beaucoup d'importance sur l'instantanéité. Dans le zen soto aussi, directement zazen, ne pas attendre. Lorsque vous mangez la première cuillerée de guen-mai, tout le temps de la préparation disparaît, n'existe pas, il n'y a que le goût de la soupe. Au moment où vous êtes envahis de joie, les kalpas de difficultés sont évanouis. Si vous lisez des kilos de sutras et que tout à coup une phrase vous touche, le reste n'existe plus. Mais si vous ne lisez pas, alors vous ne trouverez pas cette phrase qui jaillit dans l'instant. Dans notre esprit, notre vie n'est pas vraiment faite de durée, mais d'instant.

Lorsqu'on dit que l'éveil est dans l'instant, oui, il est aussi dans un autre instant. La durée qui les sépare a-t-elle tellement d'importance. Dans tout ce que l'on fait on a une notion d'apprentissage, les choses viennent parce qu'on les apprend petit à petit, les mathématiques, l'orthographe, les langues, le comportement mais les éclairs d'éveil sont immédiats, les prises de conscience aussi. On ne peut pas dire que l'éveil s'apprend ; on ne peut pas dire non plus qu'il ne s'apprend pas, mais quand il

surgit, alors quelle importance ? Le tout est de garder l'esprit libre, ouvert à ce qui se passe.

Un jour Lin-Chi était en train de planter des arbres avec Obaku, lorsque ce dernier lui demanda :

- Pourquoi devrions-nous planter tellement d'arbres dans ces montagnes ?
- En premier lieu pour les générations futures, ils peuvent être regardés comme l'histoire des jours anciens. En deuxième, ces arbres participent à favoriser le paysage de ce monastère.

Alors quand il eut dit ça, il prit sa bêche et frappa le sol trois fois, probable allusion aux trois coups portés sur le bol d'Eno. Dogen dit : pratiquer zazen pour les générations futures, Lin-Chi lui ajouta : et cela améliore la beauté du paysage du monastère, car les arbres vont grandir comme le zen au cours des générations auxquelles il a été transmis. Obaku dit alors à Lin-Chi :

- La tradition de notre famille fleurira dans ta descendance.

Qu'est-ce que veulent dire les générations futures ? Celles qui connaîtront zazen, bien sûr, mais il s'agit de toutes les générations futures, pas seulement la sangha zen ou telle branche du bouddhisme tibétain, mais de toutes. Si un homme est suspendu en haut d'un arbre à une corde, un corbeau lui crotte dessus, de plus un rat des champs monté sur l'arbre grignote la corde alors qu'un tigre affamé attend le gars au bas de l'arbre pour le manger, comment se sortir de cette situation ? A mon avis c'est trop tard. Pourquoi le gars s'est suspendu à une corde, qu'est-ce qui a attiré le corbeau et le tigre, d'où vient le rat et pourquoi a-t-il eu l'idée de grimper sur cet arbre et de ronger cette corde. C'est souvent comme les êtres humains. Plus de spiritualité, de conscience dans ce qu'ils font, d'ouverture à leur monde, leur éviterait de se retrouver suspendu à une corde avec un tigre affamé en train de leur lécher les pieds. Ce qu'il est possible de faire pour les générations futures passe par beaucoup de voies, celles de la conscience spirituelle. Zazen par exemple en est une. Ce n'est pas la seule mais c'en est une, dans un monde qui risque de ne plus en avoir. Et aussi modestement cela rend le paysage du monastère plus joyeux, plus présent, les gens sont contents de se promener dans ce jardin. Comme pratiquer zazen le matin, manger la guen-mai ensemble que quelqu'un a préparé pour tous, pose la journée, une journée bien commencée, qui part d'un bon pied, c'est beaucoup de chance. Et les arbres grandiront, fleuriront, donneront des fruits et des graines, comme la nature des choses.

« *Pourquoi planter ces arbres ?* » demande Obaku. On peut dire pour rien, dans la mesure où ce rien est la naissance de tout. A quoi sert d'avoir des arbres, on pourrait n'avoir que des immeubles, des routes et du béton, mais à la fin de quoi vivraient les gens, pourquoi resteraient-ils en vie ? Pourquoi vent-on des fleurs au marché que les gens achètent ? A quoi ça sert ? On peut dire à rien, sinon à la joie, à se rapprocher d'une douceur de l'esprit, de comprendre des actes sans but, juste sur le moment. On voit rarement un jardin où ne sont plantées que des patates, il y a aussi des choses qui ne servent strictement à rien mais qui donnent la saveur du reste. C'est un peu comme la saveur du Zen, la conscience de notre être, à la fin à nouveau personne ne peut vivre véritablement sans cela. Il faut aussi les patates, se coltiner la

vie de tous les jours, mais le goût des patates est un peu différent avec des fleurs. Chacun a sa vie, le goût de la vie vient du coeur, de notre être, aussi soyez joyeux de pratiquer zazen, qui est le goût de votre vie.

Au milieu du camp d'été, de la chaleur, en Espagne, tout à coup le distributeur de boissons est rempli. Une orangeade bien froide, avec les petites bulles, c'est autre chose, merveilleux, comme si on goûtait pour la première fois. Avec zazen, chaque jour peut devenir ainsi, sans être par ailleurs égoïste, vous pouvez tout faire, mais cela a un goût différent, le goût de la pratique du don, de la conscience de ce que l'on fait, de la réalité et non plus d'un temps absurde qui s'écoule. C'est mieux, non ? On est plus disponible pour chacun. On pratique pour tout cela, pour rien, pour nous-mêmes dans le meilleur sens du terme, pour la spiritualité de tous, pour augmenter le bien en nous-mêmes et autour de nous. En plus corps-esprit, c'est à dire notre totalité, pas seulement une partie, corps ou esprit, mais tout ce que nous sommes, rassemblés, d'un coup.

« Une fois qu'il est éveillé à l'homme véritable qui est à l'intérieur de lui, il rejoint son véritable lui-même et devient libre », dit Lin-Chi. Libéré avec tout ce qui a fait sa liberté, de sa naissance à maintenant. L'envie de l'amour apparaît, à sa portée, si familier. Voilà pourquoi le Bouddha sourit.

Lin-Chi dit :

« Vous qui suivez le Tao, écoutez ! C'est pour poursuivre la vérité que nous avons quitté notre maison. Prenez par exemple ce moine de la montagne (c'est lui). Au début je concentrais mon attention sur les strictes disciplines de l'école Vinaya ; j'étais également un étudiant sincère des sutras et des textes, espérant y trouver la vérité. C'est seulement plus tard qu'il m'est arrivé de réaliser que toutes ces règles, ces cérémonies et ces bouquins n'étaient rien d'autre que des expédients pour sauver le monde comme le sont les ordonnances médicales pour soigner les malades. En conséquence je les ai abandonnés une fois pour toutes et me suis uniquement donné à la quête directe de la vérité et à la poursuite du Chan. Par la suite je fus suffisamment béni par la fortune pour rencontrer un grand maître éveillé. Alors seulement l'œil du Tao s'est ouvert en moi et je pus reconnaître ce qu'avaient atteint les vieux et sages moines du monde, et je puis facilement discerner le faux de l'authentique.

Mais personne n'est né sage et plein de compréhension : tout le monde doit passer à travers une étude sérieuse et une expérience personnelle, doit être sujet à des exercices sévères et de nombreuses expériences, avant qu'il puisse espérer atteindre un jour un éveil sincère à l'intérieur de son cœur. Vous qui suivez le Tao ! Si vous désirez d'une façon quelconque atteindre une compréhension réelle et véritable, la chose la plus importante est de ne pas être trompé par les autres. Si vous rencontrez qui que ce soit qui vous trouble la vision, débarrassez-vous de lui. Si vous rencontrez un Bouddha, tuez le Bouddha, si vous rencontrez un patriarche, un arhat, tuez-le. Même chose pour votre père et votre mère, vos amis et vos parents. Seulement de cette façon pourrez-vous atteindre votre ultime libération. Alors vous ne serez attachés à rien, totalement indépendants et libres, totalement vous-même. »

Le moins que l'on puisse dire est que Lin-Chi avait un langage et une personnalité impressionnants et qu'il exprimait sa pensée d'une manière extrêmement

forte. La preuve fut qu'il eut une lignée immense jusqu'à aujourd'hui, par l'énergie et la perspicacité qu'il lui donna au départ.

Vous serez alors totalement vous-mêmes et non une enveloppe contenant les conditions, les opinions, les volontés et les pensées des autres, comme une outre contenant un breuvage inconnu et non votre propre vin et votre propre sang. Cela, n'est pas éloigné de l'enseignement d'Eno qui disait que le plus important était d'entrer en contact et de connaître intimement sa propre nature, mais le tout exprimé à vari dire avec moins de silence et de calme intérieur, mais aussi plus de punch, ce qui caractérisera cette lignée Lin-Chi, cris, gueulées, rudes zazen, renvoi du temple avec coups et injures, au contraire de l'assise silencieuse du zen soto. Mais l'esprit du départ est le même, seules les modalités changent. Enfin soyez quand même heureux d'avoir été choisis par la Voie du zen soto.

L'enseignement de Lin-Chi est semblable à un vaste jardin où de nombreuses fleurs poussent. Il dit donc : « *C'est pour poursuivre la vérité que nous avons quitté notre maison.* » Beaucoup de gens croient qu'ils peuvent chasser cette vérité en restant tranquilles chez eux. C'est croire attraper un poisson vivant en pêchant dans sa baignoire.

Une parenthèse. Comme l'histoire d'un homme qui va pêcher sur la glace. Il monte sa tente, il a sa grosse vis pour faire un trou, son tabouret, son thermos de café et sa tartine de Cenovis TM (c'est donc un Suisse). Il s'installe et commence à pêcher et tout à coup il entend une voix venant de nulle part qui lui dit : « *Il n'y a pas de poissons ici.* » Interloqué il s'arrête, se demande si c'est Dieu qui lui parle et puis tant pis il continue à pêcher. La voix reprend : « *Il n'y a pas de poissons ici.* » Merde se dit-il, comment cette voix sait-elle qu'il n'y a pas de poissons ici et il continue. C'est à cet instant qu'il entend à nouveau la voix qui dit : « *Il n'y a pas de poissons ici. Ici le directeur de la patinoire, il n'y a pas de poissons ici.* »

Pour poursuivre la vérité il faut sortir de ses habitudes, de son monde, du monde créé pour nous par les autres. Aucun explorateur n'a découvert des contrées nouvelles sans d'abord perdre de vue les rivages connus de son pays natal. Il faut quitter notre maison, notre façon univoque de voir les choses. Ceci symboliquement mais aussi en pratique. Il faut même, et surtout, abandonner les idées que vous pourriez avoir sur le zen, les illusions que vous entretenez sur ce qu'est le vrai zen, tant qu'il vous en restera une vous resterez prisonniers en esprit de conventions ou vous resterez plein des idées des autres.

Trouver son indépendance d'esprit. Pour cela il faut d'abord vider son bol de façon à pouvoir y mettre votre propre vérité, inconditionnelle, intuitive et inébranlable. Cela n'a rien à voir avec une rigidité quelconque, ni avec un fondamentalisme protecteur, mais une vérité dynamique, adaptée à la vie, souple et légère. Car si vous quittez votre maison pour construire votre propre prison un peu plus loin, cela n'a aucun sens. Ne vous enfermez même pas dans le zen, comme beaucoup crient à tort et à travers qu'il faut le faire, tels de bons élèves qui apprennent par cœur leurs leçons mais qui sont incapables de créer de la poésie.

Alors libres vous claquez la porte de votre ancienne maison et partez libres sur le chemin de votre vérité, prenant en mains votre vie, vous commencez à penser

réellement par vous-mêmes. Quitter sa maison, oui, mais pour de larges espaces, une dimension sans murs, sans clé, sans serrure, une liberté non pas égoïste, ce qui serait à nouveau une forme de prison, mais une liberté transparente, comme ce moine de la montagne. Dites alors : je suis parti sur le chemin de ma propre vie, celui de ma vérité, avec tout ce qui m'entoure. Un moine sans bagages à traîner derrière lui marchant librement sur la grande terre qui l'accueille.

Lin-Chi dit également : « *Au début je concentrais mon attention sur les strictes disciplines, j'étais un étudiant sincère des sutras et des textes, espérant y trouver la vérité.* » Il ne faudrait pas croire qu'il ne faut pas lire quelques textes. C'est un peu comme tous les livres, si vous ne les lisez pas impossible de savoir ce qu'il y a dedans, mais quand vous les avez lus ils n'ont plus guère d'intérêt pour vous. Etre un étudiant sincère lorsqu'on ne connaît pas les choses est certainement absolument nécessaire, il ne s'agirait pas de négliger cet aspect de l'étude continue. Pourquoi dire cela, qui paraît évident ?

Parce que beaucoup de gens pensent qu'il s'agit uniquement de faire zazen et que ça suffit, que lire des sutras ne serait qu'être un intellectuel et donc à côté de la plaque de la pratique. Erreur évidente. Pratique de zazen, zen, ne doit pas rimer avec inculte, surtout aujourd'hui où le monde de la connaissance a beaucoup évolué. Au temps de Fuyo Dokai il pouvait dire : je suis sauvage, je ne descend pas de ma montagne, je partage mon riz en 365 jours et démerdez-vous, si ça ne vous plaît pas partez ailleurs, je ne répondrai à aucune invitation. Ils étaient tous là, le même nombre de moines dans son monastère mais aujourd'hui dans les dojos il vaut mieux mettre un peu plus de riz s'il y a beaucoup de monde et un peu moins quand on est moins nombreux. Fuyo Dokai semblait être un adepte du plan quinquennal. Aujourd'hui les problèmes du monde ont changé. Etudier sincèrement des sutras ou des écrits est une recherche humble de comprendre ce qui peut l'être. Penser que lire est stupide est une attitude bouchée à mon point de vue.

Seulement la différence est qu'il ne faut pas commencer à croire qu'on va trouver la vérité dans ces textes. Premièrement même si on y trouvait une vérité, cela serait celle de quelqu'un d'autre. « *Ne gobez pas les œufs pondus par une autre poule. Ne mangez pas de la viande prédigérée par quelqu'un d'autre* », dit Lin-Chi. Après près de trente ans de pratique, je ne me préoccupe plus tellement de l'éveil, je ne le cherche pas, savoir ou non ce que ça veut dire ne m'intéresse plus, je le sais intérieurement. Souvent tout ce qui est dit sur l'éveil me paraît être pour les petits enfants. « *En avant la musique, en arrière les petits enfants* », disait mon oncle. Mais longtemps j'ai pensé que cela devait signifier quelque chose que je ne connaissais pas et j'ai lu ce que les autres en pensaient. Mais si dès le départ vous pensez que l'éveil est absurde, vous ne le pratiquerez même pas. A la fin la vérité ne se trouve pas dans les mots, et l'idée même d'une vérité exprimable n'a plus d'importance.

Bien sûr on peut tourner autour avec des explications, essayer de sensibiliser, mais c'est toujours tourner autour du pot, comme quelqu'un qui ferait constamment le tour de la piscine en pensant qu'en étudiant l'eau, il en connaîtra la véritable sensation sur son corps. Sauter dans l'eau, la vérité immédiate. Mais aussi pour sauter dans la piscine, encore faut-il savoir où elle est, et donc l'étude peut représenter des moyens

d'approche. Quand vous nagez, ces études passées n'ont plus de significations particulières, elles ne font pas partie de la vie de l'instant présent. L'image d'un homme ou d'une femme désirable n'est pas la même chose que de le tenir ou de la tenir dans ses bras, corps à corps.

Après, entendez bien après, ces années d'études, Lin-Chi avait suffisamment emmagasiné et a réalisé que rien de tout cela n'allait lui dévoiler la vérité qu'il recherchait. Dans tout le processus d'apprentissage en fait on accumule moins qu'on se débarrasse de tout ce que l'on croyait au départ. Ce débarrasser de tout ce qu'on avait envie de savoir, pour enfin s'ouvrir à notre propre être, notre propre existence, le monde, ce qui vit et ce qui est vécu. A partir de l'expérience du vécu, on peut tirer des milliards de sutras mais cela sera toujours expliquer ce qu'est la neige, plutôt que de faire une bataille de boules de neige.

Au cours de l'étude, le zen, la grande idée préconçue que nous avons du zen s'estompe petit à petit. La grande sagesse, l'éveil incomparable est chaque matin, toutes ces choses sont dans chaque action, chaque fleur, caillou, rayon de soleil, pluie, contact avec d'autres, bons ou mauvais, car tout ce qui est dans les textes n'a aucune saveur comparée à celle de la vie. Tout ce qu'on pensait être spécial devient juste un moment de la vie.

Quand Lin-Chi dit trouver la vérité, il ne dit pas ce qu'elle est. Si vous dites : je veux trouver le bonheur, pour certains une famille, une compagne, un compagnon, une maison, un boulot tranquille qui paie bien, enfin toutes ces choses que les gens prennent pour le bonheur ultime, quand ils les ont qu'en font-ils ? Le gros avantage avec la vérité est qu'on ne la trouve que dans l'instant. Heureusement d'ailleurs sinon elle aurait un goût de réchauffé. Alors le Chan, le Zen, également, on ne peut rien y trouver de fixe, il n'y a aucune vérité fixe, aucun éveil fixe, pas d'illumination qui illumine tout le temps, tout cela est illusoire. Tout fluctue, la vérité est intérieure, elle change avec nous-mêmes. Rien de tout cela ne peut être figé dans des textes, des règles, par des caractères d'encre noire. Mais cela ne veut pas dire que ce n'est pas intéressant, mais ne croyez pas trouver la vérité en dehors de votre propre vie. Facile à comprendre d'ailleurs. « *Attrapez-le vivant !* » criait Lin-Chi à ses disciples en leur courant après.

Lin-Chi continue : « *Seulement plus tard je suis venu à réaliser que toutes ces règles, cérémonies et bouquins ne sont rien d'autre que des expédients pour sauver le monde comme les prescriptions médicales le sont pour soigner les malades.* »

Tout l'enseignement de Bouddha fut un enseignement salvifique, c'est à dire destiné à aider les gens à sortir de leur emprisonnement, une médecine pour qu'ils voient plus clairs sur eux-mêmes et sur leur vie. Si vous êtes malades et que vous preniez la médecine qu'il vous faut, qu'elle vous guérisse – cela peut prendre longtemps -, lorsque ça va mieux, que la maladie a disparu, vous ne continuez pas à prendre les mêmes médicaments, ils ont fait leurs effets. En cela Lin-Chi ne critique absolument pas la pratique continue, qui est réelle.

Sur la voie de la libération même chose. Prenez par exemple un prisonnier qui s'échappe par le mur de sa prison avec une corde, que fait-il de la corde ? Il la laisse là, aucun intérêt à ce qu'il l'a trimbale avec lui pendant le reste de sa vie. Ainsi les

expédients salvifiques sont très bien, les règles pour ceux qui ont besoin d'être cadrés, les cérémonies pour ceux qui aiment le sacré, les décorations, les livres pour ceux qui voudraient trouver ce qu'ils cherchent, mais à la fin plus d'expédients, il ne reste que l'immédiat.

Peut-être me direz-vous : qu'est-ce que ça veut dire « à la fin » ? C'est quand la fin ? La fin d'un film c'est évident mais dans la vie des transformations c'est plus difficile à voir, oui, mais ça se passe de toutes façons. Et le jour où la transformation est passée, une autre dimension est là, avec d'autres questions, et ainsi de suite, c'est l'anneau de la Voie. Lorsqu'il s'envole le papillon laisse la peau de la chrysalide derrière lui. Alors pourquoi les êtres humains devraient trimbalier leurs illusions passées au lieu de passer carrément à autre chose ?

Ainsi Bouddha pour encourager ses semblables parla du chemin de la cessation de la souffrance. Pour les encourager, pour qu'ils réalisent qu'ils peuvent tendre à un monde dans lequel ils seraient plus heureux. Et c'est bien, faites plutôt ceci et cela et ça ira mieux, c'est ce que croient les gens, ils pensent même des fois à un nirvana autre, où la souffrance telle quelle n'existerait pas. Mais qui peut quitter le samsara ? Personne, alors comment faire ? Quoi faire ? Trouver le nirvana à l'intérieur du samsara, contempler la victoire et la défaite. Quand on est malade il est normal de prendre quelques médicaments, et pour sauver le monde utiliser des expédients c'est bien, mais aussi s'ouvrir à la conscience de savoir que ce sont des médicaments, des expédients, et qu'à la fin la vérité est en nous-mêmes.

Si vous prenez par exemple les distractions. C'est chouette aussi les distractions, jouer, oublier, encore ne faut-il pas commencer à croire que le véritable bonheur, la satisfaction et la paix intérieure se trouvent là. Ne pas confondre le doigt qui montre la lune et la lune elle-même. Alors il y a quand même un chemin. Ce n'est pas un chemin dans lequel on saura vraiment plus, on comprendra plus, peut-être oui, mais c'est surtout un chemin où l'on réalise que tout cela n'est pas notre vérité ultime, un chemin où l'on abandonne tous ces phénomènes et ces illusions que l'on prenait pour un début de vérité à venir. Que chacun arrive à avoir une vue claire de ce qu'il appelle la Voie est une bonne libération.

Bouddha parle du chemin. Il dit : si vous voulez vous pouvez prendre ce chemin, mais il ne dit pas où vous allez arriver. D'ailleurs, où vous risquez d'arriver n'est guère important en soi, car il ne s'agit pas d'arriver quelque part, mais de marcher. Si vous faites une promenade, vous marchez, vous voyez du paysage et finalement vous retournez à votre point de départ. Il n'y a pas de but, d'objectif, à atteindre vu que vous allez vous retrouver au même endroit, mais c'est la promenade. Arrivés au même endroit vous n'êtes plus le même, la promenade fait partie de vous, une nouvelle ouverture vers la nature fait partie de vous. Ce n'est pas la même chose que de rester sur place. Alors chaque instant de la promenade est chouette. Même si vous voulez monter sur une montagne vous finirez par en redescendre et vous retrouver au même point dans la vallée, mais différents. Différents à chaque fois. Voir cela comme ça est un peu différent que l'instinct de dominer un sommet, avec le but d'arriver tout en haut, et seulement ce but, alors la descente n'a aucune importance.

Dans le zen, la descente c'est la compassion, pourriez-vous dire qu'elle n'a aucune importance ?

On retrouve ce que disait Etienne : « Le zen c'est la vie. » En fait on dirait oui, il faut de grands buts, pour l'énergie, pour l'enthousiasme, pour y aller, donner son temps, mais à la fin il faut aussi les abandonner, ou les garder sans qu'ils soient vraiment des buts. Si vous n'avez aucun but, difficile de faire quoi que ce soit, mais si vous restez fixés sur un but vous débouchez à nouveau sur le monde de la souffrance. Il faut à la fois avoir de grands buts tout en les abandonnant. Vous voyez ce que je veux dire ? Aussi ne vous attachez pas aux règles, aux cérémonies, aux bouquins, mais que cela ne vous empêche pas de les pratiquer avec plaisir, comme un jeu. Si vous vous lancez dans un voyage, jouissez du voyage et ne vous polarisez pas sur où vous allez arriver, sinon vous passez à côté de tous les instants de vie que procure le voyage.

Si vous aimez un verre de vin, ne passez pas votre temps à vous demander combien il y a d'eau dans le verre, et combien d'alcool, sinon vous n'en sentirez pas le goût. Par exemple aussi si vous passez un bon moment avec un homme ou une femme, ne passez pas votre temps à vous demander si la relation va durer longtemps, si c'est l'homme ou la femme qu'il vous faut, si il ou elle va tenir la durée, si vous êtes amoureux ou amoureuse, si c'est le grand amour ou non, sinon à nouveau vous allez passer à côté de ce bon moment de la vie. Qui en fait est très courte.

Voilà il faut être conscients de ce qui arrive au moment où ça vient. Ne pas confondre un médicament avec être en bonne santé, ne pas prendre les cérémonies pour le vrai zen vivant. Le vrai zen vivant c'est vous. Il n'y a aucun zen en dehors des êtres. Alors la vie avec le zen est la vie, il n'y a rien de caché quelque part. A partir de là vous pouvez discerner, sans les influences des autres, la vérité inexprimable, tout en continuant à jouer, car cela vous donnera de l'intérêt, de l'amusement, dans cette vérité. Vous serez alors vous-mêmes, dit Lin-Chi, votre véritable nature, dit Eno, c'est l'enseignement de soi-même à soi-même, le soi qui devient le Soi, dit Etienne.

La suite de Lin-Chi :

« Par la suite je me suis uniquement donné à la poursuite directe de la vérité et à la poursuite du Chan. » Ceci est bien la ligne du zen rinzai, la vérité directe. Etudier le Chan dans les livres bien sûr n'est pas direct, car ils sont faits de l'expérience d'une autre personne, de la vie d'une autre personne. La poursuite directe du Chan ne peut être la poursuite d'un auteur, ou d'une personne qui dit connaître le Chan, il s'agit d'expérimenter soi-même, à partir de tous les phénomènes que nous traversons, les bons, les pénibles.

Mais peut-on vraiment savoir ce qu'est la poursuite directe de la vérité ? Alors qu'on voit surtout la vérité filtrée par notre esprit. D'où la réponse : « Qu'est ce que le Chan ? » « Le cyprès dans la cour. » Soit l'instant présent, ce qu'il y a autour de nous et non l'interprétation que l'on peut en faire. Regarder sans mettre un écran entre le monde et nous-mêmes, nous voir vraiment, voir qui nous sommes réellement et non ce que nous voudrions être, ce que nous pensons que nous devrions être. Par exemple après ma vie où j'ai essayé d'harmoniser comme je pouvais en moi le zen, le travail au CERN, je me retrouve à la retraite. Quelle est vraiment ma vérité, où se trouve-t-

elle ? Elle ne se trouve pas à l'extérieur mais avec l'extérieur. A la place de voir toutes ces choses et me demander où je me trouve, me dire d'abord : je suis un être humain, avec l'extérieur.

D'une certaine façon, la vérité directe nous l'avons toujours sur le moment, même avant d'en prendre totalement conscience, elle est là, qu'y a-t-il à imaginer ?

Un jour une femme mariée monta au grenier et remarqua un coffre. Du coup elle l'ouvrit et comme l'intérieur du coffre était couvert par un miroir, elle redescendit les escaliers pour hurler à son mari : tu caches une autre femme dans cette maison, je l'ai vue dans le coffre au grenier. Malgré ses démentis, elle continua à le houspiller si bien qu'il monta également au grenier, ouvrit le coffre et se mit à crier : c'est toi qui cache un homme dans cette maison. Ne pouvant comprendre la situation, ils demandèrent à une nonne bouddhiste d'aller regarder dans le coffre et de leur dire à la fin qui était dans ce coffre. La nonne monta et en redescendant leur dit : c'est simple, dans le coffre il y a une nonne.

Souvent nous ne reconnaissons plus notre vrai visage, il ballote suivant les circonstances comme une bouteille à la mer. La vérité directe est de se voir soi-même, pas seulement son ego, mais ce que nous sommes au sein du monde, de l'humanité, de la continuation, notre place. Ce n'est pas si facile à trouver. Ne pas se mentir, abandonner l'envie de s'échapper du moment présent dans l'imaginaire, l'avenir, accepter que la vie ne s'arrête jamais et que rares sont les instants où nous sommes vraiment tranquilles, même pour ceux qui désirent l'être.

Lin-Chi criait à ses moines : Attrapez-le vivant ! Mais quoi ? Juste attrapez-le vivant. Ou aussi lorsqu'un moine ouvrait la porte pour le voir, il lui envoyait : qu'est-ce que c'est ? Le jeune moine ouvrait la bouche sans rien dire, parce qu'il cherchait quelque chose d'intelligent à dire à la place de dire par exemple : c'est la porte ouverte, ou bien j'entre, ou laissez-moi passer. Il s'agit d'avoir une emprise directe sur sa vie à la place de se demander ce qu'elle est.

Les koans sont destinés à finalement répondre directement, que cela jaillisse. Dans le silence du zen soto, de l'observation du corps et de l'esprit et l'abandon du corps et de l'esprit, juste être normal, hishiryo. Cette connaissance intuitive de notre intégralité est également directe, alors respirez calmement, ne poursuivez pas votre imagination, laissez faire votre corps et votre esprit, ils se calment d'eux-mêmes, le cerveau se repose de tous ses embouteillages, comme un évier bouché qui tout à coup se débouche et l'eau qui coule à nouveau sans obstacles. Notre être respire enfin, à sa place, rien ne lui manque.

Si nous arrêtons de poursuivre de fausses vérités, d'entretenir nos illusions, alors cette vérité immédiate peut apparaître. Il ne s'agit pas tellement de chercher quelque chose en plus, une vérité en plus, mais abandonner un peu les nôtres, celles qui remplissent notre esprit. Alors le bol vidé, il y a la place pour que la vérité puisse s'installer d'elle-même. Tout cela est simple mais n'est pas évident à pratiquer.

« Par la suite, dit Lin-Chi, je fus suffisamment béni par la fortune pour rencontrer un grand maître éveillé. »

Pour quelqu'un au tempérament plutôt anarchiste, cette phrase peut faire rigoler. Chacun de nous, s'il entrevoit son esprit dans sa totalité, peut à la fois être

attiré par Bouddha, par son maître intérieur, et reconnaître avec grande joie un moine qui lui touche le cœur instantanément, tout en n'abandonnant pas sa devise libertaire ni Dieu, ni Maître. A cet instant l'amour pour un maître peut être réel, car il n'est aucunement de l'attachement. Et « ni Dieu » prend une connotation sans image, alors qu'une foi profonde nous anime. Ainsi reste le rapprochement du cœur et de l'esprit, la complicité, les termes de Maître ou « ni Maître » disparaissent au profit de la réalité de l'approche vivante. Alors même dans cette phrase de Lin-Chi ne vous attachez pas aux mots. Voilà une partie du problème quand on dit maître : quelle est la contrepartie, esclave, soumis, disciple ou amour ? Essayons de comprendre.

D'abord il s'agit de la maîtrise de soi-même et non d'être maître de quelqu'un d'autre. Qui pourrait d'ailleurs sincèrement croire le contraire, dans une Voie spirituelle qui conduit à l'épanouissement de soi-même, à la liberté intérieure, les deux profitable à tous. Donc Lin-Chi a eu la chance de rencontrer un être qui était maître de sa vie, qui voyait le monde et lui-même avec les yeux ouverts, donc éveillé. Il a été impressionné par un maître bien dans sa peau, dans ses bottes, avec de l'énergie, de l'amour, de la magnanimité et de la joie de vivre. Car personne n'est attiré par une personnalité inexistante, sans énergie et rébarbative. L'homme lui a plu, l'homme de la Voie, en accord avec la Voie et sa vie. Qui ne serait pas attiré par un tel être ? Celui-ci personnalisait la Voie en lui-même si bien que Lin-Chi fut attiré par la Voie car elle passait par cet homme. C'est ce qui s'est passé pour moi avec Etienne. La Voie des Bouddhas s'actualise toujours à travers un être humain.

Il faut donc voir les deux, la Voie à travers l'homme, et l'homme qui manifeste la Voie. Les deux sont inséparables. Il ne s'agit pas de s'attacher seulement au côté de l'homme. Je trouve qu'il y a une différence d'esprit entre dire : c'est mon maître, je suis mon maître et lui seul, et dire je l'aime beaucoup car à travers lui je vois ma foi dans la Voie spirituelle et celle-ci est mélangée à lui. S'il disparaît, je garderai cette foi qui m'appartient et que je partageais avec lui. Pas d'attachement mais de l'amour. Si l'amour devient de l'attachement : « Oh ! Je ne peux pas vivre sans toi ! » C'est débile. Je t'aime maintenant et c'est ça qui compte, si tu disparais je vivrai toujours mais autrement. Si vous vous attachez à la personnalité seule d'un moine que vous trouvez éveillé, que ferez-vous le jour où il disparaîtra ? Si vous voyez en lui votre propre détermination, alors vous continuerez à la fois pour toute l'humanité et pour l'amour que vous avez de lui. Grandes vies, petites vies, tout cela est mélangé, Bouddha, ami, être humain aussi.

On dit aussi : pour s'ouvrir à la Voie du zen, il faut un maître. A vrai dire rares sont les femmes qui accouchent toutes seules. Il y en a mais peu. La plupart sont aidées soit par une sage-femme ou par un médecin accoucheur. Ce n'est pas lui qui a nourri le bébé à l'intérieur, ou qui pousse pour le faire sortir, il le tire juste un peu en faisant attention que la tête passe, il dégage les épaules, et voilà le voilà et il gueule, je suis vivant, libre, sorti. Le maître a un peu le rôle de l'accoucheur, il ne fait pas grand chose, peut-être même rien. Mais sinon, cela risque de coincer, le bébé peut s'étouffer s'il ne sort pas quand il doit sortir. Comme un œuf, le petit oiseau veut sortir et tape sur la coquille. Le père ou la mère tape aussi à l'extérieur sur la coquille, non pas pour que ce soit plus facile, car il doit sortir de lui-même, mais pour éviter

qu'il ne s'étrangle à l'intérieur. Voilà, et quand l'oiseau est sorti, sa coquille ne lui sert plus à rien, elle reste là, inutile. Seul Calimero, que les enfants justement aiment bien, trimbale encore un morceau de sa coquille sur la tête. Débarrassez-vous en, elle est inutile.

Donc Lin-Chi est touché par un moine, qu'il a appelé maître, qui a rendu réel ce qu'il avait lui-même à l'intérieur. Une forme de certification. C'est la même chose avec les ordinations, certification, ce que tu veux être, ce que tu es, est la vie : «Ok, je suis entré dans la chambre des merveilles, viens, entre avec moi. On en a la clé, c'est la même. La mienne, je l'ai utilisée il y a longtemps, pour moi cette porte n'a pas de secrets. Du moment que tu la franchis elle n'en n'a plus pour toi non plus. Ne crains rien. »

La maîtrise vient de vous-même, qui d'autre que vous pourrait maîtriser votre vie, n'utilisez pas qui que ce soit comme bouée de sauvetage mais nagez par vous-même. En principe un maître sait nager et donc nager c'est possible. Le problème, le faux problème, est que les gens croient qu'ils ne savent pas des choses et que seul le maître le sait. Lui connaît sa propre vie, il n'a plus besoin de quelqu'un d'autre pour la connaître, alors suivez ça si vous avez envie de suivre quelque chose, faites-le avec attention, détermination et clairvoyance.

Lin-Chi ajoute :

« Alors l'œil du Tao s'est ouvert en moi et je pus reconnaître ce qu'avaient atteint les anciens et les sages moines du monde, et je pus finalement discerner le faux de l'authentique. »

Si vous faites l'expérience de lire un texte de Dogen par exemple au tout début de votre pratique de zazen et que vous le relisiez dix ans plus tard, l'éclairage pour vous en sera différent. Ce n'est pas que vous y apprendrez plus de choses, mais vous verrez alors que ce que vous pensez profondément est partagé par quelqu'un qui dans son temps a vécu dans la Voie spirituelle toute sa vie. C'est d'un grand réconfort, une forme de certification qui vous permet de vérifier votre esprit. Ah ! Finalement je ne suis pas tout seul à penser comme ça ! Ca fait du bien. Comme une main tendue à travers les siècles.

Parallèlement ne croyez pas non plus que les anciens aient atteint le fin du fin, une découverte finale, le terminus du chemin. Ils ont écrit ce que leur vie leur avait appris, eux-mêmes piochant des fois dans d'autres pensées, le tout mûrissant en eux comme un bon vin qui s'améliore tranquillement dans son tonneau. Faire partie d'une lignée spirituelle est réconfortant.

Une fois je discutais avec un pasteur à qui je disais : mais quand même la multiplication des pains et des poissons par Jésus, c'est inimaginable. Il me répondit : Oh ! Je crois que c'est très simple, avec les paroles du Christ leur cœur s'est ouvert et finalement ils ont tous ouvert leur sac et ont partagé leur pique-nique si bien qu'il y en a eu pour tout le monde. Voilà, la solution se trouve dans une autre dimension. On voit les choses à partir d'une dimension différente, souvent plus humaine à la place d'aller chercher des explications invraisemblables dans la magie.

Le zen utilise aussi un langage poétique : l'œil de la vraie Loi, l'œil du Tao, en fait il s'agit d'avoir les yeux ouverts sur notre propre réalité et sur celle du monde qui

nous entoure. Un peu comme l'histoire des courtisans qui saluent le roi, s'inclinent, ne disent rien et tout à coup un enfant s'écrie : mais le roi est nu. Voir la simple et crue vérité. Alors celle-ci est authentique, réelle et juste là sous nos yeux.

Dans les poteries précolombiennes, il y en a des authentiques et des fausses. Nous en avons ramené une belle, qui apparaît authentique et bien sûr le colombien de San Agustin nous a juré qu'elle l'était. Bien difficile sans être un archéologue spécialiste de cette époque de savoir. Des fois reconnaître le faux de l'authentique est ardu, des fois cela n'a aucune importance, il ne faut pas en faire une loi absolue. Bien sûr les situations fausses on connaît, les gens faux-jetons aussi, mais Lin-Chi parle du Tao, de la sagesse authentique, du regard authentique, de l'attitude, du comportement, de la compréhension et de l'enseignement authentique, par rapport à ce qui est faux. Du moment que vous réfléchissez à cela, tout devient confus, la vérité se perd dans les pensées, les opinions. Par exemple la posture authentique on peut en parler mais cela n'apporte rien. La posture authentique se trouve dans le fait de se tenir d'aplomb. La posture fausse consisterait à penser que si l'on se tient comme un sac de patates sans énergie, la tête en avant, c'est toujours une posture de zazen : non franchement, nul ne peut dire ça. Chacun peut voir facilement dans la position de son corps, dans l'attitude de son esprit, s'il est authentique ou s'il triche.

Donc en toutes choses être authentique, être soi-même et non un faux soi-même. Pour cela on revient toujours au même point : se connaître soi-même. Comment pourriez-vous penser qu'une Voie authentique existe si vous ne l'êtes pas vous-même. Il ne s'agit pas de la civilisation du Livre dans le zen mais du monde changeant à chaque instant et de nous aussi. Impossible de trouver la vérité quelque part, sauf dans votre cœur et votre esprit. De toutes façons il vaut mieux vivre avec sa vérité que sans. Vous pouvez la trouver en vous-même en zazen et dans chaque instant de la vie, car personne ne peut vraiment se mentir. Ensuite suivre sa vérité et non la trahir, vérité faite de sentiments humains et non conventionnés. C'est alors la grande Voie de suivre son être authentique de façon rapprochée, sans s'en éloigner.

« Personne n'est né sage et plein de compréhension. Tout le monde doit passer à travers une étude sérieuse et une expérience personnelle, doit être sujet à des exercices sévères et de nombreuses expériences, avant qu'il puisse espérer un jour un éveil sincère à l'intérieur de son cœur. Vous qui suivez le Tao ! Si vous désirez d'une façon quelconque atteindre une compréhension réelle et véritable, la chose la plus importante est de ne pas être trompé par les autres », dit Lin-Chi.

D'un côté on dit : zazen est comme le téléphérique, directement sur la montagne. L'essence du zen soto, s'asseoir directement dans la posture des Bouddhas, décider rapidement de se tenir d'aplomb avec son corps et son esprit, tout en respirant calmement dans une douce posture. Alors que veut dire Lin-Chi avec ses nombreuses expériences ; ce n'est plus le téléphérique mais le sentier caillouteux, du style personne ne peut s'approprier si facilement la Voie de Bodhidharma.

Si la Voie des Bouddhas n'était pratiquée qu'une seule heure par jour, cela serait-il suffisant ou doit-elle passer aussi dans notre cœur tous les jours ? Oui, certainement. C'est dans notre vie d'insecte ou de roi lion qu'elle doit être pratiquée tous les jours. Prenez les vœux du bodhisattva, il ne s'agit pas seulement de les réciter

chaque jour, ce qui prend deux minutes, mais bien de les mettre en pratique, sauver tous les êtres. Les pratiquer réellement, c'est là qu'interviennent toutes nos expériences, l'enseignement de la vie.

Des fois en mondo des gens viennent : en zazen tout va bien, je comprends avec mon corps et mon esprit, mais dès que je sors cela disparaît. Bien sûr hishiryo disparaît sinon on resterait en zazen, impossible d'entrer à la poste, de travailler mais parallèlement la Voie de la libération ne s'arrête pas à la sortie du dojo, elle continue mais de façon différente. Faire le bien, traverser son ego pour agir sans arrière-pensées, aider les autres dans la mesure du possible, voir sa propre image comme dans un miroir lors de toutes ses actions, c'est alors le temps du bodhisattva. Posture du Bouddha, temps du Bouddha, vie du bodhisattva. Etienne disait : « *En zazen vous êtes Bouddha, quand vous arrêtez zazen vous n'êtes plus Bouddha.* » J'ajoute : vous restez toujours un véritable être humain, dans sa dimension haute et spirituelle. Le chemin continue en vous-même, l'enseignement de vous-même à vous-même continue tranquillement, et pénètre petit à petit le centre de votre cœur.

Evidemment si lors de cette démarche continue faite de pratique sincère en zazen et dans notre vie de tous les jours, nous nous laissons distraire, abusé, trompé par les autres, impossible de se voir. Comme si chaque fois que vous vouliez vous voir dans le miroir, quelqu'un soufflait de la buée dessus. « *Si vous rencontrez qui que ce soit qui vous trouble la vision, débarrassez-vous de lui* », dit Lin-Chi. On retrouve la lignée de l'esprit : pour Eno voir sa nature profonde, pour Lin-Chi gardez votre vision intacte, sur vous-même bien entendu.

Profiter de tout enseignement, pratiquer zazen lors du temps de zazen jusqu'au bout des ongles, chaque instant est unique, chaque respiration. Il faut trouver le bon équilibre en tout, équilibre entre la Voie des Bouddhas et les petites choses de notre vie. A la fin même les petites choses se transforment elles-mêmes en la Voie des Bouddhas. C'est ce qui se fait au cours de nombreuses expériences ; pour cela il faut les vivre totalement et ne pas se laisser tromper par les autres. Les écouter, oui, se laisser abuser, non. C'est comme les lentilles, manger les lentilles recracher les cailloux.

Au cours de la vie tout change, évolue, souvent les choses se simplifient, les méandres de notre esprit se dénouent et la Voie coule à nouveau comme la rivière. Rester ouvert à tout, comme disait Etienne : « *C'est la fête et la fête c'est le temps d'oublier zazen.* » Il faut les deux, pas de contradiction. « *Seulement de cette façon pourrez-vous atteindre votre propre libération. Alors vous ne serez attachés à rien, totalement indépendants et libres, totalement vous-même* », dit Lin-Chi.

« *Si vous rencontrez un Bouddha, tuez le Bouddha. Si vous rencontrez un Patriarche, un arhat, tuez-le. Si vous rencontrez votre père, votre mère, vos amis, vos parents, tuez-les. Seulement de cette façon pourrez-vous atteindre votre ultime libération. Alors vous ne serez attachés à rien, totalement indépendants et libres, totalement vous-mêmes.* »

Surtout ne pensez pas : il faut que j'atteigne mon ultime libération, comme si vous désiriez gagner au loto. Cette libération n'est finalement que vous-mêmes. Ne soyez ni vos amis, ni vos parents, père et mère, ni même un arhat, un Patriarche, ni ne

cherchez même à vous voir comme un Bouddha, soyez totalement vous-mêmes, libres de contraintes, des conditions et de tout ce qui vous empêche de vivre comme un véritable être humain. Un être, pas un robot, ni un clone de qui que ce soit d'autre, ni une marionnette ou pire un zombie, mais rencontrez votre être, ce que vous êtes à l'intérieur, la perle brillante, votre centre humaniste et spirituel, libre. Et pourquoi ?

Pour la joie, le bonheur que vous pourrez alors transmettre autour de vous, car libre, inutile de passer votre temps sur votre esprit, votre ego, ils sont transparents et disponibles pour chacun et pour vous aussi. Les Bouddhas vivants sont les êtres humains, libres, compatissants, aimants, joyeux et transmettant le bonheur. Mais me direz-vous le monde est difficile, à chaque image du journal télévisé on voit la souffrance, alors comment être libre, joyeux ? Alors peut-être pas joyeux au sens du terme de rigoler tout le temps, mais de connaître aussi au fond de soi la joie de la foi. Ceci se vit et ne s'explique pas, peut-être pas tous les jours. Ne pas oublier sa propre liberté, sa foi, sa tranquillité intérieure et alors faire face aux circonstances, sinon ce sont les circonstances qui vous font, et à la fin vous ballottent d'un jour à l'autre.

Par exemple vous pourriez aussi dire dans ce cas : pourquoi se tenir droit dans la posture alors que tellement de gens doivent vivre courbés. Si vous vivez alors selon les circonstances vous vous courbez aussi, alors que si vous vous redressez, cela fait déjà une personne de plus qui regarde ses pieds, cela fait déjà un être humain droit, et cette partie de l'humanité est droite, la droiture de l'humanité augmente. Si vous faites le bien, le bien augmente mais si vous faites le mal, le mal augmente. Même chose avec la libération, avec le bonheur et la joie.

Lin-Chi dit alors : vous ne serez attachés à rien. Bon, mais il faut d'abord ne pas être attachés à tout. C'est inexorable, chaque jour on doit lâcher un peu de vie, elle passe, la journée est finie. La vivre entièrement n'est pas y être attaché, c'est différent, la vivre en sachant qu'on doit aussi l'abandonner. De toutes façons, nous ne pouvons rien retenir, mais si jamais nous le voulons alors c'est le monde de la souffrance. Si quelqu'un désire être un moine parfait, alors chaque fois qu'il fait une connerie il souffre, mais ça ne sert à rien du tout. Si vous comprenez que vous ne pouvez rien retenir, ni personne, alors vous pouvez être libres, libres de la Voie.

Ryokan dit :

*La matinée est belle, je marche allègrement
Soulevant ma robe je me promène le long de la rivière et
Avec ma canne je choisis des pousses de bambous
Je descends jusqu'à la rivière pour rincer mon bol dans l'onde liquide
Je brûle de l'encens et le remplis de la soupe de riz du matin
Puis je prépare une bouillie pour le repas du soir
Sa décoration n'est plus intacte
Mais je sais qu'il est de noble origine
Dans mon bol solitaire, le riz de mille familles
Une robe en tissu, mon corps est léger
Rassasié, rien de spécial à faire
Allègre, je vieillis sereinement.*

Ainsi il ne s'agit pas de combattre encore et encore pour essayer de ne s'attacher à rien, ce serait contradictoire, mais laisser aller aussi. Regarder à l'intérieur avec son être, et non s'observer comme un insecte sous un microscope, sentir sans rechercher, vivre sans constamment désirer.

De cette façon vous pouvez atteindre votre libération et être tout simplement vous-mêmes. Ce que nous sommes en fait quand nous sommes tranquilles en zazen, et cette tranquillité intérieure petit à petit s'installe en dépit des circonstances. Ne compliquez pas le zen, vivez-le simplement et librement.

Isan, Kyozan et Kyogen

Hyakujo eut également deux successeurs très importants, les deux Isan : Isan Reiyu qui donna naissance à l'école Igyo, une des cinq écoles du Chan, et Isan Daian dont la lignée s'éteignit. Isan Reiyu eut cinq successeurs parmi lesquels Kyozan qui est dit avoir même surpassé son maître en perspicacité, et Kyogen. Seul Kyozan continua la lignée Igyo.

Isan quitta sa demeure à l'âge de quinze ans pour devenir moine. C'est à l'âge de vingt-trois ans qu'il rencontra Hyakujo. Dès que Hyakujo le vit il lui donna la permission d'étudier dans son temple. Isan devint son premier disciple. Une fois Hyakujo lui demanda :

- Qui es-tu ?
- Je suis Isan.
- Voudrais-tu taper dans le feu et voir s'il y reste quelque braise ? Isan le fit.
- Il ne reste aucune braise.

Alors Hyakujo se leva de son siège et fouilla plus profond dans les restes du feu. Il en extrait une toute petite braise lumineuse qu'il montre à Isan :

- N'est-ce point une braise ?

Alors Isan fut éveillé. Il s'inclina profondément devant Hyakujo et lui raconta ce qui s'était passé en lui. Cependant Hyakujo lui expliqua :

« La méthode que je viens d'utiliser maintenant n'était que pour cette occasion. Ce n'est pas l'approche usuelle. Le Sutra dit : pour découvrir la nature de Bouddha on doit attendre le moment juste et les conditions justes. Lorsque le temps arrive, l'on s'éveille comme sorti d'un rêve. C'est comme si notre mémoire se souvient de quelque chose depuis longtemps oublié. On réalise que ce qui est obtenu vient de soi-même et non pas de l'extérieur. Ainsi un ancien patriarche a dit : Après l'illumination on est toujours le même qu'avant. Il n'y a aucun esprit et il n'y a aucun dharma. Nous sommes simplement libres de l'irréalité et de l'illusion. L'esprit de l'homme ordinaire est le même que celui du sage parce que l'Esprit Originel est parfait et complet en lui-même. Lorsque vous avez atteint cette connaissance, accrochez-vous à ce que vous avez vécu. »

Depuis deux mille cinq cents ans le bouddhisme, le Chan et le Zen sont arrivés jusqu'à nous. Nous en sommes les dépositaires, en tout cas dans notre lignée. Aussi le fait qu'il reste toujours une braise, même si elle est très petite, au fond du feu, nous parle à tous profondément. Elle est en chacun de nous, et chacun de nous est la source du feu futur pour réchauffer les générations à venir.

Lorsque Kyozan, le successeur d'Isan, eut quinze ans il voulut quitter sa demeure pour devenir un moine du Chan mais ses parents ne le lui permirent pas. Alors deux ans plus tard Kyozan se coupa deux doigts, s'agenouilla devant ses parents et déposa ses doigts devant eux, en demandant leur permission. Il jura qu'il chercherait le vrai dharma en remerciement et par gratitude pour eux qui l'avaient élevé. Il se rasa la tête et partit. Lorsqu'il rencontra Isan, sa compréhension du Chan était déjà approfondie. Isan lui demanda :

- Es-tu ton propre maître ou non ?
- Je le suis
- Où se trouve ton propre maître ?

Kyozan marcha alors du côté ouest de la salle vers le côté est et resta là debout. Isan reconnut immédiatement que ce n'était pas un homme du commun et le prit avec lui. Lorsque Kyozan demanda à Isan :

- Quel est l'endroit où réside le Bouddha réel ?
- Imagine la merveille de la non-pensée et trouve sa trace dans l'infinité de la lumière de l'esprit. Lorsque les pensées sont épuisées et retournent à leur source, la nature et l'apparence sont pour toujours en repos. La réalité et les événements ne sont plus différenciés. Là demeure le Bouddha réel de l'Ainsité.

Kyozan fut soudainement éveillé et resta avec Isan.

Kyogen fut également un des successeurs d'Isan. Un jour Isan dit à Kyogen :

« Je n'ai pas l'intention de te demander ce que tu as appris par tes études et ce dont tu te souviens des sutras. Dis-moi juste en un mot quel était ton visage originel avant la naissance de tes parents et avant que tu aies le pouvoir de discriminer entre les choses. Je veux te prendre comme disciple. »

Kyogen ne sut pas quoi répondre. Après avoir réfléchi quelques instants il prononça quelques mots pour expliquer ses idées, mais tout ce qu'il dit fut rejeté par Isan. Alors Kyogen implora Isan de lui donner la réponse correcte. Isan lui dit alors : *« Tout ce que je peux dire est en accord avec ce que je vois. Cela n'apportera aucun bénéfice à ta compréhension. »* Kyogen fut déçu et retourna dans la salle des moines, où il étudia à nouveau toutes ses notes mais ne put rien y trouver qui put servir de réponse. Aussi finalement s'écria-t-il : *« Aucune faim ne peut être rassasiée par des images de nourriture peintes sur des papiers ! »* Par conséquent il brûla toutes ses notes et déclara : *« Dans toute cette vie je n'étudierai plus jamais le bouddhisme. Je serai un moine sans demeure parcourant les routes. Je ne tourmenterai plus mon esprit avec de telles études. »* Il dit adieu alors à Isan.

Lorsqu'il arriva près de la tombe de Nan'yo Echu, un des successeurs d'Eno appelé le Maître National, il construisit une hutte et demeura là. Un jour alors qu'il balayait un petit caillou vint frapper une tige de bambou. Le son produit lui ouvrit immédiatement l'esprit, il partit d'un grand éclat de rire. Il retourna alors dans sa hutte, se lava, mit ses affaires en ordre, brûla de l'encens et se prosterna dans la direction d'où habitait Isan en s'exclamant : *« Maître ! Votre gentillesse est même au-delà de ce que mes parents m'ont montré. Si en ce jour passé vous m'aviez parlé directement, comment cela aurait-il pu arriver ? »* Il écrivit ce poème :

*Par un seul coup, toute connaissance précédente est oubliée
Aucune étude n'est nécessaire pour cela.
Cette occasion révèle la Voie ancienne
Et est libre de toute trace de
Aucune trace n'est laissée nulle part.*

*Tout ce que j'entends et vois ne se conforme pas à des règles.
Tous ceux qui sont éveillés
Proclament que ceci est l'action la plus haute.*

L'école Igyo contribua par cet enseignement à la pratique et à l'éveil immédiat :

« Si un homme est vraiment éveillé et a réalisé le fondamental, et qu'il en a la connaissance, dans ce cas il n'est plus lié aux deux pôles de l'apprentissage et du non apprentissage. Mais normalement, même si l'esprit originel a été éveillé par une cause qui est intervenue, et que cet homme soit instantanément éveillé dans sa raison et son esprit, il reste pourtant l'inertie de l'habitude, formée depuis le début des temps, qui ne peut être éliminée d'un coup. Il doit être instruit de couper complètement le flot de ses idées et de ses vues habituelles créées par tout son karma qui est actif en lui. Ce procédé de purification est l'apprentissage, l'étude. Je ne dis pas qu'il doit suivre une méthode spéciale dure et rapide. Il a seulement besoin d'être instruit de la direction générale que son étude doit prendre. Ce que vous entendez doit d'abord être accepté par votre raison et lorsque votre compréhension rationnelle est devenue plus profonde et subtile dans une façon imputrescible, alors par sa propre spontanéité votre esprit s'ouvrira à la compréhension et à la lumière, sans jamais retomber dans un état de doute et d'illusion. Cependant aussi nombreux et variés que puissent être les enseignements subtils, vous savez intuitivement comment les appliquer – ceux qu'il faut suivre et ceux qu'il faut développer – en accord avec chaque occasion qui se présente. De cette façon seulement serez-vous qualifiés pour vous asseoir sur la chaise et porter votre kesa comme un maître de l'art réel de vivre.

En résumé il est de la prime importance de savoir que la Réalité Ultime ou la pierre d'angle de la raison n'admet aucun grain de poussière, alors que parmi des portes et des moyens innombrables d'action aucune loi ni aucune chose n'est à abandonner. Et si vous pouvez transpercer et vous libérer d'un seul coup d'épée sans plus de façons, alors toutes les discriminations entre le mondain et le sacré sont détruites une foi pour toutes, et tout votre être révélera la vérité éternelle, dans laquelle règne la non-dualité entre la raison universelle et les phénomènes particuliers. Ceci est être Bouddha. »

Un jour Isan et Kyozan se trouvaient dans les champs de riz. Isan fit cette remarque :

- Ces champs-là sont plus hauts que ceux-ci.
- Non, ceux-ci sont plus hauts que ceux-là, répondit Kyozan.
- Si tu ne crois pas mon observation, mettons nous au point milieu entre les deux champs et regardons de là.
- Il n'est pas plus nécessaire de se trouver au milieu qu'il ne l'est de l'être d'un côté ou de l'autre.
- Comparons la hauteur de ces champs en prenant référence par rapport à la hauteur de l'eau, car il n'y a rien de plus égal que l'eau, suggéra Isan.

- Mais l'eau n'a aucun niveau fixe non plus. Dans un lieu élevé, elle forme un niveau élevé et dans un lieu bas, elle forme un niveau bas, c'est tout, dit Kyozan.

Alors ils abandonnèrent la discussion.

Lorsque par la suite Kyozan devint abbé il fit ce discours :

« Que chacun de vous tourne la lumière à l'intérieur de lui-même et n'essaie pas de mémoriser mes mots. Depuis des temps immémoriaux, vous vous êtes détournés de la lumière et avez couru après l'obscurité. Les habitudes des pensées erronées sont si enracinées en vous qu'il serait extrêmement difficile de les extraire en l'espace d'une nuit. C'est pourquoi nous sommes appelés à faire usage d'expédients salvifiques, pour vous extraire de vos façons mondaines de penser. Ceci est pareil à ce qu'un parent ferait pour stopper son enfant de pleurer : lui donner des feuilles jaunes en lui faisant croire qu'elles sont de précieuses feuilles d'or. C'est aussi semblable à un homme ouvrant un magasin avec toutes sortes de marchandises d'usage journalier, et aussi des articles en or et en jade, de façon à satisfaire tous ses clients aux moyens différents. Comme je l'ai souvent dit Sekito est un magasin d'or fin, alors que le mien est un magasin ordinaire, vendant de tout. Si quelqu'un veut acheter des crottes de rat, je lui vendrai des crottes de rat ; et s'il veut acheter un article d'or pur, je lui vendrai un article d'or pur.

Mais le business dépend de la demande. S'il n'y a pas de demande, il n'y a pas de business. Si je m'occupais uniquement de l'essence du Chan, je resterais tout seul. Même un seul compagnon serait difficile à attirer, pour ne rien dire d'une communauté de cinq cents à sept cents moines. Si d'un autre côté je parlais de choses et d'autres, alors les gens viendraient en nuées ouvrant leurs oreilles pour attraper chaque bribe de mes contes. Ceci serait comme montrer un poing vide à des petits enfants en prétendant qu'il contient des sucreries. Cela est seulement de la supercherie.

Maintenant laissez-moi vous dire cela tout net : ne dirigez pas votre esprit vers les choses saintes, dirigez-le plutôt vers votre nature propre et cultivez-vous vous-mêmes avec vos pieds solidement ancrés dans le sol. Ne désirez pas les trois cadeaux de la vision et les six pouvoirs surnaturels. Pourquoi ? Parce que ce ne sont que des phénomènes du sacré. La seule chose essentielle maintenant est de rassembler votre esprit pour atteindre le fondamental, la véritable racine de votre être. Etant arrivés à cette racine vous n'avez plus à vous préoccuper des phénomènes. En temps voulu vous trouverez que vous serez doués de tous ces cadeaux et ces pouvoirs salvifiques. D'un autre côté, tant que vous n'avez pas atteint la racine de votre être, vous serez incapables d'acquérir de tels cadeaux et pouvoirs par l'étude et l'apprentissage. »

Nansen et Joshu

Baso qui vécut au 8^{ème} siècle eut 12 grands successeurs. Par la suite à travers Hyakujo, Obaku et Lin-chi se perpétua la lignée Rinzaï. Et à travers Hyakujo, Issan et Kyozan, la lignée Igyo qui s'éteignît au 11^{ème} siècle. Ainsi parmi les douze grands successeurs de Baso furent Nansen et son successeur Joshu.

Lorsque Nansen eut trente ans, il reçut l'ordination de moine du maître Vinaya Hao, et étudia plus profondément les règles de la discipline monastique, les infractions, les péchés, la repentance et l'absolution par l'assemblée des moines. Tout cela paraît assez loin du vent immédiat de la liberté intérieure du Chan. Finalement il rencontra Baso qui le libéra de tout ce qu'il avait appris. Par la suite il construisit un petit temple au sommet du mont Nansen et y demeura pendant trente ans. Le gouverneur de la province finalement lui demanda de descendre de sa montagne et de venir enseigner le Chan en ville. Le gouverneur et son superviseur qui faisaient partie de la cour royale devinrent ses disciples et alors des centaines de personnes se groupèrent autour de lui et son enseignement put être largement connu. C'était une époque où les gouverneurs étaient proches des maîtres Chan, qui ne leur mâchaient pas les mots.

Un jour que le gouverneur Lu devait rejoindre ses quartiers, il vint dire au revoir à Nansen. Celui-ci lui demanda : « *Gouverneur ! Vous retournez à la capitale. Comment allez-vous gouverner les gens ?* » Le gouverneur répondit : « *Je les gouvernerai par la sagesse* » Alors Nansen remarqua : « *Si c'est vrai, les gens vont souffrir* »

Nansen devint un abbé d'une très grande assemblée de moines, mais vraiment Joshu était celui qu'il chérissait le plus dans son cœur. Les deux ont même coopéré ensemble dans l'enseignement de la communauté et Joshu qui vécut très longtemps, 119 ans, élargit encore l'enseignement qu'il reçut, mais n'eut pas de successeur et ne créa pas de lignée Chan, ce qui est aussi intéressant en lui-même. Que s'est-il passé ?

Un jour Joshu demanda à Nansen :

- Qu'est-ce que le Tao ?

Aujourd'hui plus personne ne vient demander : Qu'est-ce que le Zen ? Ce qui montre déjà l'intimité sous-jacente existant entre Joshu et Nansen, et l'ouverture d'esprit, l'humilité de Joshu.

Nansen répondit :

- Le Tao n'est rien d'autre que l'esprit ordinaire
- Existe-t-il une façon de l'approcher ? insista Joshu.
- Si tu as l'intention de l'approcher, alors tu es sur la mauvaise piste, dit Nansen
- En dehors de toute intention consciente, comment peut-on atteindre une connaissance du Tao ?
- Le Tao n'appartient ni à la connaissance, ni à la non connaissance. La connaissance n'est rien d'autre qu'une perception illusoire alors que la non-connaissance n'est que de l'indifférence et de la simple confusion. Si tu atteins vraiment la véritable compréhension du Tao, sans l'ombre du moindre doute,

ta vision sera comme l'espace infini, libre de toutes limites et d'obstacles. Sa vérité ou son mensonge ne peut être établi artificiellement par des preuves extérieures.

Après cela Joshu prononça les vœux du Bodhisattva et devint moine.

Rien d'extérieur ne peut vous dire ce qu'est le Tao, ce qu'est le zen. Une fois au monastère de Panonhalma en Hongrie où j'étais allé avec Yvon, Danko et Kalman, une nonne bénédictine rappela une conversation avec si je me souviens bien Maître Maezumi, qui lui-dit :

« Vous parlez de Jésus-Christ mais vous ne savez pas qui est réellement Jésus-Christ ! Vous devez devenir Jésus-Christ. »

Vous ne pouvez donc pas attraper le Zen comme un objet extérieur mais devez devenir le Tao. C'est la même chose avec vous-même, vous ne pouvez pas attraper de l'extérieur, par le mental, la réflexion, qui vous êtes vraiment, vous devez simplement devenir vous-même. Ne cherchez pas l'esprit de Bouddha, devenez l'esprit ordinaire, l'esprit de la vie de tous les jours.

Un jour un moine plus âgé demanda à Nansen :

- Lorsque nous disons l'esprit est Bouddha, nous sommes dans l'erreur. Mais lorsque nous disons - pas d'esprit, pas de Bouddha - nous n'avons pas raison non plus. Quelle est votre idée à ce propos ?

Alors Nansen répondit :

- Vous devez croire l'esprit est Bouddha et laisser ça comme ça. Pourquoi devriez vous parler de juste ou de faux ? C'est tout à fait la même chose que quand vous venez manger votre repas. Choisissez-vous de venir par le corridor de l'aile est, ou par un autre chemin ? Vous ne pouvez demander aux autres ce qui est faux. »

Donc non seulement vous devez savoir par vous-mêmes, c'est-à-dire que vous devez savoir par l'intérieur et non plus chercher par vous-même à l'extérieur. Nansen ne dit jamais comment atteindre la véritable compréhension du Tao. Il dit simplement que ce n'est pas par la connaissance, ni par la connaissance, ni par l'indifférence. Le Tao, la Voie, le zen, n'appartiennent pas aux choses qui peuvent être connues par un regard extérieur, ou qui pourrait être expliquées par quoi que ce soit. Par exemple il ne viendrait à l'idée de personne d'aller vers quelqu'un d'autre pour lui demander : « Qu'est-ce que ma vie ? » ou « Comment puis-je véritablement, sans l'ombre d'un doute réaliser ma vie ? » Bien sûr vous pouvez lui conseiller de passer par le corridor de l'est, ou par un autre couloir, mais personne ne peut sincèrement répondre à ce genre de question qui n'a de sens que pour l'être lui-même.

Chacun a sa vie quotidienne, qui contient zazen ; chacun porte le zazen qui contient sa vie quotidienne. Voilà vous devez faire avec ça. Il ne s'agit pas de prendre tout cela pour trouver autre chose, comme si le zazen et tout ce que vous intégrez d'enseignements tous les jours de votre vie soit comme un tabouret qui vous permettrait en montant dessus de voir un autre monde, comme un prisonnier qui monterait sur un escabeau pour regarder à travers la lucarne de sa cellule. Si un gardien demandait à Nansen en ouvrant une cellule vide : « Mais où est le prisonnier ?

Comment a-t-il fait pour sortir ? Quel moyen a-t-il employé, je serais vraiment curieux de le savoir. » Nansen répondrait : « Le prisonnier est sorti ! »

Comment puis-je trouver la liberté ? Comment puis-je transformer la vie de tous les jours en la Bouddha ? Comment puis-je savoir réellement qui je suis ou comment une goutte d'eau peut-elle comprendre qu'elle possède l'océan entier en elle-même ? Ce serait rassurant de pouvoir simplement obtenir ces réponses de quelqu'un d'autre, d'un maître Chan, ou d'un vieillard sage. Que pourrait-il répondre ? Oui mais, à vrai dire j'ai passé le corridor de l'aile est, mais il y a d'innombrables façons, pour toi comment pourrais-je savoir ? Et pourtant lorsque la cloche sonne, chacun se retrouve à table. Sans le moindre doute. Mais vous devez y aller vous-même. « *Si vous n'avez pas foi en cela et que vous vous abstenez de la pratique - réalisation alors vous ne pouvez ni recevoir l'enseignement du Bouddha ni vous éveiller à la véritable sagesse* » dit Nyojo à Dogen.

Le zen, ou la vie si vous préférez, est la participation de tout votre être. Il n'existe aucune certitude extérieure. Bien sûr il existe des cartes de géographie, on peut emprunter des béquilles, mettre des lunettes, écouter des kusens qu'on trouve bons ou barbant, mais finalement on sort de la carte, on lâche les béquilles, on ouvre son regard et là alors reste son être, sa vie, notre monde, plus possible de composer, de saisir à l'extérieur de soi-même, ou de s'accrocher au bout du mât. Qu'allez-vous faire à cet instant ? Inévitablement vous devez savoir, vous devez décider par vous-même. Vous pouvez acquérir un bateau, des rames, savoir où est la mer, y lancer votre bateau, mais personne ne peut vous dire dans quelle direction aller. Il n'y a ni partir, ni revenir, tout est là.

Etienne disait : « Comment faire, quoi faire ? » Et on a qu'une vie, au milieu de toutes les vies. C'est la vie elle-même, le Tao partout. Mais à la fois il y a notre vie, notre être.

Bouddha a dit : « *J'ai réalisé l'éveil avec tous les êtres* »

Chacun se trouve en face de son Genjo koan, le koan de sa vie avec les êtres. Et chacun à partir de cet éveil, qu'il possédait de tout temps, doit décider quoi faire, comment faire.

Dans le monastère de Nansen, Joshu travaillait à la cuisine comme intendant. Il s'occupait des stocks de nourriture du temple, veillait à ce qu'ils soient adéquats et bien gardés. Un jour Joshu ferma toutes les portes de la cuisine et empila du bois sur le foyer au point que toute la cuisine fut remplie d'une épaisse fumée. Alors il cria : « Au feu ! Au feu ! Venez à ma rescousse ! » Alors toute la communauté se rassembla devant la porte de la cuisine. Joshu dit alors : « *Je n'ouvrirai cette porte que si quelqu'un dit une parole juste.* » Personne dans l'assemblée des moines ne réussit à dire quoi que ce soit. Et la fumée s'épaississait, elle passait déjà sous la porte de la cuisine. Alors Nansen sans rien dire passa la clé à travers le trou d'une fenêtre. C'était le mot juste que Joshu attendait et il ouvrit aussitôt la porte de la cuisine.

Personne ne sait exactement ce qui était derrière tout ça. Si nous prenons cette histoire comme un indicateur d'un processus d'éveil pour nous tous, alors peut apparaître une partie de sa signification. Ouvrir l'esprit à partir d'un mot juste, n'est-ce pas cela ? Mais le mot juste n'est pas forcément une parole mais peut être dans le

silence ou dans l'action simple de passer la clef à travers un trou de fenêtre. Aussi souvent dans le zen Rinzaï cela se traduisait-il par un cri, un rire, un coup de bâton ou simplement se lever de la chaise et partir.

Alors Joshu ouvrit la porte de l'intérieur. L'esprit s'ouvrit lui même de l'intérieur. Mais Nansen lui a passé la clef me direz-vous ? Si Joshu avait besoin de cette clé, comment alors la porte était-elle fermée ? Nansen en lui passant la clef n'a pas contribué directement à ce que Joshu ouvre la porte. Celui-ci pouvait très bien l'ouvrir sans cette clé. Mais en lui passant la clé, il a éveillé un écho dans l'esprit de Joshu. En silence, il lui dit en fait : ouvre, c'est toi-même qui possède la clé, c'est à toi de l'ouvrir ! Alors Joshu libéré par l'action qu'il attendait n'eut aucune retenue à ouvrir cette porte. Aussi jamais un maître du Chan ne s'est-il vanté d'avoir le pouvoir d'être l'instrument de l'éveil d'aucun de ses disciples.

Il nous arrive souvent de vivre avec une porte fermée, et de croire que quelqu'un d'autre peut l'ouvrir. Comme l'ensemble des moines devant la porte de la cuisine en train de se creuser la cervelle pour dire quelque chose d'intelligent de façon à ce que Joshu ouvre la porte. Mais bien sûr l'histoire n'est pas là, il faut juste arriver à se rendre compte qu'il est en notre décision d'ouvrir la porte. Des fois un petit déclencheur rend les choses plus faciles. Par exemple en zazen si vous partez dans vos pensées, le fait d'ouvrir les yeux, de regarder, de respirer vous ramène dans le monde réel et vous sort de vos illusions.

Il faut aussi de la patience. Quand vous regardez une vallée en forme de U, vous savez qu'un glacier a raclé cette vallée pendant des millions d'années et inconsciemment vous comprenez combien ce travail du glacier fût imperceptible d'un instant à l'autre ; et pourtant la vallée s'est creusée. Les pratiquants des fois voudraient s'illuminer tout de suite sans laisser patiemment le travail de la pratique de zazen se faire de façon imperceptible. On vit dans un monde qui veut des résultats : diplômes, constructions, ouvrages, dans des délais fixés à l'avance, toujours plus vite, la vie est courte, le monde économique veut la croissance, alors on croit qu'avec la voie de Bouddha ça devrait être la même chose. Et alors le chemin est lui-même le but, pratiquer, continuer à pratiquer, vous possédez la clé mais en fait « *Seules les personnes qui vont au-delà d'être des Bouddhas peuvent utiliser une clé cassée pour ouvrir un cadenas sans serrure* » dit Dogen.

Si vous pouvez voir Bouddha comme votre propre apparence réelle alors vous ne serez plus séparé de lui. Si vous pouvez voir votre vie comme l'éveil de tout ce qui existe dans l'univers en vous-même, alors vous pourrez voir la Voie comme votre vie elle-même. Mais bon, un jour un apprenti dit à son maître :

- Maître je veux étudier l'art du zen, combien d'années faudra-t-il ?
- Dix ans !
- Mais c'est trop long !
- Vingt ans !
- Mais c'est beaucoup trop !
- Trente ans !

Continuez avec courage.

Tenno Dogo et Ryutan

Tenno Dogo fut un des cinq grands successeurs de Sekito. Il vécut de 748 à 807. Quand il eut quatorze ans, il ressentit la vocation de devenir moine mais ses parents ne voulurent pas en entendre parler, alors il arrêta de se nourrir jusqu'à ce qu'ils changent d'avis.

Il eut un disciple appelé Ryutan. Ryutan venait d'une famille pauvre qui gagnait sa vie en vendant des biscuits. Tenno Dogo le connaissait depuis tout enfant et avait déjà vu qu'il était doué de grandes potentialités spirituelles. Il vivait alors dans une cabane proche du monastère. Pour montrer sa gratitude chaque jour Ryutan offrait à son maître dix biscuits. Le maître acceptait les pâtisseries, mais chaque jour il en mangeait neuf et redonnait le dixième à Ryutan en lui disant : « *Ceci est mon cadeau de façon à ce que tes descendants prospèrent.* »

Un jour Ryutan devint vraiment curieux et se dit : « *C'est moi qui lui apporte des biscuits, comment se fait-il qu'il m'en redonne toujours un ? Y a-t-il quelque secret caché là-dessous ?* » Alors le jeune homme s'inclina devant son maître pour lui poser cette question. Le maître lui répondit : « *Qu'y a-t-il de faux à te redonner ce qui t'appartient à l'origine ?* » Ryutan comprit le sens de cet acte, de sa signification cachée et décida de devenir novice avec Tenno Dogo, auprès duquel il resta fidèlement.

Après quelques temps, Ryutan lui dit :

- De puis que je suis venu, je n'ai reçu aucun enseignement essentiel sur l'esprit de votre part.
- Depuis que tu es venu, je n'ai jamais cessé pour un instant de te donner des enseignements essentiels sur l'esprit, répondit Tenno Dogo.
- Sur quels points m'avez-vous enseigné, demanda Ryutan de plus en plus confus.
- Lorsque tu m'amènes du thé, je le prends de tes mains. Lorsque tu me sers mon repas, je l'accepte et le mange. Chaque fois que tu me salues, j'incline la tête en réponse. Sur quels points ai-je manqué de te montrer l'essence de l'esprit ?

Alors Ryutan s'inclina et resta silencieux pour un bon moment. Le maître ajouta :

- De façon à percevoir les choses de façon juste, tu dois les voir sur le moment. Dès que tu commences à penser et à réfléchir, tu passes à côté !

A ces mots l'esprit de Ryutan s'ouvrit et il comprit. Ensuite il lui demanda comment il pouvait conserver cette vision intérieure :

« *Laisse faire ta nature, laisse-la libre de parcourir sa dimension transcendente. Agis selon les exigences des circonstances en complète liberté et sans aucun attachement. Suis simplement les préceptes de ton esprit ordinaire et de ton cœur. A part cela il n'y a aucune compréhension sacrée.* »

Par la suite Ryutan s'établit dans la province du Hunan. Là un moine lui demanda :

- Comment peut-on obtenir la perle fixée au milieu du chignon ? (C'est à dire la plus haute sagesse)
- Celui qui ne la caresse pas l'obtiendra !
- Où pouvons-nous la conserver ?
- Si un tel endroit existe, alors dis-moi ! dit Ryutan.

Un jour un fameux lettré, de l'école de Confucius, posa cette question à Ryutan :

- Qu'est-ce que la sagesse éternelle ?
- Je n'ai aucune sagesse éternelle !
- Quelle chance ai-je de rencontrer votre Révérence !
- Même si cela est, c'est mieux de ne pas en parler, commenta Ryutan.

La lignée commencée par Tenno Dogo et Ryutan donna lieu plus tard à la lignée Hogen, par Tokusan, Seppo, Gensha, et la lignée Unmon, à nouveau par Seppo et Yunmen. Toutes deux s'éteignirent par la suite au XIème et XIIème siècle. La lignée soto elle, passa par Yakusan, un autre successeur de Sekito, jusqu'à Dogen où elle s'établit de façon prioritaire au Japon. Dans les sections suivantes nous nous intéresserons à la lignée Caodong (soto), qui après Yakusan passa par Tozan et Ungo Doyo. Il est surprenant que cette lignée fut appelée soto de Sozan et Tozan, alors que Sozan n'eut qu'un seul successeur et c'est tout. La lignée soto est réellement la lignée de la succession de Tozan et Ungo Doyo.

Yakusan

Yakusan pratiqua à la fois avec Baso et Sekito. En premier lieu il visita Sekito qui l'envoya chez Baso, qui lui-même à la fin le renvoya chez Sekito. Baso et Sekito étaient effectivement contemporains, Baso n'ayant que neuf ans de moins que Sekito. Nous sommes au début du 8^{ème} siècle. Alors même que Baso et Sekito sont dit « avoir divisé le monde entre eux », ils étaient complètement libres de tout sens de rivalité, au contraire ils coopèrent l'un avec l'autre en amenant les autres à l'éveil.

Comme beaucoup d'autres Yakusan commença dans l'école Vinaya, étudiant les écritures et soumis à une discipline ascétique. Mais il aspirait à trouver le but ultime de la vie spirituelle, ainsi vint-il chez Sekito. Il lui dit : « *Je n'ai qu'une connaissance approximative des Trois Véhicules et des douze branches de l'enseignement écrit. Mais j'ai entendu que dans le sud existait un enseignement qui pointait directement à l'esprit de l'homme et permettait d'atteindre la bouddhité à travers la perception de sa propre nature. Pour l'instant ceci est au-delà de ma compréhension. Je vous prie humblement de m'éclairer sur cela.* » Alors Sekito répondit : « *Il n'est à trouver ni dans l'affirmation, ni dans la négation, ni même dans le fait d'affirmer et de nier en même temps. Alors que peux-tu faire ?* » Yakusan fut totalement surpris, si bien que Sekito lui dit franchement : « *Les causes et l'occasion de ton éveil ne sont pas présents ici. Tu ferais mieux de visiter le grand maître Baso.* » Si bien que Yakusan partit voir Baso.

Lorsqu'il rencontra Baso, il lui posa la même question qu'à Sekito. Baso lui dit :

« *Quelquefois je lui fais soulever ses sourcils et bouger ses yeux ; à d'autres moments je ne laisse pas hausser les sourcils et bouger ses yeux. Quelquefois c'est réellement lui qui hausse ses sourcils et bouge ses yeux ; à d'autres moments ce n'est pas réellement lui qui hausse les sourcils et bouge ses yeux. Comment comprends-tu cela ?* »

Leurs esprits alors se rencontrèrent et Yakusan s'éveilla. Il se prosterna devant Baso qui lui demanda quelle vérité il percevait pour qu'il pratique de telles cérémonies. Yakusan lui répondit : « *Quand j'étais avec Sekito, j'étais comme un moustique sur un buffle de bronze* », indiquant par là qu'il ne pouvait pas pénétrer l'esprit de Sekito. Il resta donc avec Baso pendant trois ans. A la fin Baso lui dit qu'il devait être un vaisseau du dharma pour les autres et qu'il ne pouvait s'encroûter ici plus longtemps. Alors seulement Yakusan rejoignit Sekito à nouveau. Yakusan est normalement placé dans la lignée de Sekito, mais en fait il fait le pont entre Sekito et Baso.

Tozan

Tozan est considéré comme le fondateur de l'école soto. Quand il était petit il rejoignit un monastère bouddhiste et son maître lui apprit à réciter le sutra Prajna Hridaya. Il tomba alors sur la phrase : « *Il n'y a ni yeux, oreilles, langue, nez, corps ou esprit.* » Tozan se couvrit le visage de ses mains et dit : « *J'ai des yeux, des oreilles, une langue, un nez et tout, comment le sutra peut-il dire que ces choses n'existent pas.* » Son maître lui dit alors : « *Je ne suis pas le maître qu'il te faut.* »

L'indépendance d'esprit est tellement indispensable sur la Voie de la vérité. Ne mangez pas de la nourriture prémachée par quelqu'un d'autre. Si c'est brûlant, alors brûlez-vous, si c'est glacé alors sentez le froid mais ne demandez pas où passe le chemin de la vérité à qui que ce soit, découvrez-le vous-même, ou plutôt laissez-le apparaître en vous-même sans vous presser. Le chemin de la vérité n'est pas de trouver une vérité magique comme tombée dans notre quotidien, mais la vérité est notre vie.

Autour de l'an 860, Tozan qui était dans le début de sa cinquantaine devint abbé du monastère qui se trouvait sur le mont Tozan, d'où son nom. Lors de l'anniversaire de Ungan Dojo un moine lui demanda :

- Abbé, lorsque vous étiez avec Ungan Doyo, quelles instructions et directions particulières avez-vous reçu de lui ?
- Bien que je vive dans sa communauté il ne m'a jamais donné d'instructions ou de directions.
- Alors si c'est le cas, pourquoi lui rends-tu hommage aujourd'hui ? demanda le moine.
- Oui, dit l'abbé, je vénère mon ancien maître non pas pour sa vertu ni pour son enseignement, mais parce qu'il n'a pas brisé le secret pour moi.

Le moine lui demanda alors s'il était d'accord avec tous les enseignements de son maître.

- J'en accepte la moitié et j'en rejette la moitié.
- Pourquoi n'en n'acceptes-tu pas la totalité ?
- Si je le faisais, je lui serais infidèle.

Tozan était d'une grande indépendance d'esprit. Moi-même n'ai-je échangé que quelques phrases avec Etienne : « Bonjour Etienne ! » Réponse : « Ah ! Tu es là ! » C'est à peu près tout, nous étions là, l'essentiel était présent, pas besoin de mots, surtout pas. Rien n'enrobait la vérité de l'instant, aucune phrase ne m'en déroutait, juste la présence. Dans le dojo, il était sur sa chaise, moi j'étais sur mon zafu, seul au milieu de tout le monde, débutant. J'entendais sa voix et naturellement certaines paroles sont entrées comme à travers une porte ouverte. Sans la présence du silence aucune parole n'aurait porté.

Vous comprenez ? La distance n'existe pas, *I shin den shin* immédiat. Le monde du zen s'est ouvert d'un coup, je ne savais rien de ce monde vraiment, mais il s'est ouvert et j'y suis rentré naturellement, sans directive, j'ai eu la chance de pouvoir y rentrer de moi-même. Ce contact-là ne m'a jamais quitté bien que nous

n'ayons quasiment jamais parlé, et surtout jamais du zen. Je parfume d'encens sa photo chaque jour.

Quelle est la vérité ? Personne ne la connaît vraiment mais chacun la construit au cours de sa vie. Peut-être que tout cela n'est que dans mon imagination mais quelle importance, c'est ma vérité, et vous-mêmes, chacun de vous doit trouver sa propre vérité. Dogen a dit dans un poème : « *Ce n'est que cet hiver que j'ai réalisé que c'était la neige qui faisait la montagne.* » Cette neige-là, l'illumination silencieuse, la présence de mon ancien maître est la neige qui fait la montagne.

Souvent le zen a des aspects sévères, c'est une discipline, une pratique qui demande une grande foi. Il a aussi des aspects d'une grande douceur, d'une amitié avec toutes choses et tout être, comme nous-mêmes, alors rien n'est séparé, ni le goût du cigare qui me rappelle Cuba, les chants, les personnes qui l'ont fabriqué avec soin, tout cela est vivant en moi-même.

Ne cherchez rien, au contraire laissez rentrer, comme Ryokan qui à la fin de sa vie de moine solitaire laissa rentrer en lui l'amour d'une fille jeune, beaucoup plus jeune que lui, comme l'esprit de la rivière qui court. Si vous regardez vos mains vides, vous voyez tout ce qui peut s'y poser, si vous attrapez quelque chose vous ne tenez qu'une toute petite chose. Le zen est un peu comme ça. Laissez-le rentrer et vous trouverez la vérité de vous-même.

Tozan écrivit ce poème :

*Il n'y a aucun conflit entre les Bouddhas et tous les êtres vivants
Les montagnes sont hautes d'elles-mêmes et les eaux basses d'elles-mêmes
Toutes les distinctions de sorte ou de degré, que prouvent-elles ?
Où que la perdrix chante, les fleurs de toutes sortes fleurissent, fraîches.*

Tozan fut certainement marqué par ce concept d'Ungan Donjo qui proclamait qu'être un maître authentique n'avait rien à voir avec le fait de réunir des disciples et de les nourrir, mais qu'il s'agissait simplement d'essayer, comme une personne réelle et véritable, de les amener à pénétrer eux-mêmes leur racine, la source de leur être et de saisir directement leur véritable nature, qui ils sont vraiment, à la place de les laisser errer dans leurs idées compliquées sur le Chan.

L'enseignement de Tozan sur les cinq degrés de l'éveil n'est généralement pas considéré comme une partie essentielle de son enseignement et est plutôt pour les débutants. Tant mieux comme ça nous risquons de comprendre quelque chose. L'art de beurrer les tartines non plus n'est pas essentiel comparé à la grande nature qui fait pousser le blé, le soleil, les vaches et les prés, mais néanmoins que fait-on vraiment de plus extraordinaire que de beurrer des tartines si cela est vu comme un moment de l'existence auquel nous sommes éveillés. Ces cinq degrés vers l'éveil ne sont pas à considérer comme des marches d'escalier absolues mais des états de conscience, des domaines de notre pratique qui s'entremêlent, que nous dépassons, dans lesquels nous sommes à nouveau pris, des étapes de notre sincérité qui viennent et reviennent.

Ces cinq positions peuvent être résumées à des états de notre être, se mélangeant comme toutes les circonstances de notre vie. Ce sont alors :

1. L'essentiel caché dans les phénomènes
2. Les phénomènes pointant vers l'essentiel
3. L'essentiel entrant consciemment dans les phénomènes
4. Les deux se rejoignant en harmonie
5. Atteindre le cœur de cette harmonie

Ils sont aussi des états que nous vivons dans notre désir de pratique spirituelle, et que nous abandonnons pour nous ouvrir à une compréhension plus élargie, lâchant chaque fois nos certitudes de l'instant. Ce qui nous semble important, et aussi ce à quoi nous nous raccrochons comme êtres humains, espérant autre chose, un satori, un vrai éveil, sans nous douter au départ que tout dépend de nous-mêmes et de la liberté que nous pouvons sans gêner personne nous donner. Un peu comme un prisonnier qui regarde seulement les barreaux de sa cellule et son couloir éclairé à l'électricité, qui suit toutes les règles de l'établissement, puis regarde à l'extérieur, aperçoit quelques oiseaux, sent l'air des saisons. Le monde entre un peu dans sa cellule, il s'en sent moins séparé, sa vie contient tout cela, il commence à arranger son temps et un jour finalement il sort de son couloir, la grande porte en fer s'ouvre, sa prison disparaît, son idée de liberté disparaît comme idée récurrente car il est maintenant libre. Mais des fois aussi nous retournons dans notre cellule intérieure. Cela dépend des périodes de notre vie.

Chacun est conscient qu'au cours de sa vie, notre vision évolue, notre compréhension devient plus fine. Si vous lisez la traduction de l'Hannya Shingyo après trois mois de pratique, cinq ans, dix ans, vingt-cinq ans, plus tard je ne sais pas encore, vous n'y trouvez pas la même signification, celle-ci se simplifie par rapport à vos idées préconçues, votre interprétation guidée par les idées des autres, par votre karma, vos lectures laissent de plus en plus de place à votre propre certitude. Est-ce un progrès ? Quelle importance. La réalisation de nous-mêmes prend toute notre vie, elle ne peut se faire en trois minutes, comme l'enfant qui demande au pasteur : combien de temps cela met-il pour monter au ciel ? Le pasteur lui répond alors : cinq minutes. Le même est content, il a la réponse à sa question et l'oublie.

L'approfondissement d'une voie spirituelle est comparable à la construction d'une maison. Au départ, vous voyez la vue, le paysage, vous vous dites c'est magnifique je voudrais vivre ici et dans votre désir vous voyez déjà la maison, elle existe dans votre esprit, tout est déjà là dans votre conscience. Et cela vous traverse d'un coup, et vous êtes animés du grand désir de construire cette maison, c'est immédiat, et pourtant rien n'est encore construit. Bien que vous la voyiez déjà et que vous ayez envie de l'avoir tout de suite, ce n'est pas possible. Il faut creuser la terre, amener des matériaux de l'extérieur, faire des efforts, cimenter les briques, raboter les planches pour qu'elles s'imbriquent les unes dans autres, attendre et être patient. Mais le désir de cette réalisation reste intact, vous persévérez. Jusqu'au jour, où sans vous

en apercevoir vraiment, la maison est là, construite, comme le monde posé en vous-mêmes. Vous n'êtes plus un visiteur mais chez vous, dans votre propre maison, intérieure bien sûr je voulais dire.

Tout le monde n'est pas touché par cet ouragan intérieur d'une quête spirituelle, beaucoup passent à côté sans s'en rendre compte, comme un rêve présent dans les minutes qui suivent le réveil et qui disparaît dans les occupations journalières, les phénomènes à gérer dans la vie quotidienne, comme un absolu qui s'est évanoui. Aussi le premier stade est le moment où les phénomènes ne restent plus bêtement des occupations de routine d'une vie sans ouragan de feu, juste des petites allumettes, un petit feu qui s'éteint chaque jour, mais commencent à prendre un éclairage absolu.

Le premier stade consiste à se rendre compte que nous ne sommes pas séparés des phénomènes. Comme quelqu'un qui tâtonne dans le noir sans savoir ce qu'il est en train de toucher, et qui commence à vouloir savoir ce que c'est. Tout est là, mais il ne sait pas encore vraiment quoi. Le monde reste encore caché dans sa potentialité, comme la première carte des tarots, le bateleur. Un pied de la table est caché, tous les instruments sont sur la table mais il ne s'en sert pas encore. La Voie est dans son cœur mais il ne sait pas vraiment ce qu'elle veut dire dans sa vie. Il sent profondément que la réalisation de son grand désir est dans cette voie spirituelle. On parle aussi de *bodaishin*, l'irruption dans notre vie de l'esprit de la Voie.

Donc le premier degré est l'essence, l'absolu, caché sous les phénomènes. Surtout ne méprisez pas ce premier degré, la plupart des gens restent au rez-de-chaussée, voire à la cave. Au début de la pratique, le débutant regarde les phénomènes, il est comme un invité dans la Voie, il regarde les pratiquants, les moines, les nonnes, la cérémonie, la cloche et les sons. L'Hannya Shingyo n'est que du charabia, et il se demande si tout cela a une signification particulière, si le *kito* est magique et comment il pourrait être efficace, bien qu'il ne croie pas à la magie.

Qui n'a pas entendu cette phrase commune : Vous ne savez pas ce qui m'arrive ? Et du coup vous avez droit à la valse des phénomènes extérieurs qui ont assailli une personne. Comme si quelqu'un ne pouvait être que le jouet des circonstances comme un bouchon ballotté par les vagues, soumis à l'influence du vent, de la houle, des autres, des circonstances extérieures, et l'accepter comme tel. Un jour j'avais rencontré un gars aux Etats-Unis qui travaillait pour une grande industrie d'ordinateurs. Sa maison avait brûlé, sa femme et ses enfants l'avaient quitté, ses jeans étaient troués, ce n'était pas de sa faute disait-il, et à part produire du software, il chantait du blues. C'est probablement au fond de cette musique que pour lui l'essentiel était caché, mais il se sentait comme un visiteur dans une maison en ruines. Sympa mais largué, recherchant profondément une base solide, une fondation sur laquelle appuyer son identification. Il y a une chanson de blues qui dit : le blues est quelque chose que tu ne peux pas comprendre. C'est très similaire à la Voie pour quelqu'un qui est attiré par elle. C'est aussi la période de l'admiration, de l'attraction.

C'est la période pendant laquelle le disciple voue une admiration et un amour sans bornes à un maître, car pour lui il aspire pleinement à posséder les idéaux, la sagesse de ce Bouddha vivant. Tozan l'exprime dans un poème :

*Tous les dirigeants sacrés ont pris pour modèle l'empereur Yao,
Qui traitait son peuple avec respect et humilité.
Chaque fois qu'il passait parmi la foule des marchés et des rues,
Il était acclamé par tous ses gens pour sa gouvernance bienveillante.*

Pour un politique c'est le fin du fin, l'apothéose, mais dans le zen c'est vraiment le tout début.

Je me souviens très bien de cet état quand j'ai commencé à pratiquer zazen et que je suis allé pour la première fois à la Gendronnière et que j'ai rencontré Etienne. Par un concours de circonstances je me suis retrouvé le deuxième jour responsable des abords. Franchement j'y ai déployé un style pas possible : des gens faisaient des massages sur la prairie pendant le samu, ce que je trouvais incroyable. Donc, zoum, je leur passais la tondeuse autour jusqu'à ce qu'ils s'en aillent. J'ai développé une énergie du diable avec ma tondeuse, nettoyé les mégots qui traînaient dans un temple, dormi sous les grandes tentes bleues car comme débutant je ne me sentais pas avoir l'autorisation d'être dans un dortoir, avec le sac de couchage humide, en plus certains profitaient qu'il n'y avait pas beaucoup de monde sous ces tentes pour venir baiser sur les lits d'à côté. Bon, le vrai débutant, stylé. J'en ai tant fait qu'à la fin j'ai eu le prix du samu : un truc d'encens donné par Etienne qui était responsable du samu global. Avec tout mon cœur, je vais pour le remercier, il me regarde et me fait : « Pfouh ! »

C'est assez rigolo et poignant à la fois de voir des disciples qui sont restés bloqués à ce stade, buvant les paroles de leur maître sans aucune conscience de leur propre vérité. C'est loin d'être faux, ce qui ne veut rien dire, mais cela n'a rien à voir avec le zen adulte. C'est un peu comme les petits enfants qui sont contents que quelqu'un les conduise à l'école. Franchement je ne sais pas ce qui se serait passé si Etienne était resté vivant. Sa mort m'a précipité dans l'indépendance par rapport au zen. Aussi à ce stade normal et qui dure un temps variable selon les caractères, cela peut varier entre une fois et des années. Le boulot d'un maître est-il de précipiter les pratiquants hors du cercle des courtisans, de façon à ce qu'ils puissent analyser les phénomènes de leur vie et de l'environnement zen par eux-mêmes ? C'est-à-dire voir leur propre esprit.

Alors ils peuvent commencer à découvrir que les habitudes familières ne sont pas nécessairement justes, ou que des habitudes qui ne sont pas tout à fait de la famille ne sont pas nécessairement incorrectes. Ils peuvent alors voir que rien n'est sacré ni applicable à tous. Il s'ensuit une certaine tension, une contradiction intérieure, un conflit moral entre l'indépendance et les standards répandus. Normalement un être humain alors commence à réfléchir sur lui-même, à chercher une direction qui ait à voir avec la raison et la conscience. Ça commence, il devient de plus en plus un affranchi, un homme libre, plutôt qu'un esclave. Néanmoins souvent les mauvaises

habitudes sont dures à éliminer. Mais il peut grandir en expérience, il s'ouvre à l'irruption du subjectif dans les phénomènes objectifs.

Ce premier enseignement de Tozan a aussi une grande valeur bien sûr dans la vie de tous les jours. Esclaves de la société, du qu'en dira-t-on, de l'autorité, du patron, de sa femme ou de son mari même des fois, ou de l'Eglise. Debout ! Dans la Voie des Bouddhas et des Patriarches, nul ne peut rester couché sous ses couvertures, heureux comme disait Etienne d'y sentir ses propres pets. Il faut qu'une dynamique de connaissance de soi puisse s'épanouir. Il est alors prêt à faire l'expérience du deuxième degré de l'éveil. Heureusement car porter une robe de moine et rester ignorant de l'éveil est pénible et représente un certain gâchis par rapport à tout ce que nous ont transmis nos prédécesseurs au prix de leur vie dévouée à la pratique de la vérité.

Si vous êtes suffisamment ouverts, disponibles pour accueillir ce désir de vérité sur vous-même, vous entrez alors dans la période de votre soumission à la Voie et vous embrassez de tout votre cœur cette méditation sobre et dépouillée, cette pratique avec sa discipline. C'est le deuxième degré de l'éveil selon Tozan, la pratique, la longue réalisation, la longue quête. Après l'étincelle, il s'agit d'entretenir le feu, de l'alimenter.

Dans cet état, l'être est plus intéressé au message qu'au messager, le dharma, l'absolu, une idée de vérité. Pour nous européens, le zen n'est pas la religion de notre naissance, personne ne naît zen, personne dans son enfance ne joue au zen, il n'y a pas de robe blanche, de première communion, d'église avec ses senteurs d'encens, au moins pour les catholiques et les orthodoxes, pour les protestants ça sent plutôt l'encaustique et la patine des bancs alignés et vides, pas de paradis peint sur des fresques avec des anges et un enfer rigolo. Pendant longtemps, notre enfance, et plus tard aussi, le zen ne fait pas partie de notre vie. Tant mieux car cela nous permet alors de le découvrir.

Quand j'étais enfant vers les six ans, je suis allé pour la première fois au cinéma voir le documentaire « La grande prairie ». On voyait des bisons qui couraient dans des espaces immenses et je regardais ça pour la première fois. Pendant plusieurs jours je me suis demandé comment c'était possible, n'ayant aucune idée de ce que le cinéma était, même de la possibilité de projeter des images. Je me demandais : comment est-ce fait ? C'est impossible que des vrais bisons courent derrière ce rideau et qu'on les voie, j'étais pris par le merveilleux. Il n'y avait pas de télévision, en tout cas nous n'en avions pas. Maintenant les enfants regardent la télévision quasiment dès leur berceau, elle n'a plus de secret pour eux. Le zen justement apparaît dans la vie plus tard, sa fraîcheur est gardée, et tout à coup le dharma, l'absolu, débarque dans vos phénomènes réguliers qui jusqu'alors étaient plats. Vous êtes alors envahis par la ferveur du zen.

Si vous êtes gorgés de religion enfantine dès le départ, que pouvez-vous alors découvrir par vous-mêmes. Mais si tout à coup vous pénétrez le monde intérieur du corps et de l'esprit, alors vous vous y lancez car vous voulez connaître plus, vous vous vouez corps et esprit à la loi, que vous voyez comme un absolu. C'est

l'expérience du satori, de plus en plus ce que vous viviez vous apparaît comme illusoire et alors vous commencez à construire votre maison.

Tozan écrivit alors ce poème :

*Les phénomènes pointent vers l'essence !
L'aube s'est levée à la surprise d'une vieille femme,
Et elle se risque à faire face au miroir ancien, dans lequel elle voit
Clairement et distinctement son vrai visage, si différent de toutes les images
qu'elle s'était fait d'elle-même
A partir de cet instant elle n'ignorera plus sa propre face
Tout en essayant d'attraper son ombre.*

Tiré par l'absolu, vous construisez votre maison intérieure, elle y prend une place très grande. Bien sûr beaucoup restent bloqués dans cette période, bloqués par cet espoir immense d'atteindre l'absolu. Alors ils développent des efforts immenses, charrient toutes les briques, construisent la Voie en eux-mêmes comme un grand samu, sans interruption. Mais sans tout ce travail, ce serait comme construire une maison sur du sable, prendre un crédit et l'acheter tout de suite, sans argent mais y vivre combien de temps en fin de compte. Mais si pendant des années vous vous êtes dévoués corps et âme à la loi, que vous avez agit de votre mieux, sincèrement, alors cet esprit de don de soi subsistera et restera en vous pour votre vie. Si vous ne connaissez pas cet esprit de don, alors la Voie restera extérieure, sans substance réelle à l'intérieur de vous-même et vous continuerez à y chercher une compréhension que vous ne pourrez jamais saisir, car celle-ci doit être vécue.

Il faut avoir vécu les sesshins, se lever fatigué et y aller quand même, continuer, toujours continuer, sur le chemin qui monte sur la montagne. Pourquoi les alpinistes grimpent sur des sommets ? Si vous n'avez pas une âme d'alpiniste cela peut paraître idiot, autant prendre un hélicoptère, mais alors vous risquez de passer à côté de ces efforts qui portent en eux-mêmes une grande satisfaction, peut-être même inconnue, dans les profondeurs de vous-mêmes. Aussi la pratique continue paraît-elle une sorte de mortification au commun des mortels, ils n'y voient aucun fruit, ne sont pas sensibles à cet absolu. C'est pourtant grâce à elle que vous devenez petit à petit un être réel, et non un simple visiteur de votre propre existence.

Une fois il y a longtemps, j'étais dans un restaurant chinois à Long Island, près de New York avec des amis physiciens américains. Cet ami à côté de moi regardait les cours de la bourse sur le Financial Times, car les américains souvent utilisent l'argent de leur retraite pour jouer en bourse et le faire fructifier, quand ça va bien. Avec la crise d'ailleurs beaucoup ont perdu une grande partie de leur retraite. Et tout à coup il dit : je fais ça mais cela ne me satisfait pas vraiment, j'y gagne de l'argent mais n'en suis pas fondamentalement satisfait. Je lui demande alors : mais qu'est-ce qui te satisferait vraiment ? Il est resté bouche bée. Cet argent restait artificiel, il n'y avait mis aucune énergie de vie, le jeu lui-même n'était pas vivant.

C'est lors de cette période que la pratique devient réelle et se transforme en pratique de vie, et non en une mécanique désincarnée. C'est une grande période de sincérité absolue. Bien sûr c'est peut-être moins captivant que l'espoir des premiers jours, mais c'est construire sa vie réelle à partir de cet engagement. Pour cela il faut s'engager totalement dans la Voie, corps et esprit, c'est pour cela que Tozan parle de la période de soumission à la Voie. Alors debout sur la montagne du satori, vous grimpez encore, où elle n'existe pas, tout est en vous-mêmes.

Le deuxième goï est donc la soumission à la foi. Kodo Sawaki disait : « *Il ne s'agit pas d'attraper la Loi, mais d'être attrapé par elle.* » Dans les temps passés, il y avait les Croisés, les fous de Dieu, les samouraïs, encore aujourd'hui les sectes, mais ici il s'agit bien du guerrier intérieur, il s'agit de s'adresser à soi-même et non de vouloir projeter cet absolu sur quelqu'un d'autre, telle l'inquisition. C'est important car l'absolu peut donner lieu souvent à une forme d'intransigeance, et là au milieu le simple être humain est alors oublié.

Une fois une femme est arrivée au monde en face d'Etienne pour lui dire qu'elle voulait changer sa vie et se dédier entièrement à zazen, avoir le temps de pratiquer plus, d'être là, en fait de faire encore plus partie de ce groupe, la sangha. Déjà Etienne semblait interloqué, puis il lui a demandé si elle avait des enfants :

- Oui, dit-elle.
- Combien ?
- Deux.
- Ils sont petits encore ou grands déjà ?
- Ils sont encore petits.
- Eh bien lui a dit Etienne fermement, vous devez vous en occuper d'abord et aussi selon vos disponibilités venir pratiquer avec nous et non pas l'inverse, pas l'absolu vu de cette façon-là, pas vu de façon rigide et sectaire.

D'autre part si vous prenez par exemple Bernard Palissy qui brûla tous ses meubles pour entretenir le feu de la cuisson de ses céramiques, s'il n'avait pas été pris par la Loi d'aller jusqu'au bout, de réussir, jamais cette forme de céramique n'aurait été découverte ce jour-là. Christophe Colomb aurait abandonné au milieu de l'océan, Einstein au milieu de ses équations, l'homme ne serait jamais allé sur la lune ou jusqu'au fond des mers. Et alors me direz-vous, qu'est-ce que ça peut faire ? Il s'agit du mouvement vers la découverte, comme le mouvement intérieur vers notre propre découverte, cela ne changera peut-être pas la couleur de votre café du matin, mais vous le trouverez meilleur, beaucoup plus intéressant. Tout cela est être pris par un grand projet intérieur, qui va vous prendre toute la vie. Et la pratique démarre, soutenue par cette énergie inépuisable. Vous avez le sentiment de devenir réel.

Tozan écrivit alors le poème suivant :

*Pour qui vous êtes-vous dépouillé de vos magnifiques habits ?
Le cri du coucou appelle tous les promeneurs à rentrer chez eux !
Même après que les fleurs sont tombées, son cri retentit toujours
Dans les bois au milieu des sommets déchiquetés.*

L'être alors s'est déjà dépouillé de ses parures colorées. « *Abandonnez, disait Etienne votre manteau de roi et votre guenille de mendiant.* » Une voix mystérieuse l'a appelé, le cri du coucou ? Quelle voix ? Une voix très intime qui vous dit d'arrêter vos errements dans la vie et de rentrer dans votre vraie maison, la voix est à l'intérieur, comme un ancien souvenir, un désir oublié, une envie restée inactive, alors commence la pratique spirituelle avec des choses réelles, le corps, les jambes, la colonne vertébrale, la tête, tout cela est bien réel, les illusions disparaissent, on est heureux de pouvoir faire quelque chose. Mais pas tout seul, le cri du coucou continue encore et encore, même lorsque les fleurs flamboyantes sont tombées, avec tous, un voyage que beaucoup d'humains partagent.

Je vous rappelle que les cinq goï de Tozan ne sont pas des états éternels, ce sont simplement des expédients salvifiques, des passages temporaires de notre développement spirituel, dans lesquels nous naviguons. Ils agissent comme une boussole, mais ne sont pas la direction en elle-même.

Vous pratiquez zazen, vous participez donc pleinement de cet esprit. Vous croyez que vous avez attrapé zazen, mais en vérité c'est zazen qui vous a attrapés, c'est pourquoi vous êtes venus au dojo. Ce n'est peut-être pas le cri du coucou, mais ce cri a résonné en vous, a fait vibrer une corde au-delà de votre simple dimension humaine de tous les jours, boulot, métro, dodo, un appel de l'intérieur, conscient ou inconscient, une sorte d'état de grâce auquel vous avez répondu. Tout cela n'est pas banal, c'est l'irruption de la vérité, petit à petit vous allez la maîtriser, l'appriivoiser, elle fera partie intégrante de vous-même, le zazen, l'Hannya Shingyo, la guen-maï, sampaï, feront partie de vous-même, tout cela sera ou est déjà vous-mêmes. Souvent les nouveaux ne comprennent pas la cérémonie, demandent à quoi elle sert, car elle ne fait pas encore partie d'eux-mêmes. Ils pensent qu'ils se prosternent devant quelque chose et veulent savoir devant quoi, sans réaliser que la chose réelle est le fait même qu'ils se prosternent. Même chose avec la guen-maï.

Je me souviens du premier matin à la Gendronnière, j'ay étais allé après avoir pratiqué quelques fois seulement le samedi matin au dojo. Je dis :

- Chic du café.
- Profite demain matin c'est la guen-maï ! me répond quelqu'un.
- C'est quoi ça, je demande.

On m'explique alors la soupe de riz avec les petits légumes. Quoi ! Vous mangez de la soupe de riz le matin, c'est quoi ce délire ? Après avoir vu des crânes rasés coudre des tissus sur la pairie au soleil, maintenant la soupe de riz, j'ai vraiment pensé être tombé sur une bande de flippés complets. Par la suite j'ai mangé la guen-maï, cousu un kesa, avec de grandes difficultés, j'ai apprivoisé, digéré, tout cela a fini par devenir moi-même.

C'est cela qui est intéressant, soi-même, pas son ego qui résiste, trouve stupide ou incongru, mais soi-même. C'est l'enseignement sur soi-même avec cette répétition, toujours, encore, approfondir ce que l'on fait, comme on est, comme un miroir de ce que nous sommes vraiment qui est la Voie vers les fruits de la pratique spirituelle. La

foi du départ est accompagnée par la pratique et la pratique renforce la foi, c'est la même chose pour tout le monde, vous n'êtes pas seuls, le cri du coucou retentit pour tous, il suffit alors de l'entendre et de rentrer dans sa vraie maison au lieu de continuer à errer dans la vie. Qui ne désirerait pas cela ?

Donc, touché en plein dans le mille par l'absolu, cet être humain se trouve alors confronté avec cette découverte. A la fois sur la montagne et ne pouvant y rester. Il peut être appelé un homme dominé par la vérité inconcevable. Souvent c'est un état où les pratiquants sont persuadés de posséder la Voie, n'écoutent plus personne, plus aucun enseignement ne rentre, ils sont semblables à une tasse de thé qui déborde. Mais il n'en reste pas moins que la réalisation intérieure est bien établie, peut-être même trop bien. Une forme de fanatisme n'est guère loin. Il faut alors faire hyper gaffe que cet absolu ne devienne pas l'absolu de notre ego.

Il y a de multiples pratiques spirituelles dans le monde, celles-ci participent à la joie des êtres, à leur réalisation, si dirigées vers la paix et le bien de tous, elles sont toutes infiniment respectables. Le bouddhisme est à cet égard une pratique heureusement égalitaire, pas d'élus particulier, de toutes façons pas de paradis, pas de mirage, pas de promesses, pas de chantage, tout le monde sans exception peut entendre le chant du coucou, tous égaux dans la Voie, aucun exclu. Qui serions-nous donc pour affirmer que le zen serait la seule pratique élevée pour l'humanité, qu'elle le soit pour nous d'accord et que cela nous permette de respecter toute personne qui a sa religion, sa voie spirituelle qui certainement est la plus haute pour lui, à condition qu'il n'en exclue personne ou qu'il ne force personne à l'adopter. C'est un rappel de compassion au moment où un pratiquant se trouve envahi par la vérité qui l'émeut et qui va définir sa ligne de vie. La tolérance est une bonne loi, l'humilité dans la pratique permet de tenir la distance.

Exprimer directement la vérité est en fait impossible, quelle vérité, la mienne, celle que j'ai découverte chez les autres en répétant des phrases mortes au lieu de la chose réelle. C'est devant cette impossibilité que Lin-Chi développa d'autres méthodes destinées à réveiller les bons pratiquants et non à les endormir par de belles paroles. Les réveiller et qu'ainsi dans l'instant, automatiquement ils pensent par eux-mêmes. Qu'est-ce que le Bouddha ? Un bâton pour se torcher. Koan. Un moine dit : ce qui est commencé ne doit pas être arrêté. Alors un autre prend une brouette, lui passe sur les jambes en lui faisant très mal et en disant : ce qui a démarré ne doit pas être stoppé. Et toc, réponse pratique à une phrase creuse. Ou bien : qu'est-ce que le zen ? Réponse : le zen c'est la concentration, ah bon qu'est-ce que ça veut dire ? Finalement si pris à la lettre, cela devient comme les fondamentalistes : Dieu existe car la Bible le dit. Et pourquoi le dit-elle ? Parce qu'elle a été inspirée par Dieu. Dire alors le zen c'est la vie est salutaire. Ou alors le zen parle par paraboles, chacun peut y trouver la vérité qui lui fait du bien et l'encourage.

L'essentiel rentre dans les phénomènes, mais les deux ne sont pas en harmonie. Ça marche pas et pourtant beaucoup restent coincés dans leur vérité, persuadés qu'ils sont les seuls à la détenir, les guerres de religion en sont la preuve malheureuse, les croisades quelles qu'elles soient aussi, croisades de l'hygiénisme à

tout crin, du politiquement hyper correct, il y en a des millions imbriquées comme tatouées dans l'esprit des gens où les autres ont tort et eux seuls raison. C'est le danger du troisième goï : rester sur sa propre montagne entouré de ses nuages. Mais quand même la vérité fait son chemin.

A cette époque, bien avant que l'école Lin-chi fasse des koans un élément central de l'enseignement de cette école, ils aimaient beaucoup s'affronter lors de questions et de réponses. Aujourd'hui on retrouve un peu la même chose avec les questions en ligne. Par exemple il fallait toujours qu'ils demandent : quelle est la signification de la venue de Bodhidharma à l'Est, ce qui veut dire quelle est la signification du Chan. Alors à force, bien sûr on peut trouver toutes les réponses qu'on veut à la fin : le cyprès dans la cour, *mu*, une volée de coups de bâton car à ce moment pour une raison qu'il aurait dû connaître il n'aurait pas dû poser cette question. C'est marrant et c'est tout. Une fois en fait Ungo Doyo vint devant Tozan pour lui demander, donc, quelle est la signification de la venue de Bodhidharma d'Inde en Chine. Ungo Doyo deviendra le successeur de Tozan et c'est lui qui donnera lieu après Tozan à la continuité de l'école soto. Tozan lui répondit alors :

« Dans quelques temps tu auras des bottes de paille au-dessus de tête, ce qui veut dire le toit de chaume d'un monastère, et donc Tozan lui prédit qu'il deviendra abbé de ce monastère. Alors en ce temps-là si quelqu'un te pose la même question, que lui répondras-tu ? »

Une autre fois un officier du gouvernement voulut savoir s'il existait un quelconque moyen d'approcher le Chan par la culture. Tozan lui répondit : *« Lorsque tu deviendras un laboureur alors il y aura quelqu'un qui le cultivera. »*

Aussi lorsqu'un nouveau arrivait au monastère, peut-être pas tout de suite, mais il était certainement invité un jour à rencontrer l'abbé. La question rituelle était alors : d'où viens-tu ? Soit le gars disait je viens de la province machin, soit il disait je viens de nulle part, du style ma nature profonde est toujours ici, bref, ils s'amusaient bien avec leurs questions piège. Justement dans ce style, Tozan demanda une fois à un moine qui venait d'arriver :

- D'où viens-tu ?
- Je viens ici après avoir erré de montagne en montagne. Ce qui veut dire de temple en temple, de maître en maître, vu que les monastères étaient sur les montagnes.
- En as-tu atteint le sommet ? demanda Tozan.
- Oui, je l'ai atteint, dit le moine. Bon c'est bien de ne pas hésiter, et c'est mieux d'atteindre le sommet que de se planter à mi-pente. Bonne réponse.
- Y a-t-il quelqu'un là-haut ?
- Non il n'y a personne, répond le moine.
- Si c'est ainsi, cela veut dire que tu n'as pas atteint le sommet, dit Tozan.
- Si je n'avais pas atteint le sommet, comment pourrais-je savoir qu'il n'y a personne là ? dit le moine sans se démonter, encore une bonne réponse.
- Et pourquoi n'es-tu pas resté là-haut ? demanda alors Tozan.

- Cela ne m'aurait pas dérangé de rester là-haut, mais il y a quelqu'un dans le ciel de l'Ouest (sous-entendu le Bouddha) qui ne me l'aurait pas permis, dit le moine.

Excellente réponse, gagné.

Rester dans l'absolu, sur la montagne, ou rester dans son esprit dans l'absolu, même au milieu des phénomènes, c'est comme le miel au fond de la tasse, et le thé au-dessus, cela ne peut rester ainsi longtemps. Ils vont se mélanger intimement, l'essentiel, l'absolu, et la vie de tous les jours. Le chemin qui descend de la montagne, celui de la compassion et de l'être humain est proche, le quatrième goï.

Les cinq degrés de l'éveil sont plutôt des états de conscience et non des étapes inévitables de notre parcours vers une connaissance plus large, plus approfondie de nous-mêmes. Il ne s'agit pas non plus de les étudier du côté abstrait, d'extraire une signification des mots. Le Chan, le zen, sont des mots, la vie est aussi un mot, le tout est d'être vivant, comme il lui a répondu : tu sauras si la culture te mène au Chan lorsque tu laboureras toi-même. Alors le Chan, le zen, le tout est d'être Chan, d'être zen. Pas seulement être zen, avec des bouquets dépouillés donnant une impression merveilleuse de finesse, un calme vaporeux, pas s'énervé, joindre les mains, parler doucement et d'une voix suave, être gentil, comme si nous vivions dans scénario de film emmerdant avec une musique d'ascenseur, mais être zen, vivant, conscient, avec de la foi, de l'énergie, de la disponibilité, de l'amour et de la compassion, sauter dans les phénomènes sans avoir peur qu'ils nous tombent dessus, et préserver notre cœur.

J'ai eu une question sur le site du dojo de Genève, un peu compliquée, mais qui montre aussi ce que les personnes voudraient savoir, ce à quoi ils voudraient avoir une réponse, ils aimeraient bien voir où ils vont, le but de la promenade, et pouvoir alors y être et s'arrêter. Mais arrêter dans la vie, qu'est-ce que ça veut dire, mourir, se comporter comme un petit légume, s'enfermer sur la montagne, seul, rien de tout cela n'est possible, alors autant profiter du voyage. Bon donc la question :

« La 'Voie', l'octuple sentier, le satori, la pratique de zazen et toute une pléthore de concepts abstraits décrivent plutôt bien le 'comment' vivre le bouddhisme, mais manquent cruellement de repères. Par analogie, c'est comme si on souhaitait arriver dans de bonnes conditions à une destination et que l'on se définissait toutes les règles nécessaires, tout en oubliant de définir le point d'arrivée. Le toit avant les fondations? »

Si vous prenez le train, quand vous arrivez à votre destination le voyage est terminé. C'est généralement pour cela que les gens voyagent, pour aller quelque part, ailleurs. Ce voyage-là, celui de son sentier spirituel, pour un être humain dure toute la vie, on n'arrive jamais vraiment quelque part. Arriver dans un lieu où tout est parfait ? S'asseoir et se reposer ? Toutes ces pratiques salvifiques, comme le sentier octuple, ou l'ascèse, la méditation corps-esprit, les goïs contiennent en eux-mêmes la Voie, en ce sens le voyage est en lui-même le but. Si vous allumez une lampe, celle-ci va répandre de la lumière de façon continue tant qu'il y a du courant et que le filament tient bon. Mais dans la vie, satori et illusions, lumière et obscurité, se mélangent, personne n'échappe au démon de l'impermanence, tout change tout le temps, rien n'est

fixe comme une gare, des rails, des règles, une destination connue, exprimable et certaine. Même zazen et la vie de tous les jours s'interpénètrent naturellement. Il est dit que plus vous recherchez un but, une Voie, plus celle-ci s'éloigne de vous. Etienne disait: le zen c'est la vie. Le zen n'est pas une dimension séparée de la vie, il est juste la vie, ouverte, consciente, compassionnée, universelle et tous les Bouddhas sont des êtres humains. Il faut trouver soi-même ses propres fondations. En fait c'est à partir de nos propres fondations, intuitives, non exprimées, que nous sommes amenés à une pratique spirituelle. Si ce n'était pas le cas personne ne s'engagerait dans une telle Voie car il n'en aurait aucune conscience.

Une telle voie spirituelle ne peut pas être que personnelle, elle est poussée par tout, comme les plantes le sont par la terre, la pluie, le vent qui leur apporte des matériaux nouveaux. Celles-ci poussent sans se poser de multiples questions et pourtant elles poussent. Comme le bien grandit en nous avec de bonnes pratiques, comme tous les phénomènes nous amènent un enseignement, tous les contacts que nous avons nous enrichissent. Tout cela de plus profite à tout le monde, aussi nous ne nous lançons pas sur un tel chemin que pour nous-mêmes mais pour le bien de tous.

Par la suite la pratique spirituelle devient un élément constitutif de notre vie, une fondation alors renouvelée, la foi et la confiance se manifestent de plus en plus, et les questions disparaissent, tout devient transparent et évident. Notre être est alors intégral, corps, esprit, intérieur, extérieur. En cela la maison se construit et le toit apparait de lui-même. Mais il y a toujours des ouragans, le toit s'envole, les fondations restent. Dogen a dit: *"Si vous construisez un étang, ne le faites pas en attendant que la lune s'y reflète. Construisez-le et naturellement la lune s'y reflètera."*

A ce moment de la pratique, l'esprit s'ouvre alors au quatrième état de conscience, au quatrième goï, l'absolu, l'essence, la vacuité s'harmonise avec les phénomènes, même davantage, les phénomènes contiennent en eux-mêmes l'essence des choses et leur absolu, et l'absolu lui-même contient en essence les phénomènes, le relatif. Cela correspond à une grande ouverture de l'être, car il se rend compte du côté limité et peut-être fractionnaire qu'il entretenait dans la Voie. Celle-ci s'ouvre à lui comme un espace dans lequel il peut librement naviguer, espace intérieur et également espace extérieur, il n'est plus gêné par trop d'idées reçues, il peut alors hisser les voiles et partir sur l'océan. Mais bien sûr il a fallu construire le bateau, trouver du bois ailleurs, coudre les voiles, avoir du tissu, concevoir le gouvernail en regardant aussi ce qui avait déjà été réalisé, profiter de l'enseignement reçu tout en gardant une vue plus critique sur certains passages. Aussi les trois premiers états de conscience sont également essentiels, aucun d'entre eux ne doit être considéré comme négligeable et sans importance vitale. Il est évident que pour se débarrasser du langage tout fait et du sens particulier des mots, il faut apprendre à lire, à connaître leur signification aussi limitée puisse-t-elle être. Il y a une grande différence entre garder le silence et ne pas savoir quoi dire.

Une question m'a été posée : si nous sommes nous-mêmes, le soi, et que le monde est le soi également, et que tous les êtres sont aussi le soi, comment puis-je oublier mon ego et m'identifier avec le grand soi et avec toutes les pièces de ce soi ?

J'ai essayé de répondre de la façon suivante: votre soi n'est pas l'ego, en fait votre soi contient le soi universel. Bien sûr ce que nous appelons l'ego est différent. Le soi est le soi universel, pas de contradiction, pas de séparation est la clé. Avoir alors foi en soi-même, en son propre soi, est également avoir une foi universelle dans le soi de tous les êtres.

Tout cela se réalise, se manifeste de façon lumineuse quand un être humain s'ouvre à l'état du quatrième goï.

L'absolu et les phénomènes de la vie de tous les jours s'interpénètrent, nous voyons clairement que chaque phénomène contient en lui-même l'absolu et que celui-ci contient potentiellement tous les phénomènes. Une fois cette question avait été posée en mondo : comment de fait-il que le Tao, qui est l'unité, puisse se partager dans la dualité ou dans la multiplicité de toutes choses ? Le tao n'est pas une entité unique, comme un électron par exemple, mais contient en lui-même toute dualité, toute diversité.

C'est ainsi aussi l'histoire de notre univers, juste après le big-bang. Au début de l'énergie devenant une multitude de proto-particules indifférenciées, interagissant constamment les unes avec les autres. Tout y est contenu, y compris plus tard les dinosaures, les insectes, les humains, les montagnes et les rivières, mais à l'état potentiel non encore différencié. C'est semblable à l'absolu, il ne s'est pas encore solidifié. Ensuite petit à petit l'énergie se transforme en matière, le monde devient moins agité, les grains de lumière peuvent passer sans se cogner constamment partout, et le monde devient lumineux. Tout cela commence à s'agréger en filaments, en grumeaux qui donneront lieu aux galaxies et aux étoiles où l'énergie de l'univers se concentre par gravitation. Il reste aussi de l'énergie diffuse inobservable jusqu'à maintenant, l'énergie noire. Tout continue à évoluer jusqu'à nous. Nous pensons toujours que nous sommes extrêmement particuliers, mais en essence bien sûr nous venons tous de cette universalité, de l'espace-temps où le Tao était encore unifié. Il l'est toujours car tout y est inclus, même si les parties de notre monde sont maintenant très différentes les unes des autres, toutes sont le Tao, car chaque partie reflète le tout.

C'est aussi le cas en ce qui concerne notre vie. Aucun de nos actes, particulier en lui-même ne peut être séparé de la totalité de notre existence. Il est à la fois particulier car à chaque instant nous pouvons décider ce que nous allons faire l'instant suivant, et cet instant est indépendant de celui qui le précède, mais aussi chaque acte s'inscrit dans tout un monde, qui remonte aux confins de l'existence universelle de tout ce qui est contenu dans notre univers.

Prenez l'exemple d'un arbre. Un arbre c'est un arbre me direz-vous, oui, c'est certainement vrai. Si vous restez sur cette position unique, alors vous direz également moi c'est moi, et puis un point c'est tout. Mais en êtes-vous bien sûr. Personne ne naît physiquement de lui-même et pourtant c'est bien lui-même qui naît et personne d'autre. Un arbre ne grandit pas tout seul, il y a la terre, la pluie, le vent, on pourrait aussi bien dire que l'arbre c'est la terre, la pluie et le vent. L'universel et le particulier se contiennent l'un l'autre. C'est un fait, autant dépasser dans notre esprit toute contradiction que nous ferions entre les deux, du style soit c'est universel, soit c'est

particulier, soit je suis moi-même, soit je ne suis pas moi-même, nous sommes tous les deux. Cela demande un petit effort de raisonnement et également d'humilité pour arrêter de se prendre pour le centre du monde. Et bien sûr cela pénètre notre vie, notre façon de voir les choses, nous entendons le chant du coucou, il nous touche, l'universel nous touche bien que nous restions également nous-mêmes.

Un jour ou l'autre le premier état de grâce, l'irruption de l'absolu en vous-mêmes se confronte aux phénomènes. C'est semblable à la carte du tarot, la Maison Dieu, où l'éclair explose la maison. Apparaît le doute. Le doute est une grande dynamique à condition de ne pas s'y perdre. L'enthousiasme du départ, ce qu'on appelle l'esprit du débutant, le constructeur de la maison, a atteint une certaine confiance, une plénitude, mais celle-ci elle-même est un rêve, une illusion, comme si la vie pouvait s'arrêter et que le pèlerin reste tout à coup sur place. Il redescend fatalement un jour dans la vallée. Où est la vallée, où est la montagne, où suis-je ? Alors les repères fixes, absolus, les phénomènes, la vacuité, même la Voie apparaît illusoire. Pourquoi réaliser quoi que ce soit ? Comment sauver tous les êtres, moi qui n'ai qu'une vie, au mieux de quatre-vingts ans, alors qu'ils sont des milliards ?

C'est un peu un rat de bibliothèque, une personne extrêmement studieuse qui cherche l'essence du tout en étudiant les philosophies, les courants, les analogies et les points communs, qui finalement sait à peu près tout, et il continue. Un jour une jeune étudiante vient lui poser une question et s'assied en face de lui sur la table. Il lève alors les yeux de ses grimoires pour se trouver en face de ses fesses bien moulées dans une jupe étroite, de ses hanches, ses jambes nues, elle balance un pied glissé dans une chaussure fine qu'elle retient uniquement par les orteils et sa chemise est un peu ouverte révélant une douceur infinie dans la naissance de ses seins. Elle le regarde, se penche vers lui et lui parle. Il n'entend rien, il regarde les lèvres, le mouvement de ses mains, il sent son odeur parfumée qui chasse d'un coup l'odeur de poussière et de papier vieilli qui faisait son habitude, la musique de sa voix qui porte toute la sensualité de son corps qu'il devine sans le voir. Les grimoires ont disparu, la quête de la vérité dans ses livres s'est évanouie, la vérité est juste là en cette femme. Si le diable arrivait pour lui demander ce qu'il donnerait pour qu'elle soit vraiment avec lui, intimement, il donnerait tout pour que cet instant perdure.

- Vous ne m'écoutez pas, dit-elle.
- Pardon, qu'est-ce que vous dites ?
- Vous me regardez c'est tout mais vous ne m'écoutez pas.

Et lui pense mais j'en ai rien à foutre de mes livres, des questions, bref il ne s'est plus où il en est. Irruption à la fois d'un absolu, car inconnu, et un petit phénomène, les deux d'un coup emportent son âme. Le phénomène lui-même est l'essentiel, là il réalise que c'est fini de passer sa vie à côté des occasions, dès maintenant ça va changer, bon il faudra quand même qu'il s'encourage à sortir de sa prison studieuse pour voir la vie, mais c'est fait : il est emmené par la Voie de la vie. Un grand doute aussi sur ce qu'il est juste maintenant, s'est-il trompé de Voie, n'a-t-il pas raté des tas de petites choses qui l'auraient enjoué, n'a-t-il pas vu dans chaque petite action le côté universel du désir qui monte, vite malgré la période des

grimoires, ça l'étonne mais il aime bien ça, mais se dit-il où est la vie, je ne vais pas la trouver dans mes livres, mais avec elle oui, ça sûrement.

Dans la Voie existe aussi un désir profond de connaître son monde, de partir avec cette femme. Les contradictions ont disparu de son esprit, la vie avec tout y a fait irruption. Le zen et la vie ne sont pas séparés.

Pour que tout cela se passe voyez-vous, il faut alors être capable de voir que l'absolu et le relatif font partie du royaume de la relativité. Il y a une vie en dehors du zen, lui disait la femme d'un maître de la transmission. Chaque chose alors est vue comme la Voie. Pourquoi celle-ci d'ailleurs serait-elle spéciale pour des êtres humains qui n'ont qu'une seule vie, sans espoir de pouvoir retourner en arrière pour corriger ce qui les dérange ou revivre ce qu'ils ont aimé. Absolu, relatif ne sont que des mots. L'être éveillé ne va pas s'arrêter à des mots, ce qu'il vit est infiniment plus profond, plus large que ce genre de classification. Rien ne vous empêche d'être libres, alors si jamais ce sont les idées sur le zen qui vous en empêchent, débarrassez-vous en tout de suite, vous trimbaliez des concepts inutiles, des menottes alors que vous êtes déjà sortis du poste de police.

Tozan l'exprima alors dans ces stances :

L'essentiel et les phénomènes se rejoignent !

Il n'y a aucun besoin d'éviter que leurs épées se croisent !

Le soldat expérimenté fleurit comme le lotus magique au milieu des flammes,

Au même instant et de tout temps ses vœux héroïques percent les cieux.

Les fruits de la vie religieuse peuvent être récoltés. Dans son esprit finalement aucune différence n'est à introduire entre tous les Bouddhas et les autres êtres. Il y a toujours la vie et la mort, l'impermanence. La Voie a perdu alors tous ses attributs spéciaux dont l'être humain l'avait paré. Au début il ne reconnaît plus la Voie telle qu'il l'avait imaginée, telle qu'il l'espérait, dans laquelle il pensait pouvoir s'identifier comme le mec dans la bibliothèque avec ses bouquins, telle qu'elle l'habitait, aussi ressent-il comme un abandon, il doit aller au-delà de ce doute créé par l'évanouissement de ses certitudes, tout vole en éclat, il doit inventer.

Cela est une véritable coupure. Soit vous restez dans votre absolu, seulement zazen, la Voie des Bouddhas anciens qui ont vécu avant nous et que nous devons suivre aveuglément, et vous continuez à gober les œufs d'une autre poule, soit vous commencez à inventer, c'est-à-dire à mélanger le Chan, sa pratique, sa philosophie, tout ce que vous avez emmagasiné, avec votre vie réelle, celle de maintenant, seul. Personne ne peut demander à qui que ce soit d'autre : s'il vous-plaît inventer moi une vie. Alors n'ayez pas peur, la liberté fait toujours peur, car il faut alors s'opposer à tous ceux qui veulent vous remettre dans une boîte. Vous allez à l'asile, toc des psychotropes, comme ça vous ne dérangerez personne, vous faites du bruit, chut, chut, vous vous habillez comme vous aimez, ah quand même il pourrait se fringuer d'une façon convenable, donc en même temps il faut aussi du courage. C'est un peu comme la dernière carte du tarot, le Mat, sans numéro, suspendu dans le vide et riant.

Prenons par exemple le jour de l'Ascension. D'un côté vous avez l'attitude purement phénomènes, avant le premier goï, l'Ascension c'est un jour de congé, le reste j'en ai rien à foutre. D'autres peut-être se concentrent sur la signification de l'Ascension du Christ au ciel. Trouver ce que veut dire le ciel, pourquoi, quarante jours après Pâques, rappel de la résurrection, Dieu le Père, sa droite intercédant pour les pauvres pêcheurs que nous sommes. C'est l'absolu, mais qui peut imaginer que tout cela soit réel, c'est du domaine de la croyance parce que les gens aiment bien croire à quelque chose qui les dépasse, même si c'est une chose impossible ou totalement irréelle. Dans le zen, c'est plus simple vu que tout le monde est humain, personne n'est né directement de Dieu, tous nous sommes nés du monde et vivons de ce monde. Les idées de religion sont imbriquées chez beaucoup de personnes, si bien qu'elles ont beaucoup de difficultés à entrevoir une pratique spirituelle humaine, ou voir dans une religion, ce qui relie les êtres, humaine. Sans intervention extérieure. Alors l'Ascension de qui ? C'est nous tous qui devons ascensionner spirituellement, car c'est la voie pour sauver les êtres et sortir de notre errance de quarante jours sur terre, sans demeure. C'est également le symbole de rentrer dans sa propre maison. Le Christ est dit avoir passé quarante jours à errer sur terre avec quelques apparitions dans les esprits, et finalement, comme le pratiquant sincère entendant le chant du coucou dans les bois, le vent du Chan, il décide de rentrer chez lui, dans sa véritable maison. Dix jours plus tard, l'esprit descend sur les disciples, ils se rendent compte qu'ils sont seuls et que l'avenir de l'humanité dépend d'eux, car à leur place à eux, il n'y a qu'eux-mêmes.

Restez souples, jamais rigides, le monde contient suffisamment d'inquisiteurs. Voyez dans cet exemple les choses aussi simplement et humainement que possibles. Esprit saint, éveil à soi-même, résurrection, nouvelle vie intérieure, ascension, réalisation de sa foi et résolution des doutes, bon, crucifixion, à éviter.

Il est possible pour tous de voir sa vie quotidienne avec un œil neuf, l'œil du Shobogenzo, l'œil de la vraie loi, voir la vérité, alors celle-ci prend un sens, pas besoin de l'expliquer à qui que ce soit, mais votre vie prend un sens, connu de vous-même. Ceci est une relation très proche avec vous-même, une intimité profonde, libératrice, car vous n'avez plus besoin d'aller la mendier à l'extérieur, love me, love me, please love me, etc, mais dire alors I love you, j'ai suffisamment d'amour, de foi à l'intérieur pour vous le donner. *« Vous avez abandonné votre guenille de mendiant comme dit Etienne, et votre manteau de roi ne vous intéresse plus. »*

Vous comprenez ? J'avais un professeur de physique théorique qui donnait des cours sur les espaces riemanniens, la relativité générale et la thermodynamique de la particule libre. Un personnage connu mondialement et un peu spécial, nous y allions pour le spectacle. Il commençait son cours en français, continuait en allemand, faisait des annotations en latin ou en grec au tableau, remplissait tout le tableau noir avec des équations dans tous les sens, et à un moment il s'asseyait. Ne disait rien, il bourrait sa pipe et nous regardait. Après l'avoir allumée, goûté les premières bouffées, il nous demandait avec un accent suisse allemand à couper au couteau et gentiment : alors, vous comprenez ? Nous que dalle.

Bien sûr la vie au temps de Tozan était très différente de la notre aujourd'hui. Le mélange et la compréhension réciproque de l'absolu et des phénomènes était probablement pas tout à fait la même car les phénomènes n'étaient pas les mêmes. Néanmoins dans l'harmonisation intérieure et la conception de l'universel et de sa vie, cela ne fait guère de différences : aucune séparation n'existe entre quoi que ce soit.

Une fois Tozan était entrain de laver son bol et il regardait deux corbeaux qui se disputaient la proie d'une grenouille. Alors un moine s'approche et lui demande :

- Pourquoi se retrouvent-ils dans un tel état ?
- C'est à cause de toi, lui répondit Tozan.

On naît, on vit, on meurt, ça c'est pour tout le monde, tout le monde est logé à la même enseigne. Alors quoi ? Où est la différence ? A mon avis il est toujours bon dans ce genre de questions d'éviter les réponses toutes faites ou mystiques, zazen, zazen et zazen. Qu'est-ce qui différencie l'homme de la rue qui lit seulement le journal local, promène son chien en pantoufles sur le trottoir, râle contre les étrangers, bouffe la cuisine de sa femme et la baise quand rien ne l'intéresse à la télé, ce qui n'est pas souvent du tout, et un moine ? Les deux ont une vie humaine, les deux vont mourir. C'est comme ce qui différencie une soupe sans sel et une soupe avec du sel. Quelle est la différence. La différence c'est le sel. Le sel de la vie. « *Seul celui qui sait qu'il y a un homme derrière Bouddha peut participer à cette discussion* », dit Tozan.

La voie du Bouddha est l'étude et l'enseignement de la nature humaine, sans oublier toute l'étendue de notre bêtise, l'éventail de nos désirs, nos illusions et nos préférences. La posture de Bouddha ne se limite pas à la posture assise, quoi que nous fassions cela doit être Bouddha. Donc ayant eu la chance d'être visité par la conscience de l'absolu, par la présence de l'éveil, de notre propre conscience, il ne s'agit pas d'agir de façon absurde, sans agir comme un Bouddha. Dans le roman de Camus la Peste, un gars habité par l'idée absolue d'écrire un grand livre passe son temps à en réécrire la première phrase. Un autre compte inlassablement des petits pois les passant d'une bassine à une autre. L'absurde. Avec la pratique de zazen, provenant d'une illumination première, l'absurde se met en mouvement, un grand but peut apparaître.

Il ne faut pas n'en rien faire. Tozan demanda une fois à l'un de ses moines ce qui était le plus pénible au monde. Le moine répondit : l'enfer est le plus pénible. Et Tozan lui dit : Non ! Alors le moine le poussa à dire ce que de son point de vue était le plus pénible au monde. La réponse de Tozan fut alors : « *Porter un kesa de moine et être toujours ignorant de l'éveil est le plus pénible.* » Une fois au camp d'été, la responsable de la couture, au début de la deuxième session qui se termine généralement par les ordinations prit la parole après le diner pour demander s'il se trouvait des personnes qui voulaient coudre un rakusu. C'est voir les choses du point de vue des phénomènes uniquement. Stéphane choqué fit alors remarquer que la question était de savoir si des personnes désiraient recevoir l'ordination. Si oui, après il est possible de leur expliquer comment faire un rakusu, quelle en est sa signification, pourquoi il est bien qu'il le fasse eux-mêmes. Je m'enseigne moi-même là car je n'ai jamais cousu de rakusu, un kesa oui, mais pas plusieurs, je n'ai aucune

patience pour la couture alors que je suis heureux d'être en zazen pendant des heures. A la fin l'absolu et le phénomène se rejoignent, comme le cri et l'écho de la vallée.

Pour revenir à ce développement de la compréhension du zen à travers laquelle chacun passe au cours de sa vie de pratique, c'est-à-dire étude des phénomènes pris en eux-mêmes, éclosion du sentiment de l'absolu suivi d'un certain attachement à promouvoir et considérer uniquement ce qui est absolu comme essentiel, fondamental dans sa vie, au détriment des petites choses, et finalement comprendre profondément que les deux sont teintés de l'autre, la pratique de zazen est un élément de base. Pourquoi ? Comment ça peut se passer naturellement à l'intérieur d'un être humain ? Quelle est la dynamique introduite dans tout cela par la pratique de zazen, car vous pourriez penser que c'est une évolution naturelle due à l'âge qui passe et d'un peu de sagesse qui rentre avec les bruits de la vie. Aussi c'est vrai bien sûr, mais avec la pratique de zazen, ça va plus vite, nous avons alors plus de vie consciente, plus d'ouverture dédiée aux autres et à la fin une satisfaction d'avoir vraiment vécu au-delà de nous-mêmes seulement.

Comprendre par son corps et son esprit en même temps est essentiel. Si vous vous pêtez un doigt, vous comprenez par votre corps, si vous lisez des livres, vous comprenez par votre esprit, avec la pratique de zazen vous comprenez avec les deux. L'observation de la respiration vous permet facilement de descendre en vous-mêmes, vous la suivez tranquillement, elle pénètre vos poumons, descend dans votre ventre qui bouge un peu, vivant, vous la poussez un peu plus bas, vers le fond de vous-mêmes, rien de votre corps ne vous reste étranger. C'est un monde magnifique, un univers en soi. C'est simple un peu d'attention suffit, ne pas forcer, ne pas croire qu'il faille absolument expirer jusqu'à s'étouffer, laisser aller les épaules, le ventre, l'esprit. C'est un équilibre vécu. Il est semblable à l'équilibre entre l'absolu, souvent tendu, et les phénomènes souvent relâchés, par votre corps lui-même vous découvrez cet équilibre. Alors ce même équilibre perdure aussi dans les actions de la vie, pas trop tendu vers quoi que ce soit et ne pas négliger quoi que ce soit non plus, c'est une saine et simple philosophie pratique de la vie.

Il y a aussi au-delà comme on dit. Au-delà c'est le cinquième goï.

Comment faire alors pour évoluer, les gens veulent des fois savoir combien de fois il faut pratiquer par semaine. Les goï, les chemins de l'éveil, ne sont à parcourir ni trop lentement, ni trop vite, il s'agit que cela soit juste. Même chose pour la pratique, ni trop, ni trop peu. Trop, chacun s'épuise, trop peu pas d'enseignement, aucune chance de danser avec la Loi.

Au cinquième degré de l'éveil, le pratiquant trouve son nirvana dans le samsara, les choses normales de la vie sont son bonheur. Avant encore l'idée de l'absolu le tarabustait mais il est devenu finalement normal. Tozan écrivit alors un poème :

Voilà, il est arrivé à l'unité suprême !

Au-delà du « il est » et du « il n'est pas ».

Qui s'occupe de suivre les rythmes de ce poème ?

Laissez les autres aspirer à l'extraordinaire !

Il est heureux de retourner chez lui et de s'asseoir parmi les cendres !

Après tout ce périple intérieur, il est marrant de découvrir que Tozan est heureux de s'asseoir parmi les cendres. Chacun se dit : maintenant que je suis finalement entièrement vivant, je ne vais pas m'asseoir dans des cendres, mais au contraire dans les prairies fleuries et la joie de vivre chaque instant. Franchement à la fin cela ne vaut pas le coup, si tout désir a disparu. En fait il veut dire, savoir mais encore ne pas savoir, est l'état le plus haut. Les cendres ne sont pas la mort, mais le symbole de ce qui a brûlé, et qui pourtant est toujours là sous une autre forme. Les illusions sont parties, mais elles sont toujours là, elles ont pris une autre forme. Le Tao lui-même ne peut être connu, toute intention de poursuivre Bouddha n'a plus de sens et même devient une honte. Au cours d'innombrables kalpas la vérité n'a pu être connue par aucun patriarche issu de l'école du sud.

Cette vérité est juste au-delà, au-delà de l'essence, au-delà des phénomènes, comme le silence et les sons se trouvent réunis dans une vérité qui ne peut alors s'exprimer, comme l'action et la non-action, la voie positive et la voie négative, l'immédiat et le graduel, le mouvement et l'immobilité, l'extérieur et l'intérieur. « La réalité éternelle est magnifique, au-delà de l'illusion et de l'éveil, elle surgit dans un flot continu. » Toute tension entre elles est alors abolie. Nous sommes alors aussi en plein mysticisme, car rien ne peut exprimer directement le Tao, qui chante le sutra de la vérité inexprimable, comme le dit le sutra de Vimalakirti.

Essayez pour voir d'exprimer la vie, de savoir ce que c'est vraiment. Probablement, vous allez osciller entre dire qu'il s'agit d'une organisation extrêmement compliquée qui marche toute seule, comme un super hyper ordinateur, si subtil qu'il arrive même à savoir lui-même ce qu'il contient dans toutes ses mémoires vives, ou de l'autre côté dire qu'il y a dans la vie, dans la conscience des êtres quelque chose qui vous échappe, une vie propre et vous êtes alors semblables aux mystiques. Le zen est plein de mystiques, il est plein aussi de terriens. Ce genre de contradiction n'est pas résolu, c'est peut-être aussi pourquoi Tozan dit qu'il s'assied dans des cendres, sa quête ne le mène pas plus loin. Bon pas de problèmes, il s'agit juste de le savoir et d'arrêter de se prendre le nœud pour savoir ce qu'est le Tao. Le Tao c'est le Tao et voilà, circulez, vous ne pouvez rien voir. Bon il y a aussi un enseignement plus humain, sur d'être alors dans une condition normale, sans rien de spécial.

Tozan dit : il est arrivé à l'unité suprême, mais il ne dit pas qu'il y ait quelque chose à voir. C'est un peu comme si vous étiez capables de vous approcher de plus en plus du big-bang. Ceci se fait en physique des particules en augmentant l'énergie des interactions entre elles et simulant les conditions proches du commencement de notre univers. Mais je ne vais pas vous parler du LHC, pas de soucis. Donc plus vous vous approchez des conditions dans lesquelles aucune différenciation n'apparaît, moins vous voyez quoi que ce soit, tout disparaît et au-delà du big-bang, rien à voir, juste de l'énergie invisible pour nous.

De même nous pouvons comprendre ce que nous faisons, comprendre ce que nous ne faisons pas, mais l'état où à la fois nous agissons et n'agissons pas n'est guère exprimable. C'est là qu'on retrouve le fait que le zen est une expérience intime, seulement dans notre intimité profonde nous savons, mais ne pouvons l'exprimer. Et en même temps nous vivons une chose réelle. Le subjectif et l'objectif sont intimement mélangés comme le lait et le miel. Inséparables alors, impossible de voir le miel, impossible de voir le lait, seulement leur unité. Tozan va plus loin en disant « *Au-delà du « il est » et du « il n'est pas »* ».

Comment quoi que ce soit peut-il être et ne pas être à la fois ? Et pourtant nous savons tous intimement que nous pouvons être heureux et malheureux à la fois, avancer et reculer en même temps, vivre et mourir à chaque instant. Tout cela dans la vie. La recherche est terminée, l'étude des phénomènes est passée, ainsi que celle de l'absolu, même celle de la rencontre de l'essentiel et du provisoire, au-delà pour un être humain il y a simplement sa vie. Il a fait un grand tour pour revenir se poser chez lui, dans sa vie, mais riche de toute cette expérience. Il sortira peut-être toujours son chien en pantoufles, regardera la télévision, mais maintenant il le sait, et s'il sort son chien en pantoufles c'est qu'il l'a décidé et que cela n'a strictement aucune importance par rapport à la vie inexprimable qui l'habite et l'anime chaque jour.

Ceci peut s'exprimer aussi en disant : au début l'homme voit les montagnes comme les montagnes. Ensuite il voit les montagnes comme pas des montagnes et à la fin il voit à nouveau les montagnes comme des montagnes. Même chose avec Etienne qui a dit : un moine zen c'est un moine zen. C'est comme ça.

Après cet épisode de conscience mystique sur le fait que le Tao, le Chan et le zen en fait à la fin ne sont que vacuité, voyons quand même l'être humain qui s'est rendu compte de tout cela. Qu'est-ce que ça lui fait ? Y a-t-il quelque chose qui change en lui ? Pas sûr, mais quand même. Etienne disait : « *Il y a des gens qui sont cons. Ils pratiquent pendant vingt ou trente ans et en fin de compte ils sont toujours aussi cons, donc c'est la démonstration que le zen ne sert à rien.* » De toute façon, s'il servait à quelque chose, je pense, alors qu'il ne serait pas illimité, nous ne serions pas satisfaits par cet infini. Autant faire de la gymnastique, du sport, c'est bon à quelque chose.

Un jour un moine d'un monastère demanda au tenzo :

- Alors comme tenzo tu pèles les légumes ?
- Non, il y a des laïcs qui le font.
- Ah bon ! Alors tu t'occupes de cuire les aliments et surveille les casseroles ?
- Non, j'ai des aides de cuisine qui s'en occupent très bien.
- Mais alors tu fais quoi à la fin ?
- Le maître dans sa sagesse laisse les choses se faire, répondit-il.

Voir finalement que la vie est dans toutes choses. Il n'y a pas que ce dont les gens sont conscients, il y a toute la nature qui vit, les saisons, les fleurs, les arbres qui grandissent, qui perdent leurs feuilles, qui repoussent au printemps. Il y a le ciel qui change, la terre qui sent bon après la pluie, et notre vie en essence est la même chose. La Voie est dans tous les phénomènes. Satori, illusion se mélangent, l'être est libre, il

est en lui-même la Voie. Chaque jour est un bon jour pour pratiquer la Voie, à la fin les questions disparaissent. Comme Bouddha, un peu de lait, une jolie femme, l'étoile du matin, la tranquillité, tout est là. Inutile de chercher quoi que ce soit, il n'y a rien d'autre à trouver, la Voie est partout, et en nous-mêmes aussi, sans aucune séparation. Alors libre, plus rien ne retient l'être dans la réalisation de ses vœux de bodhisattva. Son ego, présent, ne le dérange plus, il ne le pousse plus à comprendre l'infini, l'inexprimable. Dans la montagne de neige, il y a la montagne dessous, et la neige qui la recouvre, les deux créent la montagne. Dans l'homme de la Voie, il y a l'homme et la Voie qui le recouvre comme la neige. Les deux créent l'homme de la Voie.

Peut-être pensez-vous : et bien voilà c'est là qu'on va arriver, comme après une longue course d'école. Il serait bien trop catégorique de voir les cinq degrés de l'éveil comme les cinq étages d'un immeuble. Arrivé alors au cinquième, sans se retourner ou dégringoler dans les étages inférieurs, on pourrait finalement reprendre notre souffle en pensant j'y suis. Ils se mélangent, ce sont plutôt des états de la vie d'un pratiquant qui de temps à autre sont l'un plus dominant, l'autre moins.

Mais c'est aussi passer d'une vie un peu superficielle à une vie plus consciente, plus réalisée, plus éclairée, où les zones d'ombre se sont peu à peu estompées. Les vœux se réalisent même si on ne s'en rend pas compte : la connaissance des dharmas s'approfondit, les attachements se délient un peu, on peut bouger plus facilement, on est aussi plus libre pour faire le bien, pour pratiquer le don et sauver des êtres, tout cela non pas en espérant que nous deviendrons Bouddha, mais en sachant que tout cela est l'œuvre de Bouddha, on ne l'est pas mais tant pis on peut continuer, humblement. Et prendre soin de sa vie.

Les grands espoirs du début sont toujours là, comme des amis familiers. Vous les recevez chez vous, une bonne soupe, un verre de vin, vous rigolez aussi, pas besoin de se fendre en quatre pour la galerie. Ils vous accompagnent. Cela me rappelle une phrase d'un vieux film avec Jovet qui jouait un père de l'église. Quelqu'un lui demande : vous êtes seul mon père ? Il répond : mon fils un homme de Dieu n'est jamais seul. Un homme de la Voie non plus, le monde l'habite et il y habite.

Plus loin, au-delà encore, au-delà du par delà. Nous sortons alors de la carte de géographie. Nous sortons des cinq degrés de l'éveil pour entrer dans le pays que nous devons inventer. Peut-être même est-ce à partir de là que commence le Chan, le zen. Quand toute trace a disparu, tout écriteau est absent, quand aucune indication ne peut être valable pour cette nouvelle contrée, nous devons alors prendre notre direction. Certains l'ont prises avant nous mais c'était leur voyage, c'est un pays où l'homme modifie constamment le paysage, aucune indication de quelqu'un d'autre ne peut être valablement utilisée. Alors que nous reste-t-il ? Une boussole. Si vous voulez aller au nord, allez-y, si vous voulez aller au sud allez-y. La boussole c'est Bouddha, nous-mêmes, les vœux du bodhisattva, notre foi. Et même, soyez à vous-même votre propre lumière, soyez à vous-mêmes votre propre boussole. De toute façon si vous êtes arrivés là, vous ne pouvez plus vous trompez.

Donc ayez confiance en vous-mêmes et continuez à avancer dans cette contrée, qui bien que ne menant nulle part, vous procurera un si beau voyage sur vous-mêmes.

Je voulais vous dire quelques mots sur l'ordination de moine ou de bodhisattva. De façon un peu intime, car nous allons partager, comme on disait au Moyen-âge, ce mystère.

La première ordination, disait Etienne, c'est celle avec soi-même. C'est comme une lame de fond qui arrive à la surface, nul ne peut la contrôler ou la produire uniquement par des moyens personnels. Elle monte avec sa puissance, celle de l'océan entier et souffle alors à la lumière du soleil. Aussi Etienne nous a-t-il dit le jour de notre ordination : si quelqu'un demande l'ordination personne n'a rien à dire. Dans l'ordination, toute la personne s'engage, rien ne reste en arrière, c'est une promesse que vous faites à vous-mêmes et le vœu réalisé de continuer la pratique des Bouddhas et des Patriarches. Ceci sincèrement vous amènera à être la personne la plus haute possible dans l'humain. Gardez alors toute compassion pour les êtres qui ne connaissent pas cette libération et faites tout ce qui est en votre pouvoir pour les aider à sortir de leur puits.

Mais nul ne peut se lever le matin et décider qu'il est maître, moine, nonne ou bodhisattva. Aussi quelqu'un qui possède les préceptes, qui en est le dépositaire et le garant, car ils lui ont été remis de maître à successeur depuis Bouddha, doit accepter de les transmettre à la personne qui les lui demande. Dans d'autres lignées, l'ordination s'appelle la cérémonie de prise des préceptes. Ils sont remis en faisant le vœu qu'ils soient un soutien fraternel à votre pratique et qu'ils fleurissent dans vos vies. Ceci est certifié par le fait qu'humble successeur de Bouddha, de mon maître racine, et des maîtres qui n'ont pas épargné leur compassion jusqu'à me reconnaître comme membre de leur famille, je ne fais que vous transmettre ce que j'ai moi-même reçu et qui appartient à Bouddha. Seul Bouddha peut donner les préceptes et certifier cette cérémonie. C'est donc en tant que son représentant qu'il m'arrive de le faire, portant alors mon kesa sur les deux épaules en signe de continuité.

L'ordination est aussi humainement faire partie du sangha, et donc être reconnu par tous comme un vrai enfant de Bouddha. Chacun y renouvelle son allégeance aux préceptes, qui ne sont pas des règles absolues, mais votre propre cœur. Traitez-les donc comme votre propre vie, respectez-les ils viennent de Bouddha lui-même. Le sangha sont vos amis de la Voie, ce ne sont pas des amis du commun, mais des amis de la Voie. Ils ne vous abandonneront donc jamais, ils partagent avec vous votre propre sang, car la lignée de la transmission est celle du sang, aussi la ligne sur les ketsumyaku est-elle rouge.

L'ordination est un cadeau de Bouddha, du dharma et du sangha. Si vous le portez dans votre cœur, il sera la trame future de votre vie. Au-delà de l'ordination dans le zen, il n'y a rien de plus, pas de jouets supplémentaires, vous avez tous les trois trésors dans vos mains, vous aussi à partir de là devez inventer quelle route vous allez prendre. Si vous avez confiance dans votre ordination, n'ayez crainte vous ne

pouvez pas vous tromper. C'est comme au football, toc, vous avez la balle dans les pieds, c'est à vous de jouer.

Kamajariva a dit :

« Lorsqu'on engendre l'esprit d'éveil pour la première fois, il faut se forcer pour cultiver le bien, ce qui n'est pas toujours agréable. Lorsque l'accumulation de mérites atteint un certain degré de pureté, le plaisir de pratiquer commence à se faire profondément sentir. La décision que l'on a prise ne change pas en cas de difficulté et l'expérience de la souffrance ne fait que l'intensifier. Jamais ne changera le plaisir que procure ce que le ciel et la terre aiment le plus, le dharma de l'esprit d'éveil. »

Dans le zen, rien ne vous est caché, avec l'apprentissage de la réalisation en vous-mêmes de la Voie de Bouddha, rien alors ne vous sera étranger ou caché dans votre vie. Tout cela est à la fois le vaste monde spirituel et religieux, et à la fois un jeu où l'on ne gagne que la connaissance de soi-même, d'être un être humain réel, avec tous les êtres sensibles, et le monde. Aussi la dernière carte possédant un numéro du jeu des tarots est-elle le Monde. Le fou, le Mat, y joue librement.

Lors de son poème d'adieu, Tozan dit :

*A vouloir saisir le vide
Ou courir après l'écho,
Vous vous fatiguez l'esprit !
Une fois éveillé du rêve
Il n'est plus rien à comprendre.*

Ungo Doyo

Ungo Doyo reçut les préceptes à l'âge de vingt cinq ans. Son maître lui enseignait les sutras mais Doyo n'aimait pas cela. Il partit donc en pèlerinage pour trouver la vérité. Sur le mont Tozan Doyo s'éveilla en regardant la rivière qui coulait de la montagne. Il raconta l'essence de son expérience à Tozan qui lui dit : « Ma Voie sera transmise sans fin à travers toi. »

Un jour Nansen demanda à un moine :

- Quel écrit enseignes-tu ?
- Le sutra de l'apparition de Maitreya dans le monde.
- Quand est-ce que le bodhisattva Maitreya apparaîtra dans le monde ?
- Il est actuellement dans les cieux et prêche en ces lieux. Dans le futur, quand viendra le moment juste, il apparaîtra dans ce monde.
- Il n'y a aucun Maitreya ni dans les cieux, ni sur terre, dit Nansen.

Alors Doyo demanda à Tozan :

- S'il n'y a aucun Maitreya ni dans les cieux, ni sur terre, pourquoi un nom tel que Maitreya existe-il ? Qu'est-ce que le nom veut dire ? Est-ce qu'il signifie la véritable nature de chaque personne ?

Lorsque Tozan entendit cette question, tout son corps partit d'un grand tremblement et il dit à Doyo :

- Oh ! Doyo, lorsque j'étais avec Ungan Donjo, je lui ai posé exactement la même question que toi et le foyer s'est ébranlé juste à cet instant. Aujourd'hui tu me poses la même question et mon corps se couvre de sueur.

Le maître et le disciple partagèrent le même esprit. Par la suite Doyo se retira dans un hermitage sur le mont Sanpo. Pendant dix jours il n'apparut pas dans la cuisine de Tozan.

- Pourquoi ne viens-tu pas pour les repas ? lui demanda Tozan.
- Les dieux des cieux m'envoient ma nourriture journalière.
- Je croyais que tu étais quelqu'un qui faisait l'expérience de la vraie Voie, mais je vois que tu es toujours une personne qui reçoit de la nourriture des dieux et qui en est satisfait. Tu devrais descendre et faire un dokusan (mondo seul face à face, dans la chambre du maître, pratiqué plutôt actuellement dans les lignées rinzai) avec moi.

Alors la nuit même Doyo descendit dans la chambre de Tozan. Tozan l'appela « l'hermite, Doyo, l'hôte de l'hermitage ». Oui, dit Doyo. Le dokusan commença par la question de Tozan :

- Quel est l'état qui se trouve au-delà de la discrimination entre le bien et le mal ?

Doyo retourna à son hermitage et pratiqua zazen pendant longtemps. Les dieux le visitèrent mais ne purent voir la forme de Doyo, si bien qu'après l'avoir visité pendant trois jours ils arrêtaient de venir et de lui apporter de la nourriture. Un autre jour Tozan questionna Doyo :

- Que fais-tu ?

- Je mets un peu de tamari dans ma soupe.
- Combien en utilises-tu ?
- Un petit peu.
- Quel goût cela a-t-il ?
- Ca a un bon goût.
- Quand une personne est dans un tel état d'illusion, et commet des péchés impardonnables, comment peut-il être concerné par une quelconque piété filiale ?
- Cette personne sauve par sa grande compassion tous les êtres sensibles comme un vrai bodhisattva. Ceci est la plus haute forme de piété filiale.

Tozan prit alors Doyo comme shusso. Doyo resta sur le mont Sanpo et ensuite alla sur le mont Ungo où beaucoup d'hommes et de femmes vinrent écouter son enseignement. Après lui, trois générations se succédèrent, puis vint Kyogen, Gisei et Fuyo Dokai, celui qui refusa le kesa violet de l'empereur.

Fuyo Dokai

Fuyo Dokai est certainement le plus connu grâce à son histoire de la guen-mai. Celle-ci se trouve dans le Gion Shogi, cité dans le chapitre Gyoji du Shobogenzo de Dogen. Lorsque l'empereur lui accorda le titre de Maître Zen Josho et lui offrit un kesa rouge indiquant son rang, le plus haut rang parmi les moines, le patriarche ne les accepta pas. L'empereur fut furieux, mais à la fin Fuyo Dokai ne les accepta quand même pas. Il partit alors sur le mont Fuyo. Des centaines de moines et de laïcs le suivirent mais peus restèrent car il ne leur donnait qu'un bol de riz par jour, et encore. Il dit :

« Bien que ce moine de la montagne (c'est lui) ne s'attache à rien, j'ai eu le privilège de devenir le maître de ce temple : comment pourrais-je pratiquer zazen alors que nos provisions ont été utilisée en vain, en oubliant soudainement l'héritage de nos saints passés ? Maintenant j'espère démontrer, autant que j'en suis capable, l'attitude des maîtres anciens. J'ai discuté avec chacun et nous avons décidé de ne plus descendre de cette montagne, de ne pas nous rendre aux repas offerts par nos donateurs, et de ne pas avoir un moine en charge de chercher des donations ; à la place nous rationnerons la production annuelle des champs de ce temple en 365 parts égales, et utiliserons une part par jour, sans augmenter ou réduire les rations en fonction du nombre de gens. S'il y a assez nous ferons cuire du riz ; s'il n'y en a pas assez pour faire cuire du riz nous ferons de la soupe de gruaux ; s'il n'y en a pas assez pour de la soupe de gruaux, alors nous ferons de l'eau de riz. Pour l'accueil d'un nouveau visiteur, nous aurons juste du thé, et non pas une cérémonie du thé. Nous procurerons simplement une chambre opour le thé, que chaque personne pourra visiter et utiliser de façon individuelle. Nous ferons notre possible en ce qui concerne les économies et poursuivrons seuls cet état de vérité. »

Il ajouta :

« Ce moine de la montagne est incapable de vous forcer à respecter cet enseignement, mais, mes amis, n'avez-vous jamais lu le poème suivant écrit par un ancien (Maître Fukushu Gozubi) » :

*Notre repas est fait de millet, arraché aux champs de la montagne
Pour légumes nous avons de pâles concombres jaunes
Si vous les mangez c'est votre choix
Que vous choisissiez de les manger ou non, vous êtes libres de vous en aller.*

J'ai bien peur qu'à ce régime là, de nos jours, il ne reste guère de monde dans nos dojos. Il y a quelque chose à dire sur les repas.

Le comportement d'Etienne était de ne jamais critiquer les repas quels qu'ils puissent être ; il considérait que c'était le pire comportement. Une fois comme tenzo, j'avais acheté des grosses nouilles en action et ne connaissant guère les quantités j'en avais cuit beaucoup trop. Dans les plats cela ne correspondait pas du tout à l'idée de la délicatesse zen, mais plutôt de la grosse bouffe vulgaire. Etienne ne fit aucun

commentaire et mangea. Il fit de même le lendemain où à la cuisine nous avons décidé de mettre en entrée les mêmes nouilles mais en salade. Il mangea également sans aucune remarque.

La première fois que je fus tenzo au dojo de Genève, c'était pour une sesshin dirigée par Etienne. Je pratiquais depuis peu et me faisais un sang d'encre pour arriver à avoir le respect qu'il fallait avec ma cuisine pour Etienne. Le jeudi en fin d'après-midi Etienne donna une conférence à l'Université de Genève, aux Bastions. A la sortie Etienne demande qui est le tenzo. On lui dit que c'était moi, qu'il connaissait à peine. Etienne me regarde et me dit : « Tu fais simple, des nouilles. »

A la fin de la sesshin Barbara Kosen demande à Etienne s'il voulait donner quelque chose pour remercier la cuisine. Etienne dit : non. Et au tenzo ? Là Etienne répond : « Au tenzo ? Surtout pas ! » Si vous lisez les commentaires d'Etienne du Tenzo Kyokun de Dogen, vous comprendrez ce que ce « surtout pas » veut dire. Cela n'a strictement rien à voir avec la qualité ou non de la cuisine. Le tenzo est un moine qui fait don de sa pratique dans le dojo pour rester à la cuisine préparer la nourriture des moines.

Aujourd'hui des fois c'est bien différent : guen-mai abondante, entrée, plat et dessert, agrémentés de remarques. A la fin grands déballages de remerciements pour la cuisine, comme s'ils étaient des héros et non des moines simplement respectueux de leur samu et de leur don de préparation de nourriture. Tout cela est bien loin de Fuyo Dokai, dont pourtant les pratiquants se rengorgent car il était un moine sauvage. Lui oui, eux non.

Nyojo et Dogen

L'arrivée en Chine de Dogen et sa rencontre avec le vieux tenzo figure dans le Tenzo Kyokun, dont Etienne a donné des commentaires merveilleux. La rencontre de Dogen avec Nyojo, elle, figure dans un texte de Dogen, le Hokyoji, dont Maître Kosen m'a donné généreusement une traduction française. Bien qu'il ne m'appartienne pas vraiment d'amener mon grain de sel sur ce texte qui m'a été transmis, quelques réponses de Nyojo sont si importantes pour notre pratique aujourd'hui que je désirerais les mentionner.

Nyojo dit à Dogen : « *Dogen, à partir de maintenant vous pourrez me rendre visite de nuit comme de jour, portant le kesa ou en simple habit. Vous pourrez m'interroger au sujet de la Voie en toute liberté et sans aucune cérémonie comme le ferait un fils et son père.* » On ressent l'amour que Nyojo avait pour Dogen. A cette époque Dogen était encore jeune dans la pratique, moins de dix années, néanmoins Nyojo le reconnut comme le phare futur du zen et de sa transmission au Japon.

Nyojo :

« *Pratiquer le Zen consiste à abandonner le corps et l'esprit. Nul besoin de brûler de l'encens, de faire des cérémonies et des prosternations, de réciter le nom du Bouddha, de se repentir ou de lire des sutras. Il suffit seulement de s'asseoir en zazen.* » Nous voyons donc clairement que notre pratique d'aujourd'hui vient directement de Nyojo. Celle-ci fut transmise par Dogen au Japon et fut celle de Kodo Sawaki et Taisen Deshimaru, y compris de ses successeurs, jusqu'à nous-mêmes.

Un second point, parmi tant d'autres cités dans ce texte fondamental, me paraît intéressant et concerne notre compréhension de *mushotoku*. Nyojo parle ainsi à Dogen :

« *Si l'on enseigne aux disciples qu'il n'y a rien d'autre que l'ici et maintenant, c'est un merveilleux moyen habile d'un aspect des Bouddhas et des Patriarches et cela ne veut pas dire qu'il n'y a rien à obtenir (mushotoku) de la part des disciples. S'il ne s'agissait que de ne rien obtenir, on ne pourrait alors pas recevoir l'enseignement d'un maître et les Bouddhas ne pourraient apparaître en ce monde. Entendez seulement ce que je viens de vous dire et réalisez-le par vous-même !* »

Tout le monde s'accorde à considérer *mushotoku* comme ayant une consonnance de non but personnel, aucun but caché, rien ni à rechercher ni à obtenir pour son propre ego. Sur une dimension spirituelle plus large, y a-t-il quelque chose à obtenir dans le zen ou non ?

Dogen a dit : « *Si vous voulez construire un étang, ne vous préoccupez pas de savoir si la lune va s'y refléter. Construisez-le et de toutes façons la lune s'y reflétera.* » Lorsqu'on est débutant dans la Voie spirituelle, beaucoup de choses nous paraissent à venir et l'on espère les découvrir : l'enseignement, la culture, comprendre, l'éveil avec toutes les questions qu'il soulève, qu'est-ce qu'*anukara sambyuku sambodi* ? L'éveil suprême ? A ce stade les néophytes pensent qu'ils vont en effet obtenir plusieurs choses, même s'ils ne savent pas exactement quoi. C'est l'espoir d'une satisfaction intérieure à venir, le stade de la grande dévotion à la Voie.

Ils reçoivent donc l'enseignement des maîtres et ainsi progressent sur la Voie. Il n'y a rien à critiquer à cela.

Après des dizaines d'années de pratique, d'étude, de réflexion, de doutes et de certitudes abandonnés, tout devient beaucoup plus *mushotoku*. Le sentiment qu'il n'y a rien en fait à obtenir domine, seule reste la vie, la Voie se dissout dans la vacuité. Cependant à ce stade, si vous jetez un regard en arrière sur les expériences de toutes ces années, vous ne pouvez pas non plus dire que vous n'avez rien obtenu, bien que vous n'avez plus l'impression de vouloir obtenir quoi que ce soit. La tentation est alors de considérer seulement la vacuité, la forme, la non-existence, bref le zen n'est en fait rien du tout. C'est un côté. L'autre côté, celui de l'existence, de l'apparition des Bouddhas sur la terre, de l'enseignement salvifique, de l'amélioration de la haute dimension humaine ne doit pas non plus être négligé. Tout cela sans attachement. Il faut embrasser les deux dimensions.

Mais, quel est le plus important au départ, avant que la pratique ait pénétré notre corps, avant qu'elle devienne une composante irréductible de notre vie. Tendo Nyojo l'exprime ainsi : « *Dans la pratique de zazen et se rapprocher de la vérité, la chose la plus importante est de posséder la volonté de la vérité ; ceci est le point de départ de l'apprentissage de la vérité.* »

Donc après ses années avec Nyojo, Dogen rentra au Japon et y introduisit la pratique pure et simple de zazen. Bien sûr il fut critiqué, peut-être même attaqué car il ne se mêlait guère des cérémonies populaires et lucratives des prêtres d'autres tendances. Mais son enseignement fut très connu, surtout grâce à Meiho qui rassembla ses écrits dont plusieurs s'étaient éparpillés. Il est d'ailleurs un peu surprenant que Dogen, tenant de la branche soto, ait publié un immense recueil de koans : le Eihei Koroku, qui avec le Shobogenzo, sont ses deux ouvrages principaux.

Seppo

Seppo fut le successeur de Tokusan. Parmi ses successeurs il y eut : Gensha qui donna naissance à la lignée Fayen (Hogen) qui s'éteint assez rapidement et Unmon dont la lignée par la suite rejoignit la lignée rinzaï. Fayen et Unmon furent des maîtres très iconoclastes et révolutionnaires, ne mâchant pas leurs mots. Ils tinrent cela déjà de Seppo qui disait :

« Si vous réalisez immédiatement d'être simplement ainsi, c'est vraiment le meilleur et le plus simple ; ne vous laissez pas aller à venir vers moi pour que je vous dise quoi que ce soit de définitif. Vous comprenez ? Si vous êtes un descendant du fondateur du Chan, vous ne mangerez pas de la nourriture que quelqu'un d'autre a déjà mâchée.

Qu'y a-t-il de plus ? N'ayez aucune contrainte. Exactement maintenant, que vous manque-t-il ? Les affaires d'un individu responsable ont toujours été aussi claires que le brillant soleil dans le ciel bleu, et ceci depuis toujours. Il n'y a jamais rien eu du tout qui fasse obstacle à quoi que ce soit, alors pourquoi ne le savez-vous pas ? Si je vous disais que pour comprendre vous devriez progresser un peu, ne serait-ce qu'un demi-pas, que vous devriez exercer le plus infime effort, lire une seule ligne de sutra, ou poser une quelconque question à qui que ce soit d'autre, je serais alors en train de vous tromper et de vous menacer.

Qu'est-ce qui est juste ici et maintenant ?

Incapables de l'obtenir, et aussi incapable de faire un retour en arrière en vous-même et d'examiner cette question profondément de façon à voir par vous-mêmes, vous savez seulement suivre de vieux professeurs ignorants et à l'esprit embrouillé pour mémoriser ce qu'ils disent. Quelle pertinence y a-t-il à cela ? Sachez qu'il ne s'agit pas de quelque chose qui puisse être exprimé. Je vous dis, si vous mémorisez une simple phrase de ce qui est dit, vous garderez l'esprit du renard sauvage pour l'éternité. Vous comprenez ? »

Seppo fut un des maîtres les plus brillants. Les paroles de Seppo et de son successeur Yunmen ont été consignées en douce par un disciple qui prit des notes sur son kolomo en papier. On peut dire que l'école Yunmen commence fort. Seppo dit aussi :

« Pour atteindre ceci, cela demande de la force de caractère ; ne courez pas vers moi, ne dépendez pas de moi, en cherchant des vérités et demandant un quelconque enseignement. Pour une personne qui possède le caractère requis, ceci n'est que se moquer des gens. Vous connaissez le bien du mal ? Je vais devoir chasser ce tas d'ignorants avec ma canne. »

Unmon (Yunmen)

Maître Unmon donna naissance à l'une des cinq écoles du Chan. C'est vraisemblablement avec Lin-chi, le maître zen le plus abrupt, brillant et obscur, le plus dépouillé dans sa conception de la Voie du Chan, le plus surprenant, comme un coup d'éclair dans un ciel tranquille. N'oubliez pas que chez Unmon tout cela lui était naturel et qu'il avait vécu de longues années à approfondir sa compréhension, à s'étudier lui-même, à faire preuve de réflexion profonde, jusqu'à ce que jaillisse en lui cette spontanéité qui le caractérise. Le satori immédiat surgit bien des fois après des années d'études progressives. Unmon s'adresse donc en des gestes, paroles et actions qui sont comprises par ceux qui ont dépassé cette période d'apprentissage. Néanmoins il en est rafraichissant. Vous pouvez donc tenir compte de son esprit mais ne l'imitiez pas, lui-même n'a pas imité qui que ce soit. Prenez donc librement ce qui peut vous être utile, ce que vous ressentez comme joyeux pour vous mais ne gobez pas tout. Ce fut sa vie, riche et libre, chacun a la sienne. Le principe du Chan repose sur la créativité de tous ; sa transmission repose bien sûr aussi sur la créativité de ses maîtres.

Le Zen et le Chan sont comme un diamant qui possède de multiples facettes. Selon comment on le regarde des traits de lumière différents peuvent jaillir. Il ne s'agit pas de penser que certains sont plus brillants que d'autres, mais cela n'empêche pas de les regarder tous. Comme disait le père de Maria Teresa : « Regarder ne coûte rien », raison pour laquelle nous entrons aussi des fois dans des boutiques hors de prix, ce qui comporte toujours un risque. N'ayez pas peur d'aborder tous les aspects du zen, détendez-vous, il n'y a rien de spécial à faire. Laissez votre esprit s'écouler comme un cours d'eau, ne vous accrochez à rien et le ciel s'ouvrira.

Je me posais la question avant d'aborder ce que je voudrais partager avec vous, car j'essaie surtout de m'enseigner moi-même sans avoir la prétention de vous coller une nouvelle vérité issue du Chan : que pourrais-je bien leur dire alors qu'en fait il n'y a rien à dire et que ce ne sera que des mots. Comme disait Ikkyu : « *Je voudrais t'offrir quelque chose pour t'aider, mais dans le zen, nous n'avons pas la moindre chose.* » Alors au milieu de nos essais modestes de compréhension, au milieu de nos règles monastiques, de nos doutes parfois de nous-mêmes, de notre vie différente, agitée, de bonheurs et de malheurs, peut-être un parfum de légèreté, d'humour, d'abandon, de spontanéité naturelle, pour empêcher que le zen ne devienne une affaire trop grande, trop absolue et trop sérieuse.

Cela n'a vraisemblablement rien à voir avec ce que je dis mais j'ai trouvé ce poème d'Ikkyu que je trouve si adorable, si loin de toute pratique rigide et aussi si proche de la vie et de la liberté du chan :

*Quatre-vingt ans, moine aux cheveux blancs,
Chaque nuit Ikkyu chante encore à autre voix
Au ciel et aux nuages
Car elle s'est donnée à lui librement,
Ses mains, sa bouche, ses seins,*

Ses longues cuisses humides.

Dans le Chan rien ne peut choquer un esprit libre. Alors soyez prêts à vous envoler avec Unmon.

Unmon, de son nom chinois, Yün-men Wen-yen est né aux alentours de 860 de notre ère dans le Chekiang, probablement d'une famille très pauvre et fut placé dès son plus jeune âge comme novice dans un temple Vinaya. Il fut vite reconnu pour sa grande intelligence et son exceptionnelle éloquence. Dès qu'il eut acquis l'âge requis il eut la tête rasée et devint moine. Il passa alors plusieurs années avec son maître et étudia profondément les textes de la branche bouddhiste Vinaya.

Le Vinaya est le corps de textes bouddhiques ayant trait aux pratiques de la communauté monastique, le sangha. Il constitue, avec le dharma, l'essentiel de l'enseignement que le Bouddha laissa à ses disciples dans son testament. Sa partie principale est constituée de l'ensemble des nombreuses règles qui régissent la vie monastique. La tradition prétend qu'aucun vinaya n'était nécessaire quand le Bouddha enseignait, lorsque les moines étaient encore peu nombreux ; il s'avéra indispensable face à la baisse générale de la qualité des disciples avec l'expansion de la communauté monastique. Ce serait juste après la mort du Bouddha, en entendant le moine Subhadra se réjouir de pouvoir vivre désormais plus librement, que Mahakashyapa aurait décidé de convoquer le premier concile pour faire réciter par Upali les règles du Vinaya Pitaka. Néanmoins Ananda, qui était le principal dépositaire des paroles du Bouddha, aurait négligé de se faire préciser desquelles il s'agissait, alors toutes les règles furent conservées

Cependant il réalisa que toutes ces règles ne répondaient pas au problème vital de son être. Il alla donc voir Mu-chou, un disciple d'Obaku. Dès que Mu-chou le vit il lui claqua la porte au nez. Unmon frappa alors à la porte et Mu-chou demanda : « *Qui es-tu ?* » Lorsqu' Unmon lui dit son nom Mu-chou lui demanda : « *Qu'est-ce que tu veux ?* » Unmon répondit : « *Je ne suis pas encore éveillé au problème vital de mon propre être, et je suis venu quémander votre enseignement.* » Mu-chou ouvrit alors la porte mais après l'avoir regardé la ferma à nouveau. Dans les deux jours qui suivirent, Unmon renouvela sa demande et fit la même expérience. Alors le troisième jour, lorsque Mu-chou ouvrit la porte Unmon le coinça. Mu-chou l'attrapa et lui hurla : « Parle, parle ! » Comme Unmon se creusait la cervelle pour trouver quelque chose à répondre, le maître le flanqua dehors en disant : « *Quel stupide exercice des vieilles reliques du Vinaya Pitaka* » et il referma la porte si rapidement qu'il écrasa le pied d'Unmon. Ce fut son initiation au Chan. Mu-chou lui recommanda alors d'aller voir Seppo.

Lorsqu'Unmon arriva dans le village au pied de la montagne il rencontra un moine qui lui demanda s'il allait au monastère. Il lui demanda alors de présenter un message à l'abbé mais comme si ça venait de lui-même et non de moi, dit-il. « *Dès que tu arrives au monastère et que tu vois l'abbé entrer dans la salle où tous sont rassemblés, avance toi immédiatement, frappe dans tes mains et dis-lui directement en restant debout : Oh, pauvre vieil homme ! Pourquoi n'enlèves-tu pas la chaîne qui pend à ton cou ?* ». Bon le moine agit exactement ainsi mais Seppo sentit

immédiatement que ces paroles n'étaient pas siennes. Il descendit de sa chaise, attrapa le moine et lui cria : « *Parle ! Parle !* » Le pauvre moine ne savait pas quoi dire, alors Seppo le repoussa et dit : « *Ces mots ne sont pas les tiens !* ». Le moine insista alors Seppo dit à ses assistants de venir avec des cordes et des bâtons. Le moine terrorisé confessa alors : « *C'est vrai ces paroles ne sont pas les miennes. Ce sont celles d'un moine du Chekiang que j'ai rencontré au village et qui m'a dit de parler ainsi.* » Alors Seppo dit à toute la communauté : « *Allez, tous en tant que vous êtes, au village pour accueillir celui qui est destiné à être le guide spirituel de cinq cents personnes et invitez le à venir ici.* »

Le jour suivant, Unmon monta au monastère. Lorsqu'il le vit l'abbé lui demanda : « *Comment êtes-vous arrivé à votre état présent ?* » Unmon ne dit rien mais il baissa la tête. A cet instant précis ils se virent les yeux dans les yeux. Alors Unmon resta plusieurs années avec Seppo, sous la conduite duquel il connut de plus en plus les profondeurs du Chan, jusqu'au jour où Seppo lui remit la transmission du dharma.

Unmon alors voyagea, laissant toujours une profonde impression derrière lui. Finalement il arriva à Ling-shu. Il y avait un abbé mais curieusement celui-ci avait toujours laissé sa chaise inoccupée, parlant souvent de quelqu'un qui devait venir et qui dirigerait l'assemblée des moines. Le jour où Unmon devait arriver, l'abbé ordonna à ses moines de sonner la cloche et de se rendre à la porte extérieure du monastère pour y accueillir leur nouveau dirigeant. Ils y allèrent et rencontrèrent alors Unmon. L'abbé en place démissionna et le prince de Kuang donna l'ordre à Unmon de prendre sa place. Lors de l'inauguration, le prince vint en personne et dit à Unmon : « *Votre humble disciple vous prie de l'instruire.* » Unmon lui répondit alors : « *Devant vos yeux, il n'y a aucun autre chemin.* » Pour Unmon il n'y a qu'une seule voie, pas de nombreuses voies. Mais est-ce bien la voie à laquelle il pensait ? La réponse à cette question contient tout l'enseignement d'Unmon.

Pour Unmon la seule Voie est celle de la réalisation de soi-même, pour la simple et unique raison qu'il n'existe aucune Voie qui mène à soi-même qui soit extérieure à soi-même. Etienne aussi a dit cela : « *Dans le zen chacun s'adresse à soi-même. A la fin le véritable enseignement est l'enseignement de soi-même à soi-même.* » Avant de réaliser cela Unmon avait étudié à fond le canon pali, connu Muchou et passé des années avec Seppo, comme Etienne passa des années proche de Maître Deshimaru. Souvenez-en vous quand vous approcherez son enseignement direct, décapant et sauvage : il avait des années d'étude et de pratique dans le corps et l'esprit, sa tuile avait été polie pendant de longues années.

Personne ne peut voler un miroir, il apparaît spontanément à un moment ou un autre dans la vie.

Unmon insiste donc sur la propre réalisation de soi-même. Il dit : « *Si je vous faisais une déclaration qui vous enseignerait comment atteindre immédiatement le chan, de la boue serait déjà répandue sur le sommet de votre crâne. Alors même que si l'on vous arrachait un seul cheveu cela vous ferait comprendre tout ce qu'il y a au monde, ce ne serait cependant toujours que comme couper sa propre chair pour en panser un furoncle. Pour attraper le chan, vous devez en faire l'expérience. Si vous*

ne l'avez pas expérimenté, ne prétendez pas le connaître. Vous devez vous retirer à l'intérieur de vous-même et chercher la base sur laquelle vous pouvez vous tenir debout ; ainsi vous découvrirez ce qu'est la vérité. Même pas la plus petite explication provenant de l'extérieur ne peut être utile à vous révéler votre propre éveil intérieur. Chacun de vous doit se dédier au travail de sa propre réalisation. Lorsque le grand travail, la grande affaire, démarre et s'installe, alors plus aucun effort ne sera requis de votre part. Vous serez immédiatement semblables aux Patriarches et au Bouddha. ».

Aujourd'hui beaucoup de personnes prétendent connaître le bouddhisme, le zen. Ils l'utilisent à toutes les sauces, comme dans des grandes compagnies, pour augmenter leur concentration et leur efficacité. Même dans les sangha, sous prétexte qu'ils sont là assis sur leur zafu en écoutant plus ou moins le bavardage de quelqu'un d'autre, bien des pratiquants se conduisent comme s'ils connaissaient l'essence du Chan et se répandent en opinions, en remarques sur toutes choses, à la place d'entreprendre le travail de leur vie et découvrir leur vérité. Ils croient malheureusement qu'ils peuvent comprendre le Chan par procuration. Il y a un grand fossé entre regarder un match de foot à la télévision et crier qu'on a gagné, et courir soi-même sur le terrain.

Etienne disait la même chose : « Devenez maîtres. » Bien sûr pas maîtres des autres mais de vous-même. Ainsi si vous croyez qu'un grand maître va venir vous expliquer le monde du Chan, ou la dimension de votre vie, alors vous n'êtes pas sur la bonne piste. Tant que vous n'êtes pas maîtres de vous-mêmes, vous obtenez des explications de seconde main et qui le restent. Pour tirer un enseignement de tous les phénomènes que nous vivons, il vaut mieux être maître de sa propre compréhension. Après dès que la vue s'éclaircit, alors une grande partie du travail se fait tout seul. Cela peut paraître iconoclaste ou arrogant mais en fait tous les maîtres du Chan l'ont répété, aucun d'eux n'a dit que personne n'avait le droit et le bonheur de se trouver lui-même et de trouver la liberté.

Un jour un de ses disciples, c'est-à-dire un moine qui pratiquait avec lui, demanda à Maître Unmon :

- Quelle est la chose la plus urgente pour moi ?
- Faire face à celui qui a peur de ne pas savoir, lui répondit Unmon.

En fait vous êtes vivants, vous pratiquez zazen, alors il ne vous manque rien. Si vous abandonnez vos illusions, vos schémas mentaux que vous avez-vous-mêmes mis en place et qui limitent votre liberté, si vous cessez de croire au paradis, mais suivez simplement le cours de la rivière tout en faisant preuve d'efforts et d'audace, votre espace s'ouvrira, la porte de la caverne aux mille trésors se débloquera et vous pourrez y puiser naturellement. L'éveil de soi-même n'est guère chercher à devenir quelqu'un d'autre, à s'obstiner à trouver une ou la vérité, mais surtout d'abandonner vos idées fausses et limitatives, alors la véritable liberté apparaîtra.

Donc aussi faire face à celui qui a peur de ne pas savoir. J'entends souvent des personnes dire : moi je suis totalement réfractaire aux mathématiques et à la physique, je n'y comprends rien. Elles pourraient aussi bien dire : moi je suis totalement réfractaire à l'éveil, je n'y comprends rien. Ou bien : je ne deviendrai jamais maître, il

y a trop de choses qui m'échappent, je ne sais pas vraiment quoi mais je le sens. C'est bien dommage. Finalement votre esprit reflètera la clarté de votre illumination innée. Pour tout cela vous ne pouvez pas vraiment penser que vous pourriez l'obtenir juste en suivant quelqu'un d'autre. Même si tout cela n'est que du théâtre, vous devez en être les acteurs. L'enseignement est juste des pistes que vous pouvez prendre si vous voulez. La carte de géographie n'est pas le terrain. Vous devez vous forger votre compréhension indépendante. Que serait le zen ou le chan s'il n'y avait qu'un seul bouddha mort. Faites face alors à celui qui a peur de ne pas savoir.

Dans les écrits de Kafka, il se trouve en face d'une grande porte, je me souviens plus très bien de l'histoire exacte. Ne vous arrêtez pas sur le seuil, même si quelqu'un comme Mu-chou risque de vous l'envoyer sur le pied. Ayez le courage d'entrer seuls et de pénétrer dans l'espace inconnu, lâchez le mât auquel vous vous agrippez. Sinon un jour, comme le temps file comme une flèche, la vie se chargera de vous dire : cette porte n'était là que pour toi et maintenant je la ferme et je m'en vais. Ainsi Unmon dit : « *Vous devez vous retirer à l'intérieur de vous-même et chercher la base sur laquelle vous pouvez vous tenir debout ; ainsi vous découvrirez ce qu'est la vérité.* »

Comment faire ? Quoi faire ? Ne négligez rien, restez attentifs aux instants de votre vie. Ayant connaissance de l'abandon du corps et de l'esprit, vous avez de moins en moins tendance à vous attacher à tout, fric, sexe, amour, reconnaissance, pouvoir, enfin toutes les choses qui pourrissent la vie de l'humanité entière si on s'y attache. Ce parfum de liberté vous accompagne. C'est une dimension encore plus ouverte : tenir et lâcher à la fois, agir et abandonner en même temps, jeu et illumination mélangés. Comme il est dit dans le Mokushoka : alors les rivières coulent jusqu'à l'océan, le rêveur s'éveille, le lotus fleurit, sujet et objet s'influencent mutuellement, lumière et obscurité dépendent l'une de l'autre. Le reste n'est que des auxiliaires de la Voie, à ne pas négliger bien sûr, mais ne sont pas l'essentiel.

Un dernier point sur la réalisation de soi-même. Vous avez compris j'espère que c'est principalement un processus d'abandon et donc d'ouverture au monde et non un repli sur soi-même en s'engluant à vouloir connaître son ego, le maîtriser pour avoir finalement plus. Si vous construisez des barrages intérieurs pour endiguer votre courant d'éveil, alors pas de chance, vous creuserez mais pas votre liberté et risquez de terminer prisonniers d'une montagne de fer. Si vous vous isolez de votre monde, comment alors pourrez-vous l'illuminer. Ouverture au monde donc, profitable à l'œuvre du bodhisattva.

Ne cherchez pas le Chan à travers mes mots mais atteignez directement l'éveil, la réalisation de vous-mêmes, ouverts, compassionnés, et libres.

Unmon continue : « *Parce que la racine de votre foi est si superficielle et que votre karma démoniaque est si lourd, alors il surgit soudainement en vos pensées une forte volonté, vous saisissez votre bol à aumônes et vous vous préparez à voyager dans des milliers d'endroits différents. Laissez-moi vous demander : Que vous manque-t-il ? Tous les hommes ont leur propre nature de Bouddha. Mais même si elle se trouvait en face de vos propres yeux, vous la manquerez.* »

Vous voyez qu'Unmon n'y va pas avec le dos de la cuillère. En passant je vous voudrais vous livrer l'un de ses plus terribles sermons, juste pour vous donner une idée que dans le Chan certains maîtres furent de véritables iconoclastes, sauvages, attirés uniquement par le Tao absolu. Un jour il fit allusion aux instants qui suivirent la naissance de Bouddha. Il est raconté qu'alors Bouddha, une main pointant vers le ciel et l'autre pointant vers la terre, fit sept pas en tournant en rond et en regardant les quatre directions et déclara : « *Au-dessus et au-dessous du ciel, moi seul suis l'Honoré.* » Unmon raconta donc cette histoire et ajouta : « *Si j'avais été témoin de la scène, je l'aurais sonné à mort d'un seul coup et donné sa viande aux chiens qu'ils la mangent. Ceci aurait été quelque contribution à la paix et à l'harmonie du monde.* »

Le Chan n'a vraiment pas grand-chose à voir avec le bouddhisme indien, mais est beaucoup plus influencé par le taoïsme. Mais Unmon reste quand même une spécialité dans le chan. En Hollande on peut manger un plat indonésien, le rijksstaffel. Il y a plusieurs petits bacs avec des légumes et de la viande, en général huit. Le premier est doux, comme certains maîtres du zen, et puis plus on avance plus il y a de piment. Le dernier est vraiment hyper épicé. Unmon peut être comparé à ce plat-là. On aime ou on n'aime pas mais rien n'empêche de goûter, on n'est pas obligé de tout gober. Au moins ça change, comme l'air du large quand on sort des eaux tranquilles du port.

Inutile dit Unmon de voyager dans des milliers d'endroits différents. Il veut avec cette phrase faire allusion à une forme de tourisme spirituel, essayer de multiples méthodes en croyant que finalement l'une d'elles vous apportera sans efforts l'illumination ou quelque chose, comme si à la base il vous manquait ce quelque chose. Mais quoi ? Regardez en vous-mêmes. Nous voudrions tous posséder et garder notre confiance en nous, être clairvoyants sur toutes choses, tranquilles et satisfaits en zazen, mais le zen n'est pas une extinction, n'a rien à voir avec une sorte de coma de la vie, bien au contraire. Tout cela nous le possédons mais nous ne nous en rendons pas compte la plupart du temps.

Si chez vous vous cherchez vos clés. Peut-être allez-vous dire : je les ai perdues. En fait vos clés ne sont pas perdues, elles sont justes là mais vous ne les voyez pas. Tout à coup vous les voyez, vous dites je les ai trouvées, ouf, je ne les ai pas perdues. Elles ne l'ont jamais été. L'éveil c'est un peu semblable, il est là en chacun, mais même s'il était devant vos yeux peut-être ne le verrez-vous pas. On parle de réalisation de l'éveil, de la réalisation d'une existence. Réaliser veut dire à la fois se rendre compte et rendre réel. Si vous vous rendez compte du simple fait que vous êtes déjà éveillés, alors vous rendez cet éveil réel dans votre vie et cela vous la change radicalement. Bien sûr vous êtes toujours le même, mais tout est différent, c'est un autre art de vivre ou la découverte d'un art de vivre.

C'est si simple et pourtant des fois cela met des années et des années à voir cela. Dans la vie chacun met du temps à épuiser son karma. Au début on est très influencé par notre naissance, notre milieu, et puis par notre éducation, le monde de nos parents, nos espoirs qui naissent de ce monde-là. Unmon appelle donc cela notre karma démoniaque car il nous aveugle à notre propre libération. Ensuite quand on prend de la graine, qu'on s'envole, le monde s'ouvre à d'autres dimensions, notre vie

prend un cours plus différent, on s'extrait un peu des sables mouvants de notre karma. Cela prend la vie et c'est le mouvement de la vie.

Dans la pratique d'une Voie spirituelle c'est similaire. Au début on suit un enseignement, on a des idées transmises auxquelles on croit dur comme fer en rejetant les autres comme hérétiques, on peut même s'attacher à un maître – ce qui est différent de l'aimer et de l'écouter avec tendresse - et puis soit soudainement, soit graduellement nos yeux s'ouvrent aussi à d'autres horizons. Inconsciemment on découvre alors notre Voie spirituelle, à la fois issue de tout ce que nous avons emmagasiné et de ce que nous avons découvert, inventé aussi. Et puis on décide que c'est comme ça, c'est-à-dire qu'il n'y a rien à gagner, rien après quoi il faille continuer à courir, que tout est transparent et impermanent. Alors pourquoi s'attacher à quoi que ce soit. Unmon s'adresse à ces gens-là. Cela ne veut pas dire que le reste doit être négligé, les efforts, une discipline intérieure puissante dans la pratique, augmenter notre compréhension, ouvrir notre esprit par de multiples méthodes, mais savoir aussi que tout cela ne peut être poursuivi dans l'idée d'accrocher quelque chose. Si vous abandonnez au départ vous ne faites rien. Pour abandonner valablement, il faut d'abord faire quelque chose. Pour ne pas s'y attacher, il faut alors également l'abandonner.

Vous croyez peut-être qu'il vous manque quelque chose. Non, il ne vous manque rien. Tenez votre propre bol dans vos mains, secouez votre propre sac de peau, ouvrez vos propres yeux, laissez tomber votre guenille de mendiant ou votre manteau de roi, disait Etienne, et faites face à celui qui n'a pas peur.

Je continue avec Maître Unmon qui s'exprime ainsi : *« Ne laissez pas les autres vous tromper et vous diriger. Dès que le vieux maître commence à parler, vous avalez ce qu'il dit, comme des mouches en train de se battre pour déglutir du fumier. Vous vous rencontrez à trois ou cinq et vous engagez dans des discussions sans fin. Quelle pitié, mes frères ! Nos anciens maîtres n'ont pu s'empêcher de laisser quelques phrases derrière eux pour vous aider à gagner quelque compréhension du chan. Ces mots doivent être laissés de côté. Vous devez être indépendants d'eux et redresser votre propre colonne vertébrale. N'est-ce point la Voie de la vérité ? Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! Le cours du temps ne vous attend pas. Lorsque vous expirez il n'y a aucune garantie que vous inspirerez à nouveau. Comment pouvez-vous perdre votre temps avec des choses aussi inutiles ? Vous devez faire attention et être conscients ! Prenez bien soin de vous ! »*

Il faut bien comprendre que tout enseignement est salvifique et ne peut prétendre exprimer la vérité. Sorti d'un homme, ou d'une femme, il ne pourrait qu'être la manifestation de la vérité de celui ou celle-ci. Aux personnes qui suivent aveuglément un enseignement à la lettre, il s'agirait effectivement de leur dire de réfléchir par eux-mêmes. Mais à ceux qui prennent leur propre et unique vérité pour le monde entier du Chan, il faudrait alors les rendre attentifs à ne négliger aucun enseignement de qui que ce soit. Les mots anciens doivent être laissés de côté, c'est-à-dire à nouveau ne pas avaler les enseignements des anciens patriarches à la lettre. Cela me rappelle ma mère qui me disait : Ah oui et alors s'il te disait d'aller te jeter au lac, est-ce que tu irais ?

Bien au-delà il s'agit de voir à la fois sa vie, son indépendance et l'apport de tout enseignement qui peut y être apporté, sinon c'est le sangha des moutons muets, comme le disait Maître Kosen. Et laisser de côté les choses inutiles. C'est-à-dire qu'à la fois il s'agit de profiter d'autres expériences et à la fois d'intégrer sa propre foi, son être, sa propre compréhension provenant de sa propre expérience. Inutile de négliger les cartes de géographie, elles sont très utiles dans le repérage, mais par ailleurs jamais elles ne vous indiqueront le chemin que vous devez prendre ni les choix que vous devrez faire. Les histoires de tigre font peur aux enfants, dans la vie chacun doit affronter ses propres tigres. Et pour moi le chan, le zen, n'est nullement séparé de la vie, il en est l'intérêt lui-même, le jeu, la détermination et la dimension insondable.

Mais Unmon est aussi poétique. Un de ses disciples lui demanda :

- Quelle est l'idée fondamentale du bouddhisme ?
- Lorsque le printemps vient, l'herbe devient verte d'elle-même.

On voit aussi qu'Unmon apprécie ce qui est naturel dans la Voie, spontané, libre, l'enseignement silencieux, beauté et légèreté, tout ce qui nous relie à une vérité absolue. Mais alors franchement il combat les discours imbéciles de tous ceux qui ouvrent la bouche sans délicatesse, dirais-je. Il combat tout ce qui peut être personnel, pour lui impur et en fait table rase.

Il peut être aussi très direct :

- Qu'est-ce que le tao ? demande un moine.
- Fous le camp !
- Je ne comprends pas. Expliquez-moi.
- Ton jugement est très clair. Pourquoi devrais-je en exprimer un autre ?
Ou légèrement plus énigmatique :
- Quelle est la signification du fait que Bodhidharma soit venu de l'ouest ? Ce qui veut dire quelle est l'essence du chan ou quelque chose comme ça.
- Cherche la pièce de monnaie où tu l'as perdue dans la rivière.

C'est-à-dire ne cherche pas ailleurs. C'est assez surprenant; tous les maîtres ont exprimé la même chose depuis Eno et pourtant beaucoup de gens encore attendent une vérité que quelqu'un d'autre pourrait leur dévoiler. Mais pourquoi ? Peut-être parce qu'il est plus facile de suivre une Voie qui nous est expliquée, que de porter en soi-même la Voie des Bouddhas et des patriarches, plus facile d'exécuter que d'être responsable, plus facile de s'accrocher à un mât que de le lâcher et sauter dans le vide, plus facile d'écouter que de dire quelque chose qui ne soit pas stupide au regard du chan et d'Unmon, plus facile d'être un bon élève que de réfléchir par soi-même, plus facile d'être apprécié par l'extérieur que d'aller seul, plus facile d'être dans un groupe que d'affirmer sa liberté et plus facile de courir sur les sentiers battus que de se créer un passage dans la jungle. Et pourtant si vous voulez pénétrer l'essence du Chan, vivre de façon éveillée et consciente à chaque instant, illuminer vos jours par un art de vivre naturel, il n'y a pas d'autre solution que de le réaliser vous-même.

Le Chan a précédé les règles monastiques introduites plus tard au Japon. Avec la période japonaise, ce parfum de liberté totale a été un peu noyé dans un édifice de conventions et de routines. Mais tout fait partie du bouddhisme, le bouddhisme

indien, tibétain, chinois, coréen, japonais et occidental. Alors c'est bien de les connaître un peu tous, après chacun a sa préférence selon ce qui l'attire. Mais tous portent en eux-mêmes cette foi, cette énergie vitale, cette joie inexprimable, cette compréhension infinie et indicible, tout ce que je vous souhaite et que je me souhaite aussi.

« Quelle est la Voie ? », demande un disciple. Unmon lui répond : « Oui. » Etienne disait : « Qu'est-ce que la foi ? La foi c'est dire oui c'est vrai. »

Tous nous ne désirons aucunement perdre notre temps. Dans la vie pour chaque petite chose nous n'avons pas une autre chance, aussi ne faut-il pas manquer ce que la vie nous offre. Ce n'est pas une question négligeable bien au contraire. Il nous faut être attentifs et trouver par nous-mêmes. Mais quoi ? Plusieurs maîtres chan demandaient à leurs moines : qu'est-ce que c'est ? Les pauvres restaient muets et donc ils leur filaient des coups de kyosaku. Ou bien ils disaient quelque chose, naïfs et bien intentionnés et ils recevaient des coups de kyosaku. Pas de chance.

Unmon lui leur demande : « *A part s'habiller, manger, aller aux toilettes, uriner, qu'y a-t-il d'autre à faire ? Il n'y a aucune raison pour vous de créer tellement d'illusions. A quoi cela sert-il ?* » Oui effectivement vu comme ça on peut se poser la question, pourquoi au nom du ciel générons-nous tellement d'illusions, de barrières, de difficultés ? C'est une vraie question, un vrai koan. Vous ne trouverez la réponse dans aucun texte, tout ce que vous pouvez faire est ce long travail de libération qui va avec la vie. Même si vous avez atteint l'autre rive et êtes libres, vous devrez à nouveau traverser pour vivre la vie d'un homme véritable. Dans le document daiji, remis au cours du shiho, il y a les bouddhas qui ont précédé Bouddha Shakyamuni. Lorsque la ligne du sang arrive à la fin de la lignée elle remonte aux bouddhas des anciens kalpas, mais elle redescend aussi, car le moine retourne vivre avec ses frères humains.

Tout le monde s'habille, mange et va aux toilettes, alors qu'elle est la différence. Pourquoi faut-il faire tout ce chemin de réalisation de vérité pour se retrouver à s'habiller, manger et aller aux toilettes. Y a-t-il une différence quelconque. Répondre non n'avance à rien. Répondre oui, d'accord, mais est-ce bien vrai ? Une des réponses est dans le non-attachement. Tout le monde vit des bons et des mauvais jours. L'homme éveillé aussi mais il dit : chaque jour est un bon jour. Il y a une histoire adorable. Un moine demande à son maître :

– Y a-t-il quelque chose qui surpasse le Bouddha et les patriarches ?

Faut-il en fait encore faire quelque chose de plus. Y a-t-il autre chose que notre vie normale. On veut toujours aller plus loin, plus de croissance, plus vite dans un monde qui devient tourbillonnant. Alors le moine voudrait bien savoir si même au-delà des Bouddhas, il y a quelque chose, ou si l'état de Bouddha est la fin. Comme les personnes qui s'intéressent au grand éveil, à l'illumination cosmique mais qui ne sont pas fichus de nettoyer les toilettes derrière elles. Ou alors : l'espace est-il fini ou infini ? S'il est fini, où alors s'arrête-t-il ? Et qu'est-ce qu'il y a plus loin ? Rien ? Mais quoi rien ? Et s'il est infini, alors jusqu'où va-t-il ?

Bon donc il lui demande si quelque chose est au-delà des Bouddhas.

– Oui, répond le maître, les petits pains au lait.

Le chan est également un art de vivre, le plaisir dans l'instant. L'attention à chaque instant n'est pas forcément une charge, quelque chose de lourdingue à laquelle on doit se consacrer, elle est toute simple. Les petits pains au lait, la guen-maï, les deux sont bons, mais peut-être vous préférez les petits pains au lait avec du beurre, de la confiture ou du miel, ou encore meilleur avec du Cenovis. Ok, ce n'est pas une raison de ne pas se réjouir également de la guen-maï.

Prenez simplement soin de vous-mêmes et de la Voie qui vous habite.

Unmon lui-même eut quatre successeurs, dont trois n'ont pas développé de lignée. Entre le IX^{ème} siècle et le XI^{ème} siècle, la lignée de Lin-chi fut la plus nombreuse. Toutes sont issues à la base d'Eno, le sixième patriarche avec lequel le chan a commencé à fleurir. Durant ces époques plusieurs maîtres étaient contemporains, selon l'endroit où ils vivaient. La Chine est grande et il y avait de la place pour tout le monde.

Tout l'enseignement d'Unmon n'a pas été gardé bien qu'il fût d'une grande éloquence, car il n'a jamais permis à ceux qui l'écoutaient de prendre des notes. *« A quoi cela peut-il bien servir d'enregistrer mes paroles et d'attacher vos propres langues ? »*. Il est dit qu'il hurlait et chassait quiconque qui voulait garder une mémoire de ce qu'il disait. Mais son intendant s'habillait d'un kolomo en papier et secrètement a pris note sur celui-ci de l'enseignement d'Unmon. C'est pourquoi nous avons gardé trace de ses dires. Pourtant Unmon continua toujours d'enseigner, mais en même temps il prit toujours soin de rappeler que la véritable réalisation du Chan dépendait de l'éveil intérieur de chacun. Il est marrant de constater que l'enseignement si particulier et donc si précieux d'Unmon est arrivé jusqu'à nous grâce à un intendant qui portait des kolomo en papier. Ce fut une coutume à un moment donné de faire ça, cela certainement vous rendait très attentifs. Il fallait constamment faire gaffe de ne pas le déchirer. Avec des kolomo en papier, certains d'entre vous seraient depuis longtemps à poil !

Donc parmi ce qui a pu être conservé de Maître Unmon, il est rapporté : *« Ne perdez pas votre temps à ne rien faire ! Une fois que vous avez perdu votre humanité vous ne pouvez jamais la retrouver. Ceci n'est pas une question à négliger. »* On dit également : cela prend des années pour faire un honnête homme, mais juste un instant pour en faire un voleur. Garder son humanité dans notre pratique concerne une multitude d'attitudes, cela englobe toutes les actions bonnes ou malheureuses que nous faisons chaque jour. Il suffit des fois d'un moment d'inattention pour détruire un monde harmonieux, et toc nous le voyons et sommes complètement navrés, honteux des fois, on le regrette mais c'est trop tard. Une parole en l'air, un geste mal placé, un regard mauvais, ou alors un évitement, une fuite, et une distance infinie sépare le ciel de la terre, une distance infinie nous sépare de notre pratique spirituelle sincère. C'est pourquoi être attentif est si important, ce genre de choses peut arriver à tout moment et alors il faut tout recommencer, la confiance bat de l'aile, l'équilibre chancelle, on bascule un peu ou beaucoup. Ce n'est pas possible de retourner en arrière, on ne vit les choses qu'une seule fois c'est évident à comprendre mais comme toute chose évidente à comprendre, il n'est pas si facile de les intégrer ou d'abandonner l'espoir qu'elles pourraient être différentes.

Il y a bien sûr des petits écueils, dont nous ne sommes pas fiers, mais voilà il est inutile de rester englué, il vaut mieux laisser passer, ce n'est pas perdre son humanité mais juste être humain et imparfait comme tout le monde. Alors que veut-il dire par « vous ne pouvez jamais la retrouver » si vous perdez votre humanité. Prenez quelqu'un animé d'une foi intense, un dragon de l'océan par exemple, et un jour cette foi sans vraiment savoir pourquoi s'évapore, elle disparaît, même c'est comme si jamais elle n'avait existé. Peut-il alors la retrouver ? La foi, l'humanité s'entretient si on les pratique. Si on les perd alors vraisemblablement on ne les pratique plus et donc on ne peut les retrouver. Unmon fait simplement une mise en garde : attention vous risquez de ne pas pouvoir retrouver votre cœur, vous risquez de vous lancer dans une vie totalement commune et à vrai dire possédant - si vous y réfléchissez - un côté absurde. Faire en sorte de garder son humanité est une grande entreprise, bénéfique pour tous et satisfaisante pour soi-même. Pratiquer zazen en fait partie, car avec cette pratique généreuse vous ne risquez pas de perdre votre humanité, bien au contraire.

Unmon n'apparaît donc pas uniquement comme un sauvage, un brûleur de statues, décidé à éliminer tout enseignement venant de quelqu'un d'autre, mais aussi comme un patriarche novateur, indépendant, soucieux que ses pratiquants deviennent indépendants, maître d'eux-mêmes et libres. Bon il pratique pour cela un peu la politique de la terre brûlée parfois, mais l'essence de son enseignement est bien celui de la liberté intérieure de chacun. Il apparaît rejeter quiconque s'approche, et il le fait d'ailleurs, mais non dans le but de le rejeter mais de le renvoyer à lui-même. Je trouve qu'en cela il fait preuve d'un grand respect humain, d'une confiance solide dans l'humanité qui, oui c'est vrai, ne tolère ni esprit commun, ni phrases toutes faites, ni aucune usurpation ni vulgaire copie. Il tire donc par son attitude tous ses moines vers leur plus haute dimension, et cela sans aucun compromis. En cela il est très proche de Lin-chi, juste un peu plus radical dans son expression ou ses moyens salvifiques utilisés.

Il y a certainement un peu de parfum d'Unmon dans chacun de nous. Alors faites face à celui qui a peur de ne pas savoir et libérez-vous vous-mêmes. Portez la Voie des Bouddhas.

Une fois Unmon sembla changer de ton et à la place de dire à ses moines qu'ils n'étaient que des fous de chercher quoi que ce soit à l'extérieur ou de croire aux enseignements tout digérés, il leur dit : *« Mes frères ! Vous avez visité de nombreux maîtres dans beaucoup d'endroits. Partout où vous allez vous entendez les paroles des fameux anciens maîtres, qui pourraient vous conduire à être éveillés. Avez-vous des difficultés à les comprendre ? Si c'est le cas, dites-le moi, que je discute avec vous. »*

Chouette alors se dire les moines, on va pouvoir enfin poser les questions qu'on voulait, il a l'air de bonne humeur pour une fois. Avec un peu de chance on ne va pas se faire jeter. Donc un moine, courageux ou naïf s'approche, se prosterne une fois devant Unmon et lorsqu'il ouvre la bouche pour parler, Unmon l'arrête et lui crie : *« Vas-t-en ! Vas-t-en ! Le paradis de l'Ouest est à dix mille kilomètres de toi ! »* Et vlan. Bon le paradis de l'Ouest fait vraisemblablement référence à Bodhidharma

qui est venu de l'ouest. Une façon directe de lui dire qu'il devait comprendre par lui-même, ou forger lui-même sa propre compréhension.

Ce genre d'attitude n'est pas si rare dans le Chan. Il y a Maître Kriss qui balance un seau d'eau glacée à la tête d'un moine qui demande à entrer dans le temple, Nansen qui coupe un chat en deux, Mu-chou qui lui écrase le pied, un moine avec Baso qui passe sur ses jambes avec sa brouette sous prétexte que ce qui est commencé ne peut être arrêté, Lin-chi qui n'arrête pas de leur flanquer trente coups de kyosaku comme si c'était la seule chose qui leur fasse rentrer le Chan dans le crâne, Bodhidharma qui attend qu'Eka se coupe le bras, Fuyo Dokai qui leur file de l'eau de riz et s'ils n'aiment pas ils n'ont qu'à partir, le Chan est rempli de ces histoires abruptes, à croire qu'il n'y avait que des têtes dures à cette époque. C'est juste une façon de ramener les esprits qui réfléchissent à l'instant présent. En ce sens le Chan est différent de ce qui l'a précédé et de loin.

Aujourd'hui les mœurs ont changé. Si des maîtres actuels se comportaient de cette façon, les gens ne supporteraient pas. Cela ne veut pas dire que la pratique est devenue plus molle, simplement les méthodes ont changé, les mœurs ont changé, l'éthique est différente de la Chine ancienne. Par ailleurs malignement on peut également observer que la lignée de Maître Unmon a disparu, peut-être son enseignement n'y est pas étranger. Pourtant pour nous, sans désir d'imiter ou de se comporter de la même manière, il a quand même un côté réveillant, impromptu, très vivant. Il crée de nombreux phénomènes à l'intérieur de son monastère. Aujourd'hui on fait face à tellement de choses dans la vie de tous les jours qu'il n'y a plus urgence d'en rajouter, pour réveiller les moines du monastère qui risquent de s'endormir dans leur ilot. Aussi l'enseignement a changé, mais il est joyeux de garder au fond de soi l'immense liberté sauvage d'Unmon.

Il y a vingt-cinq ans les phénomènes de la Gendronnière choqueraient beaucoup d'entre vous. La grande bataille était d'être kyosaku au dernier zazen de la sesshin. Pourquoi ? A ce moment les gens qui partaient avaient déjà fait leurs valises et allaient libérer leurs chambres particulières au deuxième étage du nouveau bâtiment. Le kyosaku qui faisait le tour des bâtiments pendant la première partie du zazen pouvait donc repérer les chambres qui seraient libres pendant l'intercession, pour y amener une personne de sexe opposé évidemment. Les phénomènes, toujours les phénomènes.

D'autres maîtres dans l'histoire ont été au contraire très doux, aimants, compatissants et prenant leurs chers disciples sous leur aile à certaines occasions. Il n'y a pas que la force, il y a aussi la délicatesse, l'amour, la compréhension, aussi ne faut-il pas édicter une règle absolue de comportement. Chacun est un bouddha vivant, à la fin il n'y a pas de règles, pas de comportement à avoir de façon artificielle, sampaï est aussi un geste d'amour, de rapprochement, d'abandon, d'humilité, partagé entre tous et donné à la terre entière. Pensez aussi à l'enfant qui offrit à Bouddha sur son passage une poignée de sable, ou à la vieille femme qui lui donna la fin de sa méchante soupe. Ne faites pas de différences entre un plat délicieux et une soupe ordinaire, dit Dogen dans le Tenzo Kyokun. Ne faites pas de différence entre un enseignement rude du chan et les paysages merveilleux des Bouddhas indiens et la

compassion infinie et douce du bodhisattva Kannon, voyez votre propre attitude, votre propre comportement.

Il n'est pas dit dans les traductions dont je dispose combien de temps vécut Unmon, vraisemblablement vieux, ni ce qu'il fit tous les jours. Vraisemblablement il resta donc dans son temple à se lever, manger, pratiquer la méditation, se laver de temps en temps et dormir. Et aussi, bien qu'il n'y croie pas tellement, donner en s'excusant un enseignement aux moines qui partageaient sa vie. Pour lui, en ce qui concerne sa vie, dans son esprit, il ne perdit aucun temps. Nous, nous vivons aujourd'hui, quel est notre esprit ?

Unmon écrivit aussi ce poème :

*Abrupte est la montagne de Yun-men, grim pant directement dans la pente,
Lais sant les nuages blancs en-dessous plus bas !
Ses torrents, brillants et tourbillonnants ne permettent à aucun poisson de s'y
reposer.
Au moment où vous approchez de ma porte, je sais déjà
Quelles sortes d'idées vous amenez avec vous.
Quelle est l'utilité de lever à nouveau la poussière
Longtemps reposée sur les traces anciennes ?*

Connaître un peu un maître ancien est un privilège. Aucune question ne se lève si nous sommes d'accord ou non avec lui, aucune importance, le souffle de son enseignement pénètre de toutes façons nos cœurs, le courage y naît, renouvelé comme un torrent à la fonte des neiges, ainsi fondent nos illusions. Lin-chi aussi parlait du Chan comme un poisson frétil lant dans les remous de la rivière, attrapez-le vivant, disait-il.

Attrapez votre vie vivante, ne la laissez pas dormir dans un étang. Le temps s'envole comme une flèche, la vie est courte quelle qu'en soit sa durée, ne perdez pas votre temps. Eveillez-vous ! Eveillez-vous ! Et la terre s'éveillera.

Voici pour terminer un long texte d'Unmon :

« Voulez-vous atteindre une compréhension ? Les idées subjectives que vous avez entretenues pendant des kalpas sont si denses et épaisses que lorsque vous entendez quelqu'un donner une explication, vous élevez immédiatement des doutes et posez des questions sur le Bouddha, sur l'enseignement, demandez ce qu'est la transcendance. Du moment que vous recherchez une compréhension, vous vous en éloignez de plus en plus et y devenez étrangers.

Si j'élevais une simple parole qui vous permettrait d'atteindre immédiatement une compréhension, ce serait déjà disperser des ordures dans vos têtes. Même si vous comprenez le monde entier dans sa totalité immédiate. Lorsqu'un seul cheveu est arraché, ce serait creuser la chair et faire une blessure.

Ce que vous devez faire est un pas en arrière et comprendre votre position de stabilité, le socle sur lequel vous vous tenez : quelle logique y a-t-il à cela ? Il n'existe absolument rien qui puisse vous être donné pour que vous compreniez, rien qui puisse vous être donné qui puisse vous étonner et vous faire réfléchir, parce que chacun de

vous a sa propre vie, avec ses propres affaires. Lorsque cette chose magnifique apparaît, cela ne vous demande aucun effort ; maintenant vous n'êtes pas différents des moines zen et des Bouddhas. C'est juste que les racines de votre foi sont peu profondes et neuves alors que vos mauvaises habitudes sont dures et épaisses.

Qu'est-ce qui vous manque ? Vous êtes des adultes, aussi n'acceptez ni les critiques ni les jugements des autres. A la minute où vous voyez un vieux moine ouvrir la bouche, vous devez la lui fermer immédiatement. Au lieu de ça vous agissez comme des mouches vertes sur un tas de fumier, en vous battant pour le manger.

Les anciens prononceraient une demi-phrase à des occasions particulières, à cause de personnes impuissantes comme vous, de façon à vous ouvrir quelques portes, alors si vous le savez, écoutez-les et allez-y de votre propre pouvoir ; êtes-vous gênés ? Faites attention !

Les anciens maîtres qui sont apparus dans le monde n'agissent que comme témoins de votre compréhension. Si vous avez pénétré la Voie, vous ne serez pas mis dans la confusion par des raisonnements, mais si vous ne l'avez pas atteint, alors tous les moyens que vous pourriez mettre en œuvre ne vous aideront pas.

Si vous ne l'avez pas pénétrée, alors dirigez-vous vers quelqu'un qui possède des méthodes efficaces et qui dédie sa vie à plonger dans l'eau et dans la boue pour aider les autres, quelqu'un qui vaille la peine de rencontrer, qui soit sans complaisance, et alors accrochez vos bols et vos sacs de moines pour dix ou vingt ans pour atteindre cette pénétration.

Ne vous souciez pas de réussir, parce que même si vous ne l'obtenez pas dans cette vie, vous ne perdrez pas votre humanité. Aussi vous ne passerez pas votre vie en vain, vous ne trahirez pas ceux qui vous ont aidé, vos maîtres, vos pères et mères. Vous devez être attentifs.

Vous devez voir par vous-mêmes qu'il n'y a personne qui puisse se substituer à vous, et le temps n'attend personne. Un jour la lumière de vos yeux tombera par terre, comment pouvez-vous éviter que cela se passe ? Ne soyez pas comme des langoustes jetées dans l'eau bouillante, avec les pinces et les pattes arrachées.

Ne perdez pas votre temps de façon oisive. Une fois que vous avez perdu votre humanité, vous ne pourrez jamais la retrouver. »

Ainsi était Unmon. Son courage, sa foi, son indépendance étaient extraordinaires.

Fayen

Nous avons abordé les enseignements de Sekito et de Baso sur l'esprit, tout est esprit. Cette tendance s'est même accentuée dans le Chan au point où plusieurs maîtres ont considéré que la réalité en elle-même n'existait pas mais que tout résidait dans notre esprit. Que toute notre connaissance humaine passe par notre esprit est évident, en dire plus conduit à une forme de contradiction gênante où nous avons l'impression que le Chan décolle de la réalité pour prendre un éclairage très mystique et concentré uniquement sur l'esprit, tout en n'expliquant pas vraiment de quoi il s'agit réellement. Ceci s'inscrit dans une tradition bouddhiste qui s'intéresse à la conscience. Heureusement ce n'est pas la seule et un juste retour à la réalité des choses et de notre vie devenait nécessaire et salutaire pour ré-accrocher l'esprit sur terre et dans la vie de tous les jours.

Le cinquième patriarche chinois dans la lignée de Seigen et de Sekito fut Gensha, qui vécut environ cent ans après Sekito. La Transmission de la Lampe raconte que lorsque Gensha voulut quitter un monastère, en sandales, son pied heurta un caillou. Cela lui fit mal. En cet instant il fut loin des réflexions sur l'esprit, l'irruption réelle de son corps et de son identité le frappa et il s'exclama : les autres ne sont pas moi, frappé par l'instant et le corps, par la réalité immédiate surgissant avant toute réflexion. Vraisemblablement cet épisode ne resta pas sans conséquences sur ses successeurs, qui furent Lo-han Kuei-ch'en et Fa-yen. Je voudrais vous parler un peu de Fa-yen qui vécut au dixième siècle en Chine et fut à l'origine de la dernière école du Chan, la cinquième qui porta son nom. Bien qu'il fût un grand maître et eut jusqu'à mille moines pratiquant avec lui, son école ne perdura pas et au bout de quelques générations celle-ci fut absorbée par le bouddhisme Tendai.

Fa-yen devint moine à l'âge de sept ans. Il étudia d'abord les ouvrages de Confucius mais ces ouvrages philosophiques le laissèrent sur sa faim et il se rapprocha du Chan. Il était encore très jeune, autour de dix-ans. Un jour il était en pèlerinage avec plusieurs compagnons et ils furent stoppés par la tempête. Ils se réfugièrent donc dans un temple dirigé par Lo-han qui était donc le successeur de Gensha. Lo-han leur demanda :

– Où allez-vous ?

Fa-yen répondit :

- Je continue ma route comme un voyageur à pied.
- Quel est l'objet de votre pèlerinage ?
- Je n'en sais rien, répondit Fa-yen.
- Ne pas savoir est la chose la plus intime, dit Lo-han.

Ceci frappa Fa-yen et il décida de rester dans ce monastère avec ses compagnons.

En ce temps Fa-yen était toujours sous l'influence de ses études intellectuelles et aimait beaucoup discuter de l'esprit. Aussi Lo-han soumit Fa-yen à des remarques et un enseignement très strict. De façon répétée il s'asseyait aux côtés de Fa-yen et balayait ses démonstrations érudites avec la remarque : ceci n'a rien à voir avec le bouddha-dharma. Un jour que Fa-yen avait décidé de s'en aller et de continuer ses

pérégrinations, Lo-han l'accompagna jusqu'à la porte du monastère. Là il montra du doigt un gros rocher et lui dit :

- Il est écrit que les trois mondes ne sont rien d'autre que l'esprit, les dix mille phénomènes ne sont rien que notre propre conscience. Alors dis-moi, est-ce que ce rocher est dans ta conscience ou non ?

Fa-yen alors répondit :

- Dans ma conscience.

Lo-han lui dit directement :

- Pourquoi traînes-tu un tel rocher avec toi dans ton pèlerinage ?

Comme Fa-yen ne sut pas quoi répondre il décida de rester avec Lo-han.

Par la suite Fa-yen devint très actif comme maître Chan et sa réputation grandit rapidement. Des moines de tout le pays le rejoignirent et l'histoire dit qu'ils ne furent jamais moins de mille. Son école prit alors le nom de l'école de Fa-yen et ses successeurs répandirent son enseignement dans toute la Chine, jusqu'en Corée. Mais assez tôt cette école s'éteignit et donc n'a pas survécu jusqu'à nos jours où seules les écoles soto et rinzai sont encore actives.

Resté avec Lo-han, chaque jour Fa-yen lui présentait ses nouvelles découvertes mais tout ce que disait Lo-han était : « *Le bouddha-dharma n'est pas comme cela.* » A la fin du mois Fa-yen dit à son maître : « *J'ai épuisé tout mon stock de mots et de raisons.* » Lo-han lui dit alors :

- En ce qui concerne le bouddha-dharma, tout se trouve dans la réalité présente.

En entendant ces mots Fa-yen eut une grande illumination. C'est à partir de cette prise de conscience existentielle que Fa-yen développa alors son propre enseignement fondé sur l'appréhension immédiate de la réalité, l'instant absolu où la réalité et soi-même transcendent tout.

Dans son ouvrage sur les dix guides pour l'école du Chan, il dit : « *La raison du zen est de rendre les gens capables de transcender immédiatement l'ordinaire et le sacré, juste d'éveiller les gens à eux-mêmes, et de couper pour toujours la racine de leurs doutes.* » Et donc de ne pas trimballer de gros rochers dans leur esprit. Ceci s'adresse toujours à nous et nous rappelle de libérer dans l'instant notre esprit embrouillé de multiples pensées en fait inutiles au profit d'une vision claire de ce qui se passe à chaque instant de notre vie. Transcender l'ordinaire et le sacré est une nouvelle vision de ce qui nous arrive et de ce que nous décidons nous permettant ainsi d'harmoniser à la fois notre vie humaine ordinaire et notre esprit si demandeur de spiritualité. C'est à la fois tellement évident mais peu banal à pratiquer vraiment. C'est néanmoins à ce prix que nous pouvons finalement être entièrement satisfaits de notre vie aussi limitée qu'universelle. Qui pourrait demander mieux que la non-séparation de la réalité et de nos propres aspirations de haute dimension spirituelle ? Alors tout ce que nous vivons prend un sens véritable au lieu de subir notre existence.

Lorsque Fa-yen devint l'abbé de son monastère il avait coutume de dire lors de ses enseignements : « *La réalité est directement devant vous, et néanmoins vous êtes capables de la traduire dans un monde de mots et de formes. Mais comment à partir de ceux-ci allez-vous la retraduire dans toute son originalité ?* » Pour lui étant

donné que la réalité est juste devant nous, elle ne peut être perçue que par une intuition directe, et la réflexion et l'analyse ne peuvent que nous bander les yeux. Ainsi n'y a-t-il aucune barrière entre nous et la réalité.

Donc la nouveauté de Fa-yen fut qu'à la place de focaliser son attention sur son être intérieur il eut comme intention principale de transcender à la fois la réalité extérieure, c'est-à-dire tout ce que nous observons comme objet, et la réalité intérieure, c'est-à-dire nous-même comme observateur, comme le sujet. Dépasser l'objectif et le subjectif, dépasser la différence qu'il pourrait y avoir entre nous-mêmes et la réalité des choses, Tout cela est quasiment impossible à exprimer par des affirmations, car l'extérieur et l'intérieur ne sont pas identiques mais également ne sont pas complètement différents. Il s'agit de trouver une dimension où notre identité n'est pas séparée de l'universel, c'est en dehors de tout mot, de toutes caractéristiques.

Quel est l'enseignement pratique que l'on peut tirer aujourd'hui ? Justement pour revenir à la réalité, nous ne pouvons pas nous contenter de réfléchir sur le concept de l'esprit ou de la réalité. Un des grands problèmes de notre monde est la séparation. Séparation entre les peuplades, entre les couleurs de peau, entre les sphères terrestres riches et les pauvres, entre la croissance moderne voulue et notre environnement, entre les actifs et les personnes âgées, entre des niveaux d'éducation différents, des cultures différentes ainsi que des modes de vies, séparation dramatique entre religions participant néanmoins d'un même idéal, intransigeance, séparation partout, où les êtres se sentent de plus en plus seuls et donc recherchent des groupes qui leur donnent des repaires de vie, des espoirs, une identification. Et à la fin séparation entre nous-mêmes, entre la réalité que nous avons et ce que nous voudrions. Comment alors réussir à réunir ces deux pôles, nos aspirations profondes et notre monde extérieur ? C'est un grand koan. A la moindre des bricoles nous sommes séparés du monde, seuls alors même que nous en sommes entièrement issus. Pourquoi ?

Il n'y a généralement pas de réponses aux questions de pourquoi. Intuitivement nous connaissons aussi bien nos propres aspirations que celles de l'humanité entière. Il n'y a aucune raison pourquoi elles devraient être différentes. Un exemple remarquable est le Bhoutan où le bonheur des gens fait partie de leur Constitution. Ici nous devons commencer par nous-mêmes, car il est vain de vouloir enseigner quoi que ce soit à partir d'un chaos intérieur total.

La réalité. Par exemple en zazen c'est bien relié au regard. Si vous avez le regard flou, que vous jouez avec des illusions d'optique avec le mur ou avec ceux qui sont devant vous, ou que vous avez les yeux presque fermés, comme endormis, alors vous perdez complètement la connexion avec la réalité. Et les pensées, les fantasmes, les peurs intérieures sans base réelles surgissent, vous vous perdez dans un simulacre de conscience galopante, vous êtes en fait ailleurs. Des fois simplement reprenez contact avec le regard, regardez de façon réelle ce qui est devant vous : vous verrez votre esprit change. L'irruption de la réalité est vivifiante, votre esprit arrête de galoper. C'est la même chose dans la vie de tous les jours : regarder la réalité et ne pas tout interpréter est une bonne recette de contact vivant avec l'existence réelle. Les

périodes de zazen sont des périodes réelles de l'existence, n'essayez pas de vous en échapper, sinon vous risquez d'avoir une propension à vous échapper de tout, à vous protéger de tout.

Durkheim disait : il faut voir l'extérieur à partir de l'intérieur. Ainsi n'y a-t-il point de séparation. Vous ne serez alors pas écartelés entre votre cœur et le monde. Voir la réalité et non la voir à travers nos propres projections est une faculté magnifique. Cela dépasse le bon et le mauvais, les jugements, les a priori et cela brise cette bulle psychique où les références réelles ont tendance à s'estomper. Voir la réalité est toujours vivifiant. Ouvrir le regard est propice à la clarté et à l'ordre naturel intérieur. Ca va dans les deux sens.

Zazen par chance favorise cette intuition immédiate. Le ressenti de notre corps, sans analyse inutile, s'impose. Le corps et l'esprit ne sont plus séparés, où est l'esprit ? Où est le corps ? De la même façon laquelle est la main gauche, laquelle est la main droite ? Intuitivement pas de différence. En plus garder le contact avec l'extérieur pour empêcher toute divagation de l'esprit est alors un mélange immédiat aussi pointu qu'une lame de rasoir, mais très édifiant. Le moment absolu dit Fa-yen.

Bon on croit toujours qu'on doit faire énormément de pratique, de choses, d'efforts, de comprendre bien ce qu'il faut faire et essayer et puis essayer encore pour se connecter vraiment, comme avec un bilboquet obsessionnel : faire entrer finalement cette quille carrée dans le trou rond de la boule. Et pourtant est-ce vraiment ce qu'il s'agit de faire ? Développer des trésors de bienfaits, de volonté, de bonne volonté pour unifier notre être avec son monde est-ce bien la Voie à suivre ? Ou y a-t-il aussi un autre moyen ? Peut-on se promener au milieu des fleurs ou faut-il suer sur la montée de la pente aride ? C'est à voir.

Une fois un moine demanda à Fa-yen : « *De quelle façon doit-on être en contact avec le Tao pour être en harmonie avec lui ?* » Fa-yen lui demanda alors : « *Quand avez-vous jamais été en contact avec le Tao sans être en harmonie avec lui ?* » La question du moine révèle qu'il essayait encore de jouer avec le Tao, avec le dharma, sans simplement laisser le Tao, le dharma jouer avec lui. Se laisser attraper par la Voie. C'est la même chose avec la posture de zazen, plus vous essayez de la forcer pour agripper quelque chose, plus elle se tend et vous éloigne de la simple et douce réalité de votre corps vivant et de votre esprit tranquille. Il faut aussi se laisser aller pour approcher la réalité fondamentale.

Fa-yen appelle cela l'œil du Tao, avoir une perception authentique de la réalité et voir vraiment qu'il n'y a aucune barrière entre nous-mêmes et la réalité fondamentale, qu'il n'y a entre nous et tous les Bouddhas aucune séparation et qu'il n'y a aucun fossé entre nous-mêmes et la Voie. Pourquoi ? Parce que nous la portons en nous-mêmes. La Voie n'est pas ailleurs, le dharma n'est pas ailleurs, il englobe toutes les heures de nos journées et nous pouvons suivre la Voie du Tao, du dharma, à chaque instant, celle-ci ne nous quitte jamais. Et pourtant souvent nous la combattons, cherchons des qualités, des états spéciaux, une illumination inconnue dans notre pratique à la place d'ouvrir les yeux à la réalité qui est juste devant nous.

Une fois Fa-yen posa cette question à l'assemblée de ses moines : « *Lorsque la source se bouche, c'est parce qu'elle est bouchée par du sable. Maintenant lorsque*

l'œil du Tao n'est pas ouvert, qu'est-ce qui lui fait obstruction ? » Etant donné qu'il ne reçut aucune réponse de la part de l'assemblée, Fa-yen répondit lui-même à la question : *« L'obstruction se trouve dans l'œil. »* Ganzei, l'œil de Bouddha, voir la réalité directement. Souvent les gens se regardent eux-mêmes, s'observent avec une minutieuse attention pensant qu'en cela réside la concentration. Comme les personnes qui se concentrent tellement sur elles-mêmes qu'elles mettent une demi-heure à peler trois carottes à la place de se concentrer sur juste peler ces foutues carottes. Lorsque vous atteignez une perception authentique, alors vous ne regardez plus les choses à travers vos yeux de chair humaine mais directement à travers l'œil de la réalité fondamentale elle-même. En fait voir sa vie et son monde tel qu'il est directement, intuitivement, et non à travers nos projections, nos envies, nos illusions, toute la peinture que nous mettons sur la réalité brute dans l'espoir impossible de nous la rendre uniquement agréable. Etre en prise directe sur notre réalité, sur la réalité du Tao, de tout, ce n'est pas la même chose que regarder à travers les lunettes de notre karma et avoir une vision fautive.

Mais comment alors approcher directement cette vérité fondamentale ? Comment ne pas l'occulter avec nos yeux colorés, avec notre esprit influençable, avec l'armada de toutes nos conceptions ? Sans ramener nos propres concepts, nos mots, nos phrases, nos explications vides de sens réel ? Vous voyez, la Voie, le dharma, le Tao, on peut toujours se lancer dans des images, essayer de formaliser ce que cela pourrait être, mais on tombe toujours à côté, plus on essaye, plus nos explications se vident de tout sens. Il faut accepter cela, la rencontre de ce monde-là ne se fait pas avec les mots, on ne peut pas l'agripper avec des concepts.

Tant que nous ne voyons que blanc et noir, succès et insuccès, vie et mort, long et court, ce ne sont que des produits des activités humaines, nous restons bloqués dans cette dualité et nous ne pouvons pas nous éveiller. Les séquoias sont très hauts et les pattes des canards sont très courtes. Si vous voulez raccourcir les séquoias ou rallonger les pattes des canards en considérant que les uns sont trop longs et les autres trop courtes, vous ne créez que des problèmes. Aussi Fa-yen prévenait ses moines : *« Vous devez attraper le moment absolu – c'est-à-dire l'instant présent – et faire attention à ce qui vous arrive. De perdre cet instant et manquer cette chance est perdre son temps en confondant le visible pour l'invisible. »*

Pour que vos mots veuillent dire effectivement quelque chose, pour que votre vie prenne une signification et ne reste pas absurde, il ne faut aucune séparation entre eux et la réalité fondamentale, pour cela il faut rester attentif à chaque instant successif. Pour cela dit Fa-yen : *« Continuez simplement vos activités. Suivez ce qui vous arrive. Prenez bien soin de vous-mêmes et faites attention. »* Ceci est un abord de la Voie des Bouddhas très simple. Inutile d'y chercher des significations magiques, des interprétations entortillées, de courir après une compréhension logique et exprimable, il suffit de coller intimement à la réalité et de faire ce qu'on doit faire avec attention. Comme le regard en zazen : intuitivement attentif.

Aussi à la question : *« Quelle est l'idée subtile de tous les Bouddhas ? »* Fa-yen répondit : *« C'est ce que vous possédez vous-mêmes. »* Ne cherchez pas midi à quatorze heures dans la Voie. Vous pouvez avoir confiance d'être en plein milieu du

Tao, en plein milieu du dharma et de la Voie aussi n'ayez aucun doute là-dessus. En continuant zazen tout cela vous pénétrera naturellement, votre vie s'harmonisera d'elle-même à condition que vous la regardiez avec l'œil de Bouddha, sans faire de différence entre une soupe ordinaire et un plat de grand choix.

Il se trouva une fois qu'un moine, disciple du grand maître Tz'u ming au onzième siècle se trouva disposé à discuter du dharma avec l'un de ses frères moines. Celui-ci eut l'impression que son ami n'avait pas une compréhension immédiate du Chan aussi prit-il un morceau de tuile et le posa sur un rocher. *« Si tu peux prononcer un seul mot qui mène au Chan alors tu seras un véritable disciple de Tz'u-ming. »* Le moine regarda alors la tuile et le rocher de tous les côtés en cherchant quelque chose à dire. Alors son ami le secoua en disant : *« Arrête tes réflexions ! Tu viens de manquer le moment exact d'une véritable réponse. Cela prouve que tu es encore noyé dans tes illusions et que tu n'as même pas encore rêvé de ce qu'est le Chan. »*

Vivez donc directement chaque instant.

Donc, comme la réalité se trouve juste devant nous, elle ne peut qu'être saisie intuitivement et tout raisonnement à son sujet ne ferait que nous aveugler.

Une fois Fa-yen dit à ses moines réunis : *« Vous qui avez lu des dizaines de sutras, pouvez-vous me dire dans lequel de ces enseignements vous trouvez le moment absolu ? N'y a-t-il aucun mot dans ces sutras qui pointe au moment absolu ? Si de tels mots existent, qu'ont-ils à voir avec le moment absolu ? Lorsque des subtilités sont stockées dans notre esprit, elles causent de l'anxiété ; lorsque la réalité ultime existe devant vos yeux, celle-ci se manifeste alors dans des conditions objectives telles que des mots et des formes. Comment cette manifestation a-t-elle lieu ? Si la réalité ultime se manifeste dans des mots et des formes, dans des choses objectives, comment alors remonter à cette réalité absolue à partir seulement de ces conditions ? Comment retrouver la trace de cette réalité à partir des phrases et des formes ? Vous comprenez ? Inutile de lire des sutras si vous ne comprenez pas cela. »*

En fait tout enseignement de qui que ce soit d'autre ne permet à personne de remonter à la vérité. Mais si vous voyez votre réalité, possédez en toute confiance votre vérité dans la Voie sans vous tromper de faux semblants, alors tout enseignement devient profitable. C'est ce qu'Etienne appelle l'enseignement de soi-même à soi-même. Mais croire que vous pouvez acquérir un enseignement ultime sur le zen et votre vie à partir des mots de quelqu'un d'autre est une illusion qui vous empêche de découvrir la Voie par vous-mêmes. Chacun peut apprendre ce qu'il y a sur une carte de géographie, c'est déjà pas mal, mais ce n'est pas cela qui vous dira exactement où vous êtes et surtout pas où vous voulez aller.

Pour comprendre cela intuitivement et directement par le corps et l'esprit, zazen est efficace. Le mélange intime de la pratique de zazen et de sa vie contient l'enseignement dont chacun a besoin. Bien sûr on fait aussi beaucoup d'autres choses, mais elles peuvent être teintées soit de considérations communes, soit d'un parfum indéfinissable qui provient de notre contact constant avec une forme de réalité absolue. Celle-ci ne se trouve pas en dehors de chaque instant. Celui-ci ne peut être saisi mais il peut être vécu, sinon la substance réelle de notre existence est vidée de son intérêt et nous continuerions à errer dans le Tao en recherchant une vérité qui

nous échappe. Ce serait bien dommage de passer sa vie en vain. Ne le faites pas, éveillez-vous, prenez bien soin de votre existence et vous serez infiniment satisfaits, votre esprit finalement retrouvera sa tranquillité.

Un jour un moine demanda à Fa-yen : « *Il est dit qu'une chambre qui est restée dans le noir pendant une centaine d'années, peut être illuminée par une simple lampe. Qu'elle est cette simple lampe ?* » Et Fa-yen répondit : « *Pourquoi faudrait-il que vous parliez d'une centaine d'années ?* » C'est direct, l'éveil c'est maintenant, à chaque instant. Trouver la réalité de notre vie se renouvelle à chaque instant. Elle est juste devant nos yeux. Aussi remontez vos manches et lancez-vous dans la compassion, la sympathie, la joie de l'esprit de tous les bouddhas vivants, C'est ce que je vous souhaite à vous et à moi aussi.

Que faut-il retenir des Cinq Ecoles du Chan ?

Toutes les cinq Ecoles du Chan sont issues de l'enseignement d'Eno. Le Chan s'est distingué des autres écoles par son expression très diverse, tenu compte du fait que l'éveil est une expérience de chacun et ne peut rentrer dans un cadre unique de prescription universelle, ni d'axiome fixe, ni d'aucun cliché.

Il est dit : « *Si toutes les vagues du courant chan étaient les mêmes, alors d'innombrables personnes ordinaires se retrouveraient embourbées.* » Certaines vagues sont déferlantes, d'autres beaucoup plus douces. Aussi ne prenez aucun enseignement comme la vérité, mais bien au contraire tournez-vous vers votre propre vérité, celle que vous possédez au fond de vous-mêmes, votre point d'ancrage, mais qu'il reste souple, vivant.

Que faut-il retenir de tout cela ? Rien de particulier, un parfum d'encens qui flotte dans l'air, un souffle de liberté, du courage pour continuer, toujours continuer. Le satori c'est continuer, approfondir soi-même la Voie, approfondir sa vie, rester attentif et trouver le bonheur dans tout ce qui se passe, avec intérêt, avec les êtres, comme des bodhisattvas, au-delà.

Au-delà du par delà, à chaque instant, où que vous soyez, ayez la confiance de posséder en vous-même tout l'éveil du monde, des Patriarches et des Bouddhas. « Passez devant ! », disait Etienne.

« L'éveil des sages se trouve à l'intérieur de la conscience normale des gens ordinaires, mais les gens ordinaires se réveillent chaque jour sans jamais le réaliser. Même s'ils sont éveillés, ils rêvent toujours, même éveillés ils sont toujours dans la confusion. C'est pourquoi des sages ont pris la peine de leur faire remarquer, en espérant qu'ils chercheraient à s'éveiller, en les conduisant à se diriger vers l'éveil, tout en espérant qu'ils le réaliseront », dit Yunmen.

Bibliographie

- 1.- « The Golden Age of Zen », John C.H.Wu, Image Books, DOUBLEDAY, 1996.
- 2.- « Original Teachings of Ch'an Buddhism », Chang Chung-Yuan, Pantheon Books, 1969.
- 3.- « Den Ko Roku, The record of Transmission of Light, by Zen Master Keizan Jokin », translated by Kosen Nishiyama, Distributed by Japan Publication, 1994.
- 4.- « The Five Houses of Zen », Thomas Cleary, Shambala Dragon Editions, 1997.
- 5.- « The Zen Teachings of Master Lin-Chi », translated by Burton Watson, Columbia University Press, 1993.
- 6.- « Les Entretiens de Mazu », Catherine Despeux, Les Deux Océans, 1980.
- 7.- « Essais sur le Bouddhisme Zen », D.T.Suzuki, Spiritualités Vivantes, Albin Michel, 1940.
- 8.- « Seeing Through Zen », John R.McRae, University of California Press, 2003.
- 9.- « Le chant de l'illumination silencieuse », Etienne Mokusho Zeisler, AZI, Daruma SARL.
- 10.- « La source brille dans la lumière », Shunryu Suzuki, Editions Sully, 2001